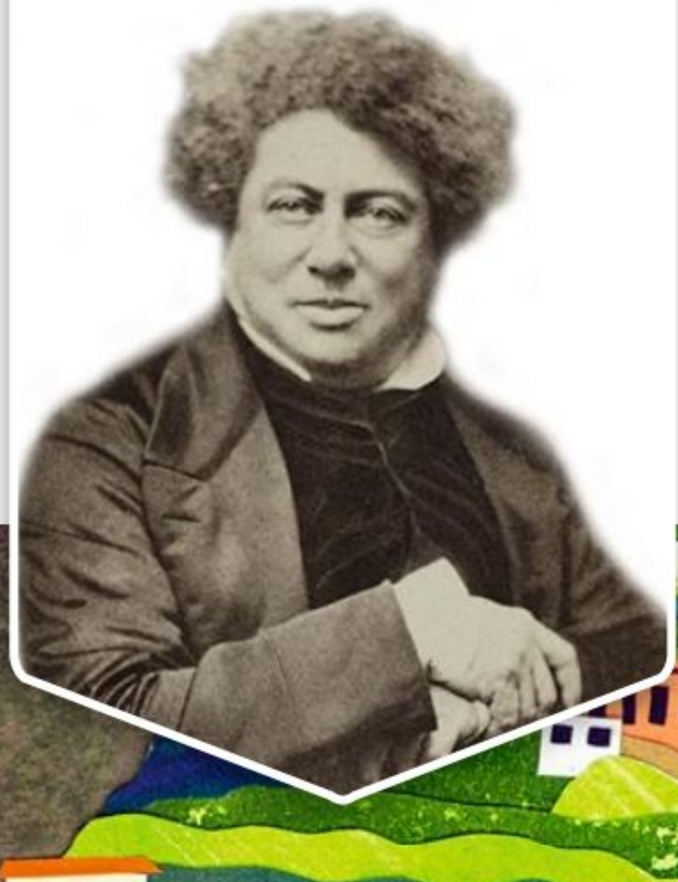
LIRE magazine littéraire LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS - NUMÉRO 487 - JUILLET-AOÛT 2020 - 7,50 € - MAR : 55 DH - PORT. CONT : 7,50 € - CAN : 9,99 $ CAN - TUN : 7,20 TND - D : 9 € - ESP : 7,50 € - GR : 7,50 € - ITL : 7,50 € - LUX : 7,50 € - NL : 7,50 € - TOM/S : 930 CFP - CAN : 9,99 $ CAN - TUN : 7,20 TND - D : 6,90 € - DOM : 7,50 € - BEL : 7,50 € - CH : 11,10 FS - TOM/A : 1700 CFP - TOM/S : 930 CFP

LIRE magazine littéraire

DOSSIER

Alexandre Dumas : l'écrivain en séries



Sélection

60 livres pour l'été

DESTINATION NAPLES

Elena Ferrante, Erri De Luca, Roberto Saviano et les autres...

TÊTES D'AFFICHE

Adèle Van Reeth
Bernard Minier
Jean-Christophe Rufin

RTL

ISSN : 0338/5019 - FRANCE MÉTRO : 6,90 € - DOM : 7,50 € - BEL : 7,50 € - CH : 11,10 FS - TOM/A : 1700 CFP - TOM/S : 930 CFP

Juillet-Août 2020 - www.lire.fr - 6,90 €

L 19817 - 487 - F: 6,90 € - RD

OFFICIAL SELECTION
INTERNATIONAL FILM FESTIVAL ROTTERDAM 2020

D'APRÈS LE ROMAN "WARANIMOSUGARU KEMONOTACHI" DE KEISUKE SONE

Festival International du Film Policier Beaune 2020 Compétition Sang Neuf

« UNE RONDE DU CRIME SAUVAGE ET JUBILATOIRE. »
FRANÇOIS GUERIF

« BOURRÉ D'HUMOUR NOIR, UN POLAR CORÉEN RÉJOUISSANT ET DIABLEMENT MIS EN SCÈNE » ★★★ PREMIÈRE

LUCKY strike

BIEN MAL ACQUIS NE PROFITE JAMAIS...
MAINTENANT C'EST CHACUN POUR SOI !

un film de **KIM YONG-HOON**

JEON DO-YEON JUNG WOO-SUNG BAE SEONG-WOO JEONG MAN-SIK SHIN HYUN-BEEN JUNG GA-RAM "LUCKY STRIKE"

MegaboxJoongAng PLUS M présentent une production B.A. Entertainment
musique KANG NENE son KANG HYE-YOUNG costumes KIM YUN-SUK CHO HEE-RAN maquillage LEE EUN-JU décors HAN AH-RUM montage HAN MEE-YEON
éclairage KIM KYEONG-SEOK directeur de la photographie KIM TAE-SUNG producteur délégué KIM JIN-SUN produit par BILLY ACUMEN d'après le roman "Waranimosugaru Kemonotachi" de Keisuke Sone, publié par Kodansha Ltd.
écrit et réalisé par KIM YONG-HOON ventes internationnales M-LINE DISTRIBUTION distribution France WILD BUNCH DISTRIBUTION

Copyright © 2019 MegaboxJoongAng PLUS M & B.A. ENTERTAINMENT CORPORATION, ALL RIGHTS RESERVED.

wild bunch

AU CINÉMA LE 8 JUILLET

LiRE magazine littéraire · SENS CRITIQUE · ULYCES · Télérama · france culture

À NOS LECTEURS

Le meilleur des mondes ?

L'union fait la force, dit-on, et ce ne sont pas les mousquetaires d'Alexandre Dumas qui prétendraient le contraire. Ainsi, *Lire* et *Le Magazine Littéraire* ne font désormais plus qu'un. Même si cela a pu dérouter certains, ce mariage apparaît naturel. Ces deux tribunes, qui comptent parmi les plus anciennes de la presse française en activité, se connaissent depuis bien longtemps – *Le Magazine Littéraire*, rappelons-le, a été fondé en 1966 par Guy Sitbon et, neuf ans plus tard, son cadet *Lire* est arrivé chez les marchands de journaux, sous l'égide de Jean-Louis Servan-Schreiber et Bernard Pivot. Leur cohabitation s'est bien déroulée et, contrairement à un cliché récurrent, n'a jamais été placé, ou marginalement, sous le signe de la rivalité, chaque titre ayant eu l'intelligence de proposer une ligne éditoriale spécifique, afin que le lecteur puisse suivre un journal ou l'autre. Quitte à valider les deux ou à en changer selon l'époque, l'humeur… Ces magazines ont toujours eu cette même volonté de faire aimer les livres et les écrivains, de donner envie de les découvrir, d'offrir des clés pour approfondir leur lecture.

Le temps a passé, les médias ont connu de grands chamboulements, les lectorats ont évolué et il convenait dès lors de s'adapter. Afin de vous proposer aujourd'hui un seul magazine de référence, capable de fédérer des lecteurs aux attentes diverses, mais qui ont en commun de fréquenter les librairies ou les médiathèques, de se rendre aux manifestations culturelles, et, plus généralement, de s'intéresser aux lettres et à ce qu'elles représentent. Et s'ils viennent d'horizons différents, les membres de la rédaction partagent ce même amour des livres – sans doute le moteur le plus puissant pour réussir cette aventure journalistique.

Pour mieux répondre aux attentes des habitués de *Lire* et du *Magazine Littéraire*, nous avons donc imaginé cette nouvelle publication qui a pour principe d'être, selon une doctrine chère à Bernard Pivot (on y revient), le reflet fidèle de la table des librairies, et de s'ouvrir aux domaines éditoriaux les plus variés – le spectre est large... Le tout en gardant l'ADN de ces deux journaux. Outre «Le cahier critique » et « Le grand entretien » (que nous avions en commun), vous trouverez aussi bien des rubriques récurrentes de *Lire* (« L'univers d'un écrivain », les extraits…) que d'autres ayant fait la réputation du *Magazine Littéraire* (« Le grand dossier », les pages débats et idées…).

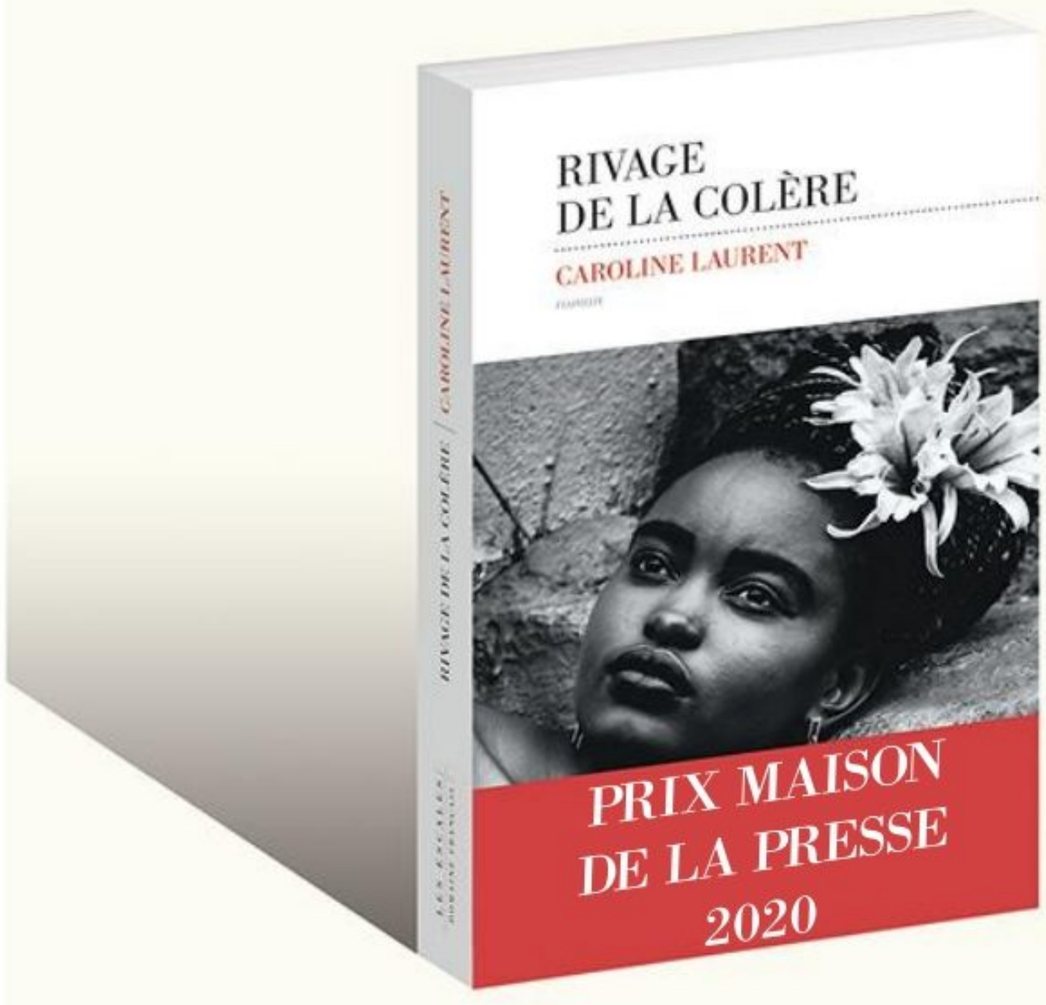
Des nouveautés ? Il y en aura, aussi. Par exemple, nous vous proposerons des articles sur l'enseignement ou la bibliophilie et nous ouvrirons nos pages à de nouveaux chroniqueurs (à vous de les découvrir). En outre, *Lire Magazine Littéraire* ne se résumera pas à ses seuls numéros traditionnels : nous publierons en effet une dizaine de hors-série par an, consacrés tour à tour aux grands écrivains, à la philosophie, à la langue française et à la culture pop.

À ce titre, nous ne devons pas oublier que nous avons tous des intérêts divers et que, selon l'instant, nous pouvons avoir envie de plonger dans un grand classique de la littérature ou une fiction contemporaine, une bande dessinée ou une grosse biographie, un petit polar dit « de gare » ou un essai de sciences humaines pointu sur un domaine qui nous est cher. Cette variété est en chacun de nous, et il convient de la partager. Se réunir, c'est aussi s'ouvrir.

L'équipe de *Lire Magazine Littéraire*

L'amour, l'exil et la colère

© Philippe Matsas



Caroline Laurent

PRIX MAISON DE LA PRESSE 2020

"Un roman déchirant et vibrant de colère que Caroline Laurent, franco-mauricienne, a nourri de sa propre histoire et raconte avec beaucoup de passion."
Libération

"Caroline Laurent donne voix et force à une tragédie oubliée."
Le Point

"Un roman magnifiquement écrit qui nous emmène, nous transporte et nous laisse le souffle coupé, heureux d'avoir été traversés par tant d'émotion."
La Maison de la Presse du Touquet

Disponible en librairie et en numérique

Suivez-nous sur : lisez!

en partenariat avec :

MAISON DE LA PRESSE

LES ESCALES
DOMAINE FRANÇAIS

N° 487 ÉTÉ 2020

LIRE magazine littéraire

L'ÉDITO 6
Baptiste Liger

LE GRAND ENTRETIEN 8
Jean-Christophe Rufin par Claire Chazal

L'ACTUALITÉ 15

L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN 30
Antoine Gavory

LE DOSSIER 34
Alexandre Dumas, écrivain en séries

LE PORTRAIT 52
Bernard Minier

LA DESTINATION 56
Le Naples des écrivains

LE CAHIER CRITIQUE 65
. Littérature française 66
. Littérature étrangère 72
. Romance/Science-fiction/Polar 78
. Jeunesse/Bande dessinée 80
. Essais/Documents 82

LA VIE DES IDÉES 92
Entretien avec Adèle Van Reeth

LA LANGUE FRANÇAISE 106

LES LIVRES DE MA VIE 114
Olivier Minne

LA CHRONIQUE DE

STÉPHANIE HOCHET *Personnage n'est parfait* 14
SYLVAIN TESSON *Par les livres et par les champs* 66
MARYLIN MAESO *Qui sait?* 91
ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT *L'atelier* 99
CÉCILE LADJALI *À l'école des lettres* 104
JACQUES PERRY-SALKOW *Des anagrammes et des livres* 109
PHILIPPE DELERM *Le sens de la formule* 111

COUVERTURE : Holly Anne Blake

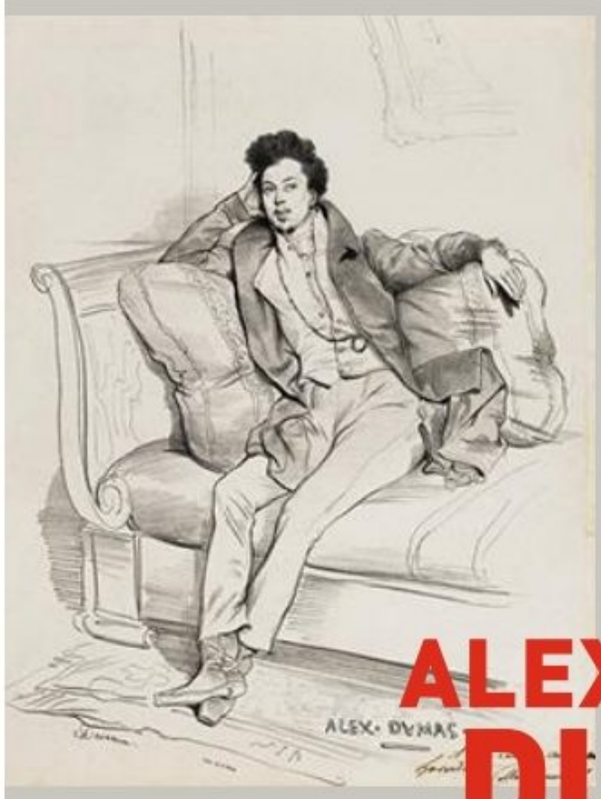
ABONNEMENTS: Lire Magazine Littéraire - Service abonnements - 4 route de Mouchy, 60438 Noailles Cedex. Tél.: 01 70 37 31 54.
Dans ce numéro, un guide de 128 pages avec 15 extraits des romans de la rentrée littéraire, sur l'ensemble de la diffusion France, et Suisse et Belgique. Un encart A5 est diffusé sur l'ensemble des abonnés.

FRANCK FERVILLE POUR *LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE* – PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET – GETTY

EN COUVERTURE

p. 8

LE GRAND ENTRETIEN
JEAN-CHRISTOPHE RUFIN



p. 34

LE DOSSIER
ALEXANDRE DUMAS

LA DESTINATION
LE NAPLES DES ÉCRIVAINS

p. 56

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Si la figure du grand écrivain populaire devait se résumer à un seul nom, ce serait sûrement… Alexandre Dumas. Un monstre sacré des lettres, qui a su à la fois conquérir un large lectorat, aussi bien de son vivant qu'après sa mort, avoir une importante descendance littéraire et devenir un inépuisable sujet d'études pour les universitaires. On tient ainsi avec l'auteur des *Trois Mousquetaires* le meilleur symbole de l'union entre *Lire* et *Le Magazine Littéraire*, et une belle preuve de la capacité de la littérature à ouvrir tous les champs possibles. S'il est souvent question du côté « ogresque » de Dumas, il ne saurait se résumer aux seules considérations physiologiques : sa bibliographie montre en effet un appétit inouï, un désir de toucher à tous les genres – romans, théâtre, mémoires, nouvelles, récits, journaux, etc. Aussi, sa passion pour les histoires et les rebondissements semble avoir aujourd'hui un héritage dans les séries télé, consommées avec avidité par les spectateurs du monde entier.

Bien des écrivains contemporains ont naturellement connu les honneurs du petit écran, avec une adaptation à succès de leurs livres. Hasard de calendrier, plusieurs d'entre eux se trouvent évoqués dans ce numéro. Tout d'abord, Bernard Minier – auquel nous consacrons un portrait – a vu *Glacé* devenir un feuilleton, lui permettant de conforter son statut d'artisan du genre. Mais son aura dépasse aujourd'hui les frontières (il est traduit dans vingt et une langues) –, de quoi relativiser un certain mépris dans le milieu, peut-être dû à l'image pas forcément très littéraire de son éditeur, XO… Il y a aussi le cas Elena Ferrante, son mystère, et le succès inouï de *L'Amie prodigieuse*. Si son nouveau roman, *La Vie mensongère des adultes*, aura droit à une prochaine adaptation télé, il nous donne un prétexte idéal pour nous balader dans le Naples littéraire, cher à tant d'autres écrivains (dont Erri De Luca ou Roberto Saviano).

Enfin, autre feuilleton : après des mois de ralentissement et d'hésitations, les éditeurs ont préparé tant bien que mal la rentrée littéraire. Histoire de vous donner un avant-goût, vous trouverez en plus de ce numéro un livret d'extraits de quinze romans parmi les plus attendus de l'automne (Salman Rushdie, Carole Martinez, Laurent Mauvignier, Amélie Nothomb, Miguel Bonnefoy ou Jón Kalman Stefánsson, etc.). Mais ces titres seront-ils nos préférés en septembre ? Réponse après l'été. Que l'on souhaite le meilleur possible.

Lire Magazine Littéraire sur iPad !
Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de Lire à tarif préférentiel.
Notre boutique en ligne : lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 18 rue du Faubourg-du-Temple 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram** @magazinelire
- **Twitter** @MagazineLiRE

LiRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS
au capital de 325 000 euros
Siège social
18 rue du Faubourg-du-Temple,
75011 Paris. Tél. : 01 47 00 49 49
RCS 832 332 399 Paris
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef
Hervé Aubron
Rédacteurs en chef adjoints
Alexis Brocas, Aurélie Marcireau
Assistante de la rédaction
Sabine Dard
Rédactrice designer
Sandrine Samii
Direction artistique
Philippe Marchand/olo.editions, Blandine Perrois
Graphisme
Thomas Hamel
Iconographie
Cyrille Derouineau, Janick Blanchard
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, Brigitte de Zélicourt
Grand entretien
Claire Chazal
Chroniqueurs
Philippe Delerm, Stéphanie Hochet, Cécile Ladjali, Marylin Maeso, Éric-Emmanuel Schmitt, Sylvain Tesson
Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Simon Bentolila, Raphaële Botte, Olivier Cariguel, Philippe Chevallier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Alexandre Fillon, Fabrice Gaignault, Virginie Girod, Emmanuel Hecht, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Marie Lechevalier, Estelle Lenartowicz, Éric Libiot, Gladys Marivat, Françoise Monier, Jean Montenot, Jean-François Paillard, Pierre-Édouard Peillon, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Pascal Ory, Patricia Reznikov, Christophe Rioux, Audrey Sovignet, Mina Soundiram.
Partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS. © EMC2
N° Commission paritaire : 0620 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 0338-50-19.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directeur commercial : Christian Stefani (93 79)
Publicité littéraire : Quentin Casier (97 54)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

Service abonnements
4 route de Mouchy
60438 NOAILLES CEDEX
Tél. : 01 70 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 €
(France métropolitaine)

Audience mesurée par AUDIPRESSE
ACPM OJD
PEFC PEFC/07-31-174 Certifié PEFC Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées www.pefc-france.org

AUDREY SOVIGNET

La révélation d'une romancière

« Un magnifique roman sur l'exil.
Un petit bijou. »
LE PARISIEN

« Un texte délicat, poétique et poignant. »
RTL

« Un émouvant premier roman autour d'une lignée de femmes frondeuses, marquées par le déracinement. »
ELLE

« Racé comme du Almodóvar. Un coup d'éclat et un coup de maître. Une écrivaine démente. »
LE POINT

« Une réussite. »
CAUSETTE

« Une fresque familiale vibrante. »
VERSION FEMINA

« Un superbe premier roman. »
EUROPE 1

JC Lattès

À Paris, en mai 2020.

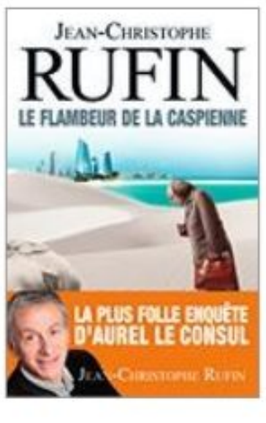
Jean-Christophe Rufin

« J'AI ÉCRIT DES LIVRES POUR ÊTRE HEUREUX »

par Claire Chazal

LE LIVRE. Il a l'œil amusé de celui qui ne s'est jamais ennuyé dans la vie. Et son dernier volet des aventures d'Aurel le consul prouve que Jean-Christophe Rufin est souvent pris d'une envie de légèreté. Après *Le Suspendu de Conakry* et *Les Trois Femmes du consul*, voici *Le Flambeur de la Caspienne* ! Cette fois, notre héros récurrent, diplomate d'origine roumaine, loufoque, solitaire et musicien, débarque à Bakou, une ville de rêve qui lui plairait beaucoup s'il n'était pas tombé sur un ambassadeur cauchemardesque. Mais Aurel Timescu ne va pas lâcher l'affaire et s'employer à percer le secret de la mort de l'épouse de son chef de poste. Le style est enlevé, plein de rebondissements, d'humour et de tendresse parce que l'auteur aime bien son personnage (et nous aussi). Son *Flambeur de la Caspienne* est, en outre, plein d'enseignement sur les antennes françaises à l'étranger. Car Jean-Christophe Rufin s'est toujours inspiré de ses existences multiples pour écrire. L'Azerbaïdjan ? Il connaît bien car son fils y est directeur du centre culturel. La diplomatie ? Il en a percé les mystères et les zones d'ombre, ayant été notamment ambassadeur durant trois ans au Sénégal. Les Balkans ? Il les a parcourus pendant la guerre en ex-Yougoslavie quand il était au cabinet de François Léotard, et en a tiré *Check-point* en 2015. Le Brésil ? Il y fait sa coopération ! Et cela donne un prix Goncourt en 2001 pour *Rouge Brésil*. L'humanitaire ? Il fonde Médecins sans frontières et Action contre la faim, et obtient le prix Interallié pour *Les Causes perdues* en 1999, sur une mission de médecins français en Érythrée. Jean-Christophe Rufin ne s'est mis à écrire qu'assez tard, après avoir été neurologue à l'hôpital ou conseiller d'hommes politiques. Fort de toutes ces expériences, il est venu au roman presque naturellement, sans trop d'effort. Ses récits d'aventures, ses fresques historiques ont rencontré de très nombreux lecteurs, devenus fidèles, et l'ont conduit à l'Académie française. Un écrivain heureux ! •••

UN STYLE ENLEVÉ, PLEIN DE REBONDISSEMENTS, D'HUMOUR ET DE TENDRESSE



★★★☆☆

LE FLAMBEUR DE LA CASPIENNE,
JEAN-CHRISTOPHE RUFIN,
336 P., FLAMMARION, 19,50 €

••• Dans le troisième volet de ses aventures, Aurel Timescu, ce consul roumain qui parcourt le monde en fonction de ses affectations, nous amène, après la Guinée et le Mozambique, en Azerbaïdjan. Comment avez-vous eu l'idée de ce personnage ?

• **J.-C.Rufin.** L'idée de départ était surtout d'arriver à parler du présent. Dans de précédents romans, j'ai évoqué le passé, même très lointain, et l'avenir, avec des livres d'anticipation, mais parler du présent est beaucoup plus compliqué. Pour plusieurs raisons : d'abord, comme sur le dessin de Sempé du bonhomme qui essaie de peindre la mer, le présent est difficile à fixer car il bouge sans cesse. Ensuite, décrire la condition d'ambassadeur, c'est, pour moi, aussi impossible que de trahir le secret médical. J'avais donc besoin d'un décalage par rapport à cette réalité présente, et je l'ai trouvé en créant un personnage qui était une sorte de double, me permettant d'être à la fois moi-même – parce que ce sont des situations que j'ai pratiquement toutes vécues –, et en même temps un autre, qui me sert d'écran, qui brouille les pistes.

Grâce à ces trois romans et surtout grâce au dernier, on s'aperçoit que, dans les ambassades, contrairement aux idées reçues, on ne s'ennuie pas…

• **J.-C.R.** Ah non ! On ne s'ennuie pas du tout. Mais, même si ces livres peuvent paraître plaisants et légers, ils ne sont pas gratuits, c'est-à-dire que j'essaie à chaque fois d'y mettre en scène une réalité lourde du monde d'aujourd'hui. Dans *Le Suspendu de Conakry*, c'était celle du trafic de drogue, avec ces honorables correspondants qui prennent des risques pour leur vie alors qu'ils ne sont pas payés. *Les Trois Femmes du consul* traitait du trafic d'ivoire, avec le problème de l'environnement dans les pays africains. Et dans *Le Flambeur de la Caspienne*, je me suis intéressé à ce que signifie être un diplomate, à son pouvoir, qui, aujourd'hui, ne représente plus grand-chose… Même s'ils suscitent toujours une certaine fascination car ils vivent dans de belles résidences, dans un monde de facilité et de luxe, largement calqué sur l'Ancien Régime d'ailleurs, les ambassadeurs ont perdu beaucoup de leurs capacités d'action. Ils restent quand même des rouages importants, et peuvent être soumis à des tentations fortes de corruption. Il y a des postes, et c'est connu, où les diplomates deviennent fous à cause de l'argent.

> IL Y A DES POSTES, ET C'EST CONNU, OÙ LES DIPLOMATES DEVIENNENT FOUS À CAUSE DE L'ARGENT

Après une première expérience dans la diplomatie au Brésil, vous avez vous-même occupé le poste d'ambassadeur au Sénégal de 2007 à 2010. Avez-vous aimé exercer cette fonction ?

• **J.-C.R.** Oui, j'ai beaucoup aimé, pour la simple raison que, d'une certaine façon, on est son propre chef. J'occupais un poste confortable, avec une assez grande marge de manœuvre localement. Dans la diplomatie française, l'ambassadeur du Sénégal joue un rôle relativement important parce que Dakar est au cœur de tous les intérêts post-coloniaux de la France, des réseaux de la Françafrique… Elle est aussi la porte d'entrée pour tous les ministres ou parlementaires qui veulent visiter l'Afrique. Cette ambassade est finalement un extraordinaire lieu de passage.

Votre départ a tout de même été quelque peu houleux…

• **J.-C.R.** Les politiques ne comprennent pas que, lorsque l'on vient de l'extérieur, on prend un certain nombre de risques en acceptant ce poste. On est assez vulnérable par rapport au corps existant. En quittant la fonction, je souhaitais marquer une forme de rupture avec ce que j'avais vu, et être de nouveau toléré dans le monde intellectuel, sans l'étiquette « Françafrique ». J'ai été nommé au moment où le président Sarkozy a exprimé le désir de rompre avec ce système. Et puis, malheureusement, il y a eu le discours de Dakar et le retour des réseaux – Bourgi, Guéant, etc. Ce fut difficile parce que, même si tout se passait bien sur le plan local, j'avais quand même au-dessus de moi ces circuits opaques, ce qui est d'ailleurs spécifique à l'Afrique et qu'on ne retrouve pas en Inde ou au Brésil, par exemple.

Aurel Timescu est un personnage pour le moins original, solitaire, fouineur, physiquement étrange… Est-il inspiré de gens que vous avez rencontrés, voire d'une personne en particulier ?

• **J.-C.R.** J'ai en effet eu un collaborateur qui était exactement comme lui, et qui est aujourd'hui à la retraite.

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1952

Naissance à Bourges de ce fils d'un vétérinaire et d'une publicitaire. Élevé par ses grands-parents, il devient neurologue. Il quitte un temps les hôpitaux de Paris pour des missions humanitaires et sera, entre 1991 et 1993, vice-président de Médecins sans frontières.

2001

S'il écrit différents essais dès les années 1980, ce n'est qu'en 1997 qu'il publie sa première fiction, *L'Abyssin* (Goncourt du premier roman). Suivront *Sauver Ispahan*, *Les Causes perdues*, et *Rouge Brésil* – qui reçoit le Goncourt et reste l'un des plus gros succès en librairies pour cette distinction.

2007

Dans la lignée des écrivains-diplomates, il est nommé ambassadeur au Sénégal et en Gambie. Il est élu en 2008 à l'Académie française – où il compte, selon la rumeur, parmi les membres les plus actifs. Publiant en moyenne un roman par an, on lui doit des livres comme *Le Collier rouge* – porté à l'écran par Jean Becker.

Pourrait-il se reconnaître ?

• **J.-C.R.** En tout cas, tous les diplomates le reconnaissent et me donnent même son nom !

Pourquoi lui ?

• **J.-C.R.** Quand je suis arrivé en poste, mon prédécesseur m'a dit : *« Tu vas voir, c'est formidable, tout le monde est très bien, mais il y a un problème, et c'est lui. »* En effet, j'ai vite compris que ce n'était pas la peine de lui confier un dossier, qu'il le planterait [rires]. C'est un homme d'une grande intelligence, très bon joueur d'échecs et excellent pianiste mais totalement fâché avec l'administration. Je pense qu'on a tous rencontré ce type de personne, totalement incapable de s'insérer dans une institution, avec toutes les apparences du loser qui a raté sa vocation, mais qui est capable, dans certaines circonstances, de révéler une créativité extraordinaire, en allant beaucoup plus loin que d'autres, avec des méthodes pas du tout rationnelles mais intuitives…

Pour une fois, Aurel Timescu n'est pas affecté dans un endroit calamiteux, mais à Bakou, en Azerbaïdjan, dont il vante le charme, le luxe, le climat doux. Connaissez-vous cette ville personnellement et partagez-vous l'enthousiasme de votre personnage ?

• **J.-C.R.** Absolument ! Bakou est extraordinaire. L'Azerbaïdjan est un pays magnifique, qui exerce une fascination que l'on trouve déjà chez Alexandre Dumas. Son histoire est liée à la culture des zoroastriens qui adoraient le feu, ce feu de la terre d'où le pétrole affleure à ciel ouvert. À l'époque, on n'en faisait rien jusqu'à ce qu'on commence à l'utiliser au XIXe siècle. Puis, l'enrichissement a été immédiat. Les paysans, d'un simple coup de pioche au fond de leur jardin, faisaient jaillir un geyser et devenaient milliardaires. Ils ont fait appel à des architectes et des artistes français et se sont fait construire de toutes pièces un petit Paris. Bakou se compose ainsi de la vieille ville turque, une citadelle qui est là de toute éternité, et puis, autour, il y a Paris, avec ses immeubles haussmanniens.

Dans cette ville de rêve, il apprend la mort de la femme de l'ambassadeur dans des circonstances mystérieuses, qui l'amènent à enquêter avec des méthodes très particulières…

• **J.-C.R.** Oui, Aurel est un intuitif et c'est ce que j'aime chez lui. Il est aussi très audacieux car, à un moment, il est toujours

amené à jouer un coup énorme pour valider son intuition. Il parvient finalement à survivre dans ce milieu en faisant tout un tas de grosses bêtises [rires]. Je déteste – à titre personnel – les romans policiers de type mathématique. L'important, ce sont les personnages, leur vérité psychologique. Les situations qu'ils vivent. Le décor, cette ville, la vie des personnages sont tous tirés de la réalité. Par exemple, lors de ma dernière visite à Bakou, où mon fils dirige l'Institut français, j'ai dîné avec trois sénateurs et je me suis dit que ces trois-là n'y couperaient pas, que j'allais les mettre dans mon livre !

On y trouve en effet de nombreux personnages principaux et secondaires qui, avec humour et originalité, donnent du sel à cette enquête. Avez-vous eu plaisir à dénouer le fil de l'intrigue ?

• **J.-C.R.** L'intrigue n'est pas forcément ce qu'il y a de plus intéressant. En fait, je fais comme Aurel, c'est-à-dire que tout cela est très intuitif et pas du tout rationnel. Il ne part de presque rien, de choses qui ne le regardent pas, généralement autour d'une injustice. Plus que la notion de vérité, c'est celle de justice qui est importante à ses yeux. L'idée est de ne pas recourir au jugement des humains, mais plutôt de réparer un tort grâce à une justice qui est presque celle de Dieu. Il y a un côté quasi mystique chez lui, on le voit bien notamment dans *Le Suspendu de Conakry*, d'ailleurs inspiré d'un cas tout à fait réel dont j'ai eu à m'occuper à Dakar.

***Le Flambeur de la Caspienne* est-il aussi tiré d'un fait divers ?**

• **J.-C.R.** L'idée m'est venue après un accident, un drame au cours duquel un ambassadeur a perdu sa femme dans des conditions jamais expliquées. Et qui – sans qu'il y ait la moindre preuve – pouvait ouvrir toutes les hypothèses y compris celle d'un complot. Il y a quelques mois, l'une des premières fois où je suis allé à Bakou, j'avais visité avec mon fils un endroit où, en effet, on pouvait faire facilement disparaître quelqu'un…

Vous avez été médecin, conseiller politique, diplomate, ces vies multiples nourrissent vos livres, que vous vous êtes d'ailleurs mis à écrire assez tard. Qu'est-ce qui vous a poussé à vous tourner vers l'écriture ?

• **J.-C.R.** J'ai écrit des livres pour être heureux, parce que j'avais envie d'évoluer •••

••• dans un monde qui ne soit pas celui que j'avais sous les yeux qui, en tant que médecin, était celui du drame, de la tragédie, de la mort. Enfant, je lisais beaucoup mais je n'écrivais pas. C'était impensable de dire à ma famille que je voulais écrire. J'ai été élevé par mes grands-parents jusqu'à l'âge de 10 ans, puis par ma mère qui s'est épuisée au travail. Je devais choisir un vrai métier, gagner ma vie. Mon grand-père était médecin et j'ai suivi cette voie. J'avais 45 ans quand j'ai reçu le Goncourt du premier roman pour *L'Abyssin*, je l'ai vécu, pas vraiment comme un malentendu mais, disons, comme une divine surprise.

Mais comment décide-t-on d'envoyer un manuscrit ? Parce qu'il y a l'envie d'écrire et celle d'aller au bout d'un livre, de le publier ?

• **J.-C.R.** J'en ai envoyé plusieurs qui m'ont été refusés avec constance. J'ai persévéré et puis un beau jour, j'ai écrit ce livre, *L'Abyssin*, en cinq semaines, dans une espèce de transe à la suite d'une période très difficile : j'avais rencontré une fille depuis trois semaines, à qui on a diagnostiqué un cancer dont elle est morte. Dans ces circonstances très dures, plus que jamais, j'avais envie d'écrire ce roman.

C'est à ce moment que vous êtes devenu écrivain ?

• **J.-C.R.** Oui, mais sans vraiment avoir de projet. Je suis environné de gens très sérieux qui font des carrières avec des œuvres construites, dans lesquelles ils ont des tas de choses à dire… J'ai aussi une œuvre mais qui se construit sur différentes lignes. Et, au fond, elle me permet de me découvrir moi-même parce que ce n'est pas un corpus que j'ai en mémoire de façon consciente et que j'aurais voulu développer ; ce sont plutôt des intuitions personnelles guidées par le plaisir. J'ai une seule boussole, le bonheur que j'ai d'écrire. Je n'ai pas du tout l'angoisse de la page blanche. On dit qu'il y a les écrivains qui aiment écrire et ceux qui aiment avoir écrit…

Avez-vous une discipline, des journées rythmées par l'écriture ?

• **J.-C.R.** Non, j'écris un, deux mois par an. Mais très vite. Par exemple, pour *Le Collier rouge*, je l'ai écrit en quelques jours pour qu'un ami, très malade, puisse le lire avant de mourir. J'aime cette urgence, et plus ça va vite, plus je suis heureux !

Vous vous décrivez comme un écrivain de la peinture plus que de la musique. Quel est le style Jean-Christophe Rufin ?

• **J.-C.R.** Il tient presque du théâtre ! Parce que je suis très visuel, j'ai besoin de voir, de sentir. Et puis j'ai toujours admiré les auteurs qui étaient capables d'adapter leur style à l'histoire qu'ils racontent. Pour moi, le modèle, c'est Giono. Selon *La Colline* ou *Le Hussard sur le toit,* il est capable de changer de ton, de registre de langue. Si on commence à manier dans un polar les imparfaits du subjonctif, ça ne peut pas aller… Je suis, au fond, incapable de me discipliner, de rester dans un seul registre.

Vous vous considérez comme un écrivain populaire ?

• **J.-C.R.** Oui et je le revendique d'ailleurs. Ce fut un honneur de succéder à Troyat à l'Académie française. Il fait partie, selon moi, de cette veine d'écrivains populaires. J'aime l'idée de parler à un grand nombre. J'ai toujours pensé qu'on pouvait tenir cette espèce de double contrainte : s'adresser à un large public tout en utilisant un vocabulaire exigeant, des constructions de phrases assez soutenues. Les lecteurs me suivent car un lien s'est créé entre eux et moi. Cela dit, les lecteurs d'Aurel sont un peu différents et je voudrais qu'il ait sa propre vie. Un peu comme Maigret et les romans durs de Simenon.

Ce héros récurrent ne serait-il pas une parenthèse de légèreté dans votre œuvre, faite de romans historiques, d'aventures, de récits de voyages, de réflexions autobiographiques ?

• **J.-C.R.** C'est vrai, je voudrais le faire vivre de façon autonome.

Il y aura donc un quatrième volet ?

• **J.-C.R.** Il y en aura autant qu'on en voudra. Au départ, on avait parlé de trilogie, je comptais en faire trois, pour voir, mais comme ça se passe bien, que j'ai plaisir à les faire et que les lecteurs ont plaisir à les lire… Mais je ne veux pas qu'il contamine le reste de ce que je fais. Il est dans un registre particulier.

Vous travaillez donc sur « le reste » en même temps ?

• **J.-C.R.** Oui, j'écris un roman sur la montagne, qui va paraître l'année prochaine. Depuis Frison-Roche et Henri Troyat, il n'y en a plus beaucoup qui s'en inspirent. On trouve des livres sur les accidents ou des livres de voyage, comme ceux de Sylvain Tesson, mais pas de vrais romans dans lesquels la montagne est un personnage.

Sera-t-il plus sombre, moins léger ?

• **J.-C.R.** Ce n'est pas un livre sombre parce que, justement, j'en ai assez de ne voir apparaître la montagne que quand il y a un hélicoptère qui s'écrase. C'est une histoire d'amour, assez lyrique, et qui ne se termine pas mal ! [rires]

Homme d'action et d'engagement, vous avez été l'un des pionniers de Médecin sans frontières, président d'Action contre la faim, avez rempli des missions périlleuses en Afrique, dans les Balkans, au Moyen-Orient… Est-ce compatible avec l'immobilisme inhérent au métier d'écrivain ?

• **J.-C.R.** En réalité, je n'ai jamais considéré que l'écriture soit un métier. C'est une activité qui est aux marges de l'action, dans laquelle on collecte tout ce dont on s'est empli pour le transformer en un monde virtuel. C'est un processus de recréation mais qui, pour moi, ne peut pas être isolé, c'est-à-dire qu'il faut qu'il soit précédé par l'action. Les vies qu'il y a dans mes livres sont pleines d'une vie qui est la mienne.

Quand la pandémie a atteint la France de plein fouet n'avez-vous pas eu envie de reprendre du service ?

• **J.-C.R.** Je me suis inscrit à la réserve sanitaire, mais on avait essentiellement besoin de réanimateurs et, en Haute-Savoie, où j'étais confiné, les médecins n'ont jamais vraiment été débordés. J'étais donc dans une situation un peu frustrante mais, en même temps, que pouvais-je faire ? En tout cas, cette crise m'a donné l'envie de me réinvestir dans l'action. Je vais donc occuper la présidence de la fondation humanitaire Sanofi Espoir, qui met en place des programmes sur les cancers de l'enfant, sur les vaccinations, etc. Je pense que la santé va revenir au cœur du débat public. Et en m'engageant à leurs côtés, mon but est que ces grands opérateurs de la santé soient tirés vers une responsabilité sociale et qu'ils ne fassent pas que du business. C'est une façon de mouiller ma chemise dans ce milieu-là.

Vous avez dit lors d'un entretien que cette épidémie s'inscrivait dans un retour de l'Histoire. Que révèle cette crise, selon vous ?

• **J.-C.R.** Prenons l'exemple de l'alpinisme. J'ai commencé à gravir des montagnes dans le sillage de Frison-Roche. Le Club alpin français avait comme devise « Pour la patrie, pour la montagne », il y avait donc cette idée de souffrance, de drame, de mort. Puis, plus tard, avec Patrick Edlinger, son petit short, son bandana, le soleil du Verdon, on avait l'impression que tout à coup tout le côté tragique était absolument aboli. Ne comptait que l'image de ces gars qui sautent sur les pentes de neige, et l'élégance du geste. Ce qui est magnifique d'ailleurs. Mais même si l'on veut oublier le drame, il est toujours là. Ainsi pour cette crise : nous avons créé une sorte de bulle pendant des décennies après les guerres européennes, pensant avoir dépassé tout cela, mais le tragique est toujours là.

Nous pensions, en quelque sorte, être immunisés…

• **J.-C.R.** Oui, jusqu'aux attentats de *Charlie* où nous nous sommes à nouveau sentis vulnérables. Les affres de la guerre, de la tragédie sont à nos portes. Les migrants, les camps de réfugiés dans nos villes nous mettent aussi face aux drames qui se jouent dans ces pays qui semblaient si lointains. Avec l'épidémie, les cavaliers de l'Apocalypse sont de retour et rebattent toutes les cartes. Ce n'est guère, au fond, qu'un retour de l'Histoire qu'on a voulu oublier.

Propos recueillis par Claire Chazal
Photos : Franck Ferville
pour *Lire Magazine Littéraire*

LE COUP DE ♥ DE CLAIRE CHAZAL

UN MEURTRE SUR LES BRAS

Le romancier et neurologue Antoine Sénanque a choisi ce vers de Rutebeuf comme titre de son nouveau récit. Dans *Que sont nos amis devenus ?*, son héros, Pierre Mourange, est lui aussi médecin, un peu désespéré, au bout de sa vie familiale, et devenu directeur d'un Ehpad. Mais un Ehpad assez joyeux où les pensionnaires ressemblent à Jean Rochefort ou à Pierre Richard. Revigorant, si l'on songe à la détresse vécue dans certaines maisons de retraite pendant la crise sanitaire. Bien malgré lui, son personnage est entraîné dans une véritable embrouille après une séance chez son psychanalyste. Manipulant, on ne sait pour quelle raison, l'arme de poing de son thérapeute, il se retrouve soupçonné du meurtre de l'analyste que l'on retrouve mort le lendemain. Son meilleur ami, au lieu de l'aider, l'entraîne dans de rocambolesques péripéties. Antoine Sénanque, dans ce huitième roman, retrouve ses thèmes de prédilection : l'amitié masculine, avec ses grandeurs et ses trahisons, et le soin, son premier métier, avec tout ce que la médecine comporte d'héroïsme et de travers. Ses récits sont toujours grinçants et drôles, un peu mélancoliques. Ciselés et pertinents sur l'âme humaine. Il y a chez Antoine Sénanque une vision lucide de la société, un rire salvateur, et l'aisance du récit. Il y a ajouté l'ingrédient policier, et c'est particulièrement réjouissant.

★★★★☆

***QUE SONT NOS AMIS DEVENUS ?*,**
ANTOINE SÉNANQUE,
224 P., GRASSET, 18 €

STÉPHANIE HOCHET

HAMLET

Je l'attends dans une pièce sombre recouverte de tentures. Avant même de l'apercevoir, je l'ai entendu. Un ricanement. Bref, sans doute étouffé d'une main. Puis j'ai entendu son pas. Sa démarche rapide, nerveuse. Il est entré dans la pièce et m'a saluée d'un geste de la main. Sa bouche s'est un peu crispée, ce qui ressemble au début d'un sourire. Je me suis levée à son arrivée, mais il m'a fait un signe pour que je m'asseye.

La fatigue se lit sur son visage. Son regard s'attarde sur le sol et semble suivre quelque chose de mobile et invisible. C'est à moi de parler. Je lui demande comment il se porte. *« Depuis la mort du père de ma fiancée ? »* lance-t-il vivement. Je ne dis rien. Son regard bleu se promène sur les tentures. Soudain un nouveau ricanement, sans retenue celui-ci, sorti du plus profond de lui, de l'endroit le plus intime. *« On ne me pardonnera pas d'avoir passé ce gentilhomme au fil de mon épée même si ce n'était pas ma première intention. »* Son corps est assailli de tremblements. Ce corps immense et maigre qui ne dort plus depuis plusieurs semaines. Hamlet se déteste. Il se hait autant qu'il hait son oncle. Et ses sentiments ont enflé ces derniers temps, au point de faire de sa vie un calvaire. Ça, il n'a pas besoin de me le dire. Je le sais et je le vois.

« ON NE ME PARDONNERA PAS D'AVOIR PASSÉ CE GENTILHOMME AU FIL DE MON ÉPÉE »

Accepte-t-il de me parler de son enfance ? Le jeune homme relève la tête et me fixe avec froideur, puis ses yeux se perdent dans des souvenirs. Il me raconte une enfance idyllique à laquelle je ne crois pas. L'espoir qu'il avait d'être aussi grand et valeureux que son père. Ce n'était pas qu'un homme, c'était un roi, le plus grand que le Danemark connaîtra. Et sa mère ? Il se redresse. Il me paraît immense, long comme une lance dans ses vêtements noirs. Sa mère est une source d'amour et de haine. *« Elle m'a aimé et puis elle est devenue sale. »* Je reste bouche bée. Le mariage de Gertrude avec le frère du roi juste après la mort de celui-ci a été perçu comme un inceste par certains. Et surtout par son fils. Il l'accuse d'avoir eu cette liaison avant le décès du roi Hamlet. Le dégoût se lit sur son visage émacié. Je devrais changer de sujet, mais je veux qu'il me parle de ses amours. Enfin, de son amour. *« J'avais dit à Ophélie de se méfier »*, dit-il simplement. J'aimerais savoir pourquoi il n'a pas choisi de l'aimer, pourquoi il a préféré la vengeance à cette idylle qui avait si bien commencé. Je n'ose poser la question. *« Ce n'était pas le bon moment »*, répond Hamlet comme s'il m'avait entendu penser.

Et le suicide ? Pour la première fois depuis le début de notre entretien, Hamlet sourit. Des dents de carnivore, pensé-je. *« Si je n'étais pas chrétien, je me serais déjà suicidé. La mort m'attire comme une maîtresse mystérieuse. J'ai souvent fantasmé ma propre dague enfoncée dans mon cœur. »* À quand remonte ce désir morbide ? *« À mes 13 ans »*, dit-il. Mais le temps presse, mon locuteur doit partir pour l'Angleterre. Il n'a que cinq minutes à m'accorder. Je sais qu'il doit s'exiler car la mort de Polonius est son fait. Deux amis l'attendent. *« Nous reparlerons de tout ça une autre fois, quand j'aurais réglé mes affaires. »* Je ne peux m'empêcher d'éprouver de la peur et de la peine.

AUDREY SOVIGNET

L'ACTUALITÉ

Image tirée du film *Lucky Strike*, de Kim Yong-hoon.

Pourquoi le thriller coréen est-il si populaire ?

À l'occasion de la sortie en salles du malicieux *Lucky Strike*, de Kim Yong-hoon, retour sur l'engouement autour de la fiction coréenne, qui a su exporter auprès d'un large public international toute sa spécificité. Entre créativité et divertissement.

C'était à Cannes, le 25 mai 2019. Sur la scène de l'amphithéâtre Lumière, Alejandro González Iñárritu déclarait solennellement : *« La Palme d'or est attribuée à* Parasite *de Bong Joon-ho. »* Au-delà de la consécration du réalisateur, on tenait là le symbole d'une reconnaissance mondiale pour toute la culture populaire coréenne contemporaine. Qui, au fil des ans, a imposé sa diversité, ses codes, sa singularité aussi bien au cinéma (*Old Boy, Dernier train pour Busan*...) qu'en musique (la fameuse K-Pop). Et, évidemment, en littérature. Si les diverses branches du manga coréen sont plébiscitées par un jeune lectorat, on trouve également un public friand de romans venus de Séoul. Rayon thrillers, on saluera entre autres le travail de maisons d'édition spécialisées comme Matin Calme ou Philippe Picquier, qui nous ont permis de découvrir les livres de Kim Un-su, Seo Mi-ae, Kim Young-ha ou Jeong You-jeong.

Pour en revenir au grand écran, le très malicieux film de casse *Lucky Strike* est l'adaptation d'un roman noir du... Japonais Keisuke Sone ! Pour son premier long-métrage, Kim Yong-hoon signe une enquête-puzzle à la Tarantino autour d'un sac Louis Vuitton rempli de billets, convoité par toute une galerie de personnages... On retrouve dans cet exercice de genre tout ce qu'on apprécie dans le cinéma coréen : un sens du divertissement qui n'empêche pas une certaine complexité, un grand soin formel, un montage aux petits oignons, sans oublier de l'humour et une petite pointe de sadisme gore. Alors, on trinque au soju ?

Baptiste Liger (avec L.F.)

LUCKY STRIKE DE **KIM YONG-HOON** AVEC JEON DO-YEON, BAE SEONG-WOO, ETC. (EN SALLES LE 8 JUILLET).

2020 MEGABOXJOONGANG PLUS M & B.A. ENTERTAINMENT CORPORATION

UNE FEMME DES BOIS

Rencontre, par téléphone, avec Sandrine Collette, lauréate du Grand Prix RTL-*Lire* 2020 pour *Et toujours les Forêts*, confinée dans sa maison du Morvan. Question cruciale d'équilibre pour cette bâtisseuse d'histoires à suspense et de refuges rêvés, chez qui la tête et les mains jouent à part égale…

Je me souviens que, dans la salle d'attente de mon dentiste, l'assistante avait surgi pour appeler « Monsieur Brando Marlon ». Un petit homme pâle et chauve, à la chemise jaune que venait compliquer la présence d'une cravate verte, s'était levé. Il n'est jamais évident de porter le patronyme d'un sex-symbol en débardeur. S'appeler Claudel ou Camus n'est pas simple non plus. Consolation : il est facile de se souvenir de leurs noms lorsque vous vous rendez dans une librairie. Sandrine Collette ne peut pas tout à fait prétendre à la même confusion mnémotechnique. Son nom comporte deux « l » qui lui ont permis de voler de ses propres ailes sans être écrasée par l'ombre immense de l'auteur de *Chéri*. Coïncidence étonnante : Colette et Collette sont originaires du Morvan, cette région de loups et de sombres forêts où Sandrine a élu domicile après avoir grandi à Paris. Ne parlez pas d'héritage biologique ou d'atavisme familial à la romancière qui résume avec humour une hérédité contrastée confinant à l'énigme : *« J'ai toujours aimé lire, mon père ne lit qu'un livre par an, le mien ; je suis dingue des chevaux, mes parents s'en contrefichent ; je suis très manuelle, mes parents pas du tout. Quelque chose qui a dû sauter une génération. »*

Sandrine Collette a grandi auprès d'un père créatif au sein de la régie publicitaire d'Europe 1 et d'une mère investie dans les grandes expositions culturelles. Des parents mélomanes qui lui ont donné un frère et une sœur absolument pas lecteurs, eux non plus : *« Ça m'afflige parfois, mais c'est ainsi.»* Elle commence à écrire de petites choses, des bribes qui se font la courte échelle au point de former peu à peu des embryons d'histoires. Cette fan du *Grand Cahier* d'Agota Kristof obtient un master en philosophie et un doctorat en sciences politiques avant de se lancer – brièvement – dans l'enseignement. Consultante en ressources humaines à mi-temps, elle emploie alors son autre mi-temps comme chef de cabinet du président de l'université de Nanterre. Mais ce n'était pas suffisant : le week-end, cette hyperactive se met à restaurer des maisons dans le Morvan. Pour elle, pour ses proches, et même pour les amis d'amis qui se refilent le numéro de cette perle en bâtiment. Sa septième maison achevée sera peut-être enfin la bonne : *« Jusqu'à présent, lorsque l'une était finie, j'en recherchais une nouvelle à restaurer par peur panique de m'ennuyer. »*

C'est dans son nouveau refuge retapé que Sandrine Collette écrit ses histoires, auprès de son compagnon et de ses chevaux Aïko et Vodka. *« J'écris quand ça me tenaille, je ne suis pas du genre à m'astreindre à ma table*

OLIVIER CULMANN/TENDANCE FLOUE

de travail. Quand ça ne vient pas, je n'écris pas. » Pensons un instant à quelques-uns de ses romans, généralement effrayants : *Des nœuds d'acier, Un vent de cendres, Six fourmis blanches, Il reste la poussière* ou *Et toujours les Forêts*, qui lui vaut la consécration du Grand prix RTL-*Lire* 2020.

LA PART ANIMALE DE L'HOMME

D'où viennent toutes ces histoires ? Sandrine Collette avance une ébauche d'explication surprenante : « *Je suis paralysée depuis l'enfance par des angoisses terribles. J'ai peur de la mort, de la maladie, de la souffrance, de l'abandon et, bien sûr, mais je ne suis pas seule, j'ai très peur de la direction que prend le monde.* » L'écriture comme acte thérapeutique pour vaincre les phobies de celle qui grimpe sur les toits comme un cabri ? Sans aller aussi loin, avançons que, chez Sandrine Collette, les livres sont une façon de convoquer ses fantômes et de les contenir à bonne distance au fil des pages, avec la conviction que de cette source noire jaillit quelque chose de positif, de lumineux : un livre. Ses livres.

« *Je suis fascinée par la part animale de l'être humain, parce que j'ai le sentiment que celle-ci nous entraîne à la fois dans les plus bas instincts et, en même temps, nous sauve dans l'adversité. Quand il ne reste plus rien autour de vous, c'est justement votre part animale qui vous permet de survivre.* » Sandrine Collette dit avoir beaucoup appris de l'observation des chevaux qu'elle côtoya longtemps lorsqu'elle organisait des randonnées équestres dans le Morvan. « *J'observais la façon dont les uns dominaient les autres. Rien au fond ne différencie vraiment l'homme de l'animal. L'un et l'autre ont le même goût pour l'emprise sur leurs congénères. Je suis fascinée par le fait qu'entre le bien et le mal, ça puisse basculer très vite d'un côté ou de l'autre.* » Aujourd'hui, Sandrine Collette vit de sa plume. Ses livres traduits en plusieurs langues se vendent très bien, jusqu'à cent mille exemplaires en poche. Ce n'est pas une raison pour se laisser aller. Sa maison nécessite encore quelques finitions. Il est 10 heures du matin, l'heure de grimper sur le toit d'où l'on distingue partout les forêts. **Fabrice Gaignault**

F. BUKALSO/SIPA/RTL

★★★★★

***ET TOUJOURS LES FORÊTS*,**
SANDRINE COLLETTE,
334 P., JC LATTÈS, 20 €

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE ET RTL, UN ÉTÉ SOUS LE SIGNE DES LIVRES

Pendant cette période de vacances, la fameuse station et votre journal s'associent pour vous donner des envies de lectures…

S'il y a une saison où les lecteurs sont particulièrement nombreux, c'est bien l'été. Dès lors, au-delà de leur prix littéraire (voir ci-contre), RTL et *Lire Magazine Littéraire* développent leur association pour cette période propice à la découverte des ouvrages les plus divers, méritant bien un petit rattrapage.

DES RENDEZ-VOUS SUR LES ONDES

Du lundi au vendredi, de 8 h 40 à 9 heures (et ce du 6 juillet au 21 août), notre camarade Bernard Lehut vous proposera, dans *Laissez-vous tenter,* un large panel de ses divers coups de cœur de l'année. Entre plumes très installées et découvertes, grandes fresques et récits intimistes ou polars, vous pourrez ainsi retrouver chaque matin un titre, paru depuis janvier, à rattraper et à mettre dans sa valise. Il y en aura pour tous les goûts. Par ailleurs, le dimanche à 12 h 45 (à partir du 12 juillet), vous aurez le plaisir d'écouter les fameux *Chemins d'écrivains*, qui montrent à quel point les lieux inspirent les auteurs. Et ce, bien au-delà des seuls souvenirs. Entre autres, Joël Dicker évoquera Génère, Delphine de Vigan s'attachera à Yerres et l'on n'oubliera pas le témoignage de Jean d'Ormesson sur sa chère Corse. Ne ratez pas ces confidences, parfois inattendues, sur ces endroits chers à toutes ces personnalités des lettres.

QUINZE LIVRES POUR VOTRE ÉTÉ

Par ailleurs, RTL et *Lire Magazine Littéraire* vous proposent une sélection de quinze titres, publiés cette année. Des ouvrages, tous genres confondus (romans, essais, jeunesse, BD…), plébiscités par nos rédactions respectives et qui peuvent être lus par un large public. À vous maintenant de piocher dans cette liste éclectique :

Vie de Gérard Fulmard – Jean Echenoz (Minuit)
Miroir de nos peines – Pierre Lemaitre (Albin Michel)
La Femme révélée – Gaëlle Nohant (Grasset)
Le Pays des autres – Leïla Slimani (Gallimard)
Requiem pour une ville perdue – Asli Erdogan (Actes Sud)
Œuvres complètes – Roberto Bolaño (L'Olivier)
L'Institut – Stephen King (Albin Michel)
Et toujours les Forêts - Sandrine Collette (JC Lattès)
La Vallée – Bernard Minier (XO)
Quatorze juillet – Bastien Vivès et Martin Quénéhen (Casterman)
Sacrée sorcières – Pénélope Bagieu et Roald Dahl (Gallimard Jeunesse)
Terra incognita – Alain Corbin (Albin Michel)
Libres d'obéir – Johan Chapoutot (Gallimard)
Manières d'être vivant – Baptiste Morizot (Actes Sud)
Soit dit en passant – Woody Allen (Stock)

Le fin mot du moi

Notre chroniqueur Philippe Chevallier guide le lecteur à travers la pensée du philosophe Kierkegaard. Examinant son approche du rapport à soi, préoccupation contemporaine s'il en est.

Toujours intempestif, jamais inactuel, Sören Kierkegaard est de ces penseurs qui dérangent, une sorte de Socrate scandinave qui ne lâche pas prise, l'ami peu commode qui pointe les vanités auxquelles nous nous complaisons. Philippe Chevallier propose dans cet essai une introduction claire et alerte à un penseur paradoxalement toujours à redécouvrir. Le titre *Être soi* fournit l'angle de cette lecture originale. Si, de la psychanalyse aux théories du développement personnel, en passant par l'existentialisme sartrien, la question du rapport à soi a nourri les philosophies du XXe siècle, Kierkegaard s'est avéré, bien avant elles, être un *« diagnosticien implacable des différentes maladies du moi »*, et notamment de *« la plus grande, la plus dangereuse, la plus incurable* […], *celle où le moi cherche par lui-même à être lui-même »* : le désespoir. Car *« le moi n'est qu'une inquiétude perpétuelle qui s'affole d'elle-même, du fait qu'il ne trouve nulle part* […] *ce point d'équilibre lui permettant de se rapporter en paix à lui-même. Le moi est un mauvais infini, car il est un infini de rêve qui promet plus qu'il ne peut offrir »*

Chemin faisant, l'auteur montre la singularité de la pensée kierkegaardienne : *« une dialectique originale de la réappropriation à soi-même et de la déprise de soi »*. La clé en est l'amour, car *« l'individu n'est jamais autant lui-même* […] *que lorsqu'il se laisse disposer par autre chose que lui-même »*. Mais ce sera un amour concret qu'il faudra choisir et trouver *« dans le monde de la réalité »*, parmi *« ceux que nous pouvons aimer tout particulièrement et, en les aimant,* […] *aimer les hommes que nous voyons »*. Philippe Chevallier cite alors avec humour une célèbre saillie du satiriste américain Patrick J. O'Rourke : *« Tout le monde veut sauver la Terre, mais personne ne veut aider maman à faire la vaisselle. »* Stimulant.

Jean Montenot

***ÊTRE SOI. UNE INTRODUCTION À KIERKEGAARD*, PHILIPPE CHEVALLIER,** 192 P., LABOR ET FIDES, 18 €

Dans l'air du temps

L'avenir en perspective

Grâce aux textes rédigés par des experts de différents domaines, la Fondation Jean-Jaurès tente de saisir l'évolution de notre société.

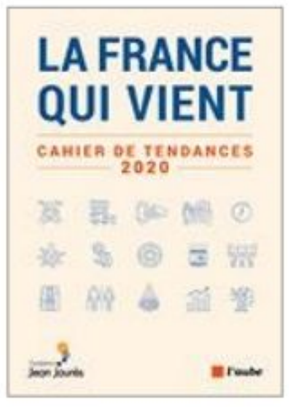
Paris, 16 novembre 2019, premier anniversaire du mouvement des Gilets jaunes.

C. HUGHES – F. MULLER/SAIF IMAGES

Un cahier de tendances 2020 bouclé avant la crise du Covid ? La tentation de le juger d'emblée périmé pourrait être grande tant résonnent les « rien ne sera (ou ne doit être) comme avant » et autres « les cartes sont rebattues ». Et pourtant, les coups de projecteurs jetés sur des signaux plus ou moins faibles identifiés dans *La France qui vient* par la Fondation Jean-Jaurès – *think tank* progressiste et pro-européen – restent souvent pertinents. Les trente-cinq entrées du livre explorent un large spectre de sujets, de l'attachement à la supérette à la notion de « nudge démocratique » en passant par les théories de l'effondrement, ceci sous la plume d'essayistes, de journalistes ou d'universitaires. L'ensemble forme un patchwork réjouissant. Loin d'être balayées par l'actualité récente, les analyses de David Djaïz sur le retour de la nation ou celles de David Goodhart (père de la distinction *« anywhere/somewhere »*) sur l'adieu aux *« anywhere »* sont, par exemple, éclairantes.

Autre thème à penser : l'émeute. Il y a quelques mois, ce n'étaient pas les foyers d'épidémie qui étaient mentionnés sur les cartes du monde, mais les foyers de contestation et de manifestations. Romain Huët (auteur de *Le Vertige de l'émeute*) analyse finement cette crise de l'expressivité, cette expérience de l'impuissance mâtinée du sentiment *« d'être tenu de vivre dans un monde impraticable »*. Autre tendance moins futile qu'il n'y paraît : l'étonnante vogue de l'astrologie chez les CSP+, urbains et diplômés… Aux États-Unis, les applications spécialisées rencontrent un franc succès et détrônent celles consacrées à la méditation dans le grand marché du bien-être. Réaction face à l'obligation de construire un projet réflexif de soi ou mise en repos provisoire d'une liberté de choix vécue comme source d'angoisse, voire outil de déconstruction des systèmes de pensée institutionnalisés… Les hypothèses posées font réfléchir. À l'image des deux cents pages de ce révélateur de futur.

Aurélie Marcireau



***LA FRANCE QUI VIENT. CAHIER DE TENDANCES 2020*, FONDATION JEAN-JAURÈS,** 207 P., L'AUBE 19,90 €

FONDATION JAN MICHALSKI POUR L'ÉCRITURE ET LA LITTÉRATURE CH-1147 MONTRICHER

FONDATION JAN MICHALSKI POUR L'ECRITURE ET LA LITTERATURE

En collaboration avec la

Fundació Joan Miró Barcelona

© Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature, À toute épreuve, maquette. Fundació Joan Miró, Barcelone © Successió Miró / 2020, Pro Litteris, Zurich / Éditions Gallimard

19 MAI – 30 AOÛT 2020

À TOUTE ÉPREUVE

Il ne faut pas voir la réalité telle que je suis.

PAUL ÉLUARD

GÉRALD CRAMER

JOAN MIRÓ

FACE À LA CRISE, LA PROFESSION SUR LE PONT

Frappés de plein fouet par deux mois de confinement, hantés par la certitude d'une crise à venir, les éditeurs se réorganisent en vue d'une rentrée qui sera, elle aussi, celle du monde d'après. Comment ont-ils orchestré leurs reports, les programmations et, tout simplement, l'édition ? Enquête.

Pendant plusieurs mois, les livres se sont entassés dans les entrepôts, en attendant de trouver enfin leur place en librairies.

P. MARAIS/SAIF IMAGES

Voilà une période écoulée bien noire, et dont on peut tenter de sortir en remplaçant un virus par un autre virus, *« celui du plaisir de lire. Qui doit plus que jamais être contagieux »*, selon les mots du directeur éditorial et cofondateur d'Actes Sud, Bertrand Py.

QUELQUES CHIFFRES

Du 27 avril au 6 mai, le Syndicat national de l'édition a effectué un sondage auprès de ses membres concernant les conséquences du Covid-19 sur leurs activités. Sur 720 membres, 132 entreprises ou groupes d'édition ont répondu (représentant environ 250 maisons d'édition). Un tiers d'entre elles estimait avoir perdu entre 40 et 60 % de leur chiffre d'affaires en mars (par rapport à mars 2019). En avril, les deux tiers avouaient une perte de 60 %. Aux investissements repoussés voire annulés et aux menaces sur les emplois s'est ajoutée la valse des reprogrammations. Celles des livres censés paraître en avril, mai et juin. Selon ce même sondage, les éditeurs prévoyaient de repousser 18 % des nouveautés prévues pour l'année 2020. Mais, en off, la plupart parlent plutôt d'une réduction de 40 % de leurs parutions jusqu'à Noël. Tout le monde devra cependant attendre afin de s'en faire une idée précise.

D'autant que les ouvrages parus début mars, s'ils n'avaient eu que peu de visibilité, existaient bel et bien dans les librairies. Pendant que, dans les entrepôts, s'amoncelaient les livres qui, imprimés, étaient

prévus pour avril… *« Il serait mensonger de dire que l'on a fait de la reprogrammation intelligente et stratégique »*, admet Stephen Carrière, le président des éditions Anne Carrière. *« La première chose a été de voir quels étaient les livres qui étaient arrivés (ou pas) en entrepôts, car ils devaient en sortir aux premiers jours du déconfinement, de manière à libérer de la place pour les livres suivants »*. La maison n'a décalé qu'un seul roman du premier au second semestre. Qui est remplacé par *Paroles d'internes*, recueil à paraître le 26 juin, rassemblant des témoignages d'internes *« qui ont étudié comme des malades pendant six ans, et ont commencé à bosser dans le contexte du Covid »*. Une mise en place à 2 000 exemplaires.

OPTER POUR DES REPORTS

« Nous avons décalé environ 25 titres, signale Bertrand Py pour Actes Sud. *Une petite partie à la rentrée et à l'automne, comme* Le Banquet annuel de la confrérie des fossoyeurs *de Mathias Enard. Et une bonne partie à début 2021. Une attention particulière a été portée aux romans qui étaient déjà fabriqués, qui devaient sortir en avril : Christian Garcin, Magyd Cherfi et Ilan Duran Cohen, que j'ai reprogrammés fin août. Ainsi, j'ai divisé par deux la rentrée littéraire prévue. »* Présidente des éditions Flammarion, Anna Pavlowitch a agi autrement : *« À l'exception des livres de Philippe Djian ou de Marc Trévidic, aucun livre du printemps n'a été repoussé à l'automne. La grande majorité a été reportée en 2021. Les livres qui sortiront cette année sont soit ceux d'auteurs déjà très installés et annoncés – Jean-Christophe Rufin en juin, Serge Joncour, Daniel Mendelsohn et Alice Zeniter en août, Gilles Legardinier et Fabrice Midal plus tard – soit des découvertes pour la rentrée. »*

Dans une maison de qualité comme Zulma, la taille plus modeste rend la rotation plus simple mais aussi plus dangereuse. Directrice et cofondatrice, Laure Leroy en témoigne : *« Nous avions prévu un roman en avril, qui a été reporté en juin. Et l'on a décalé à septembre un roman étranger, ce qui a retardé d'un mois le livre étranger lui-même, initialement prévu en septembre. »* Mais surtout, déplore-telle, *« c'est une belle opération, prévue en juin sur notre collection de poche, qui est entièrement tombée à l'eau »!*

La France est aussi une terre d'éditeurs régionaux, victimes également de la pandémie mondiale. Sise à Limoges, spécialisée dans le document historique, l'ouvrage régional et touristique, la maison d'édition Les Monédières est une habituée de la Foire du livre de Brive ou de Lire à Limoges. Elle a reporté ses six livres prévus en mai, pour ne maintenir qu'un roman en mai et un ouvrage en juin. *« J'attends de voir l'évolution des choses, en particulier de savoir comment vont se tenir les salons et foires du livre »,* nous dit Esther Mérino, qui en est à la tête depuis un an. *« L'un de mes deux livres reportés est une balade patrimoniale, il porte sur un site très connu ici, et correspond, je le pense, à un tourisme qui sera très "français" : il tombe bien. »* Elle pointe illico l'effet de la crise sur sa structure : *« Il était prévu que j'aie, cette année, des titres en distribution nationale, et cela ne pourra pas se faire… »*

> « LES MÉDIAS VONT-ILS CONTINUER SUR LEUR PREMIÈRE RÉACTION POST-COVID : TOUT MISER SUR LE BEST-SELLER ? »

L'IMPACT SUR LA RENTRÉE

Chez Zulma, cet effet à court terme est *« terrifiant »*, selon sa directrice qui poursuit : *« Une rentrée littéraire, c'est une machine hyper rodée : on imprime les livres pour début mai, puis viennent les réunions de représentants, et ensuite celles avec les libraires. Ces malheureux sont tellement sous l'eau avec la gestion et la reprise de leur magasin qu'ils sont totalement indisponibles, même par téléphone, mail, ou par Zoom. On ne peut plus parler à personne. »* Chez Flammarion, on a fait le choix de vidéos pour parler de la rentrée. Conçues *« non seulement pour présenter les livres et les auteurs, mais comme de véritables* making of *dévoilant la préparation, en plein confinement, d'une rentrée littéraire »*.

Les éditions Anne Carrière font partie, depuis quelques années, d'un collectif d'éditeurs indépendants, dans lequel on trouve notamment les éditions Plein Jour, Le Nouvel Attila, Aux forges de Vulcain ou les éditions Emmanuelle Collas. *« Le but du collectif est de publier moins, à nous tous réunis, et nous avions déjà une production très resserrée de sept livres pour la rentrée »*, précise Stephen Carrière, qui n'a donc eu aucun mal à *« s'adapter aux plannings »*, mais qui demeure inquiet : *« La librairie et les médias vont-ils continuer sur leur première réaction post-Covid : tout miser sur le best-seller ? La conclusion pour nous sera une mise en place bien plus difficile pour de bons titres de rentrée. »* Chez Actes Sud, on se donne un *« objectif raisonnable, que l'on minore même un peu compte tenu des circonstances. Les tirages de rentrée sont à l'avenant. »* Crise ou pas, Bertrand Py avoue ainsi des tirages relativement habituels pour une rentrée littéraire : *« 50 000 à 60 000 exemplaires pour Alice Ferney et Muriel Barbery, autour de 40 000 pour Lola Lafon, 20 000 pour Pierre Ducrozet. »*

Deux repères cardinaux n'ont donc pas (trop) bougé, durant ce confinement : le goût du papier et l'attention aux libraires. Si tous les éditeurs interrogés ont vu leurs ventes numériques doubler durant ces huit semaines d'isolement forcé, ils savent qu'en France les *« livres bien en main »* (dixit Laure Leroy) représentent toujours entre 90 et 95 % des ventes. Pour Anna Pavlowitch, il importe que *« les libraires parviennent à être reconnus comme des acteurs incontournables du lien social »*. *« Toute épidémie est la démonstration, par la négative, de la solidarité et de l'égalité entre les humains »,* conclut Bertrand Py. La place du livre, une question qui donne elle aussi la fièvre… **Hubert Artus**

SDP

Ancien siège parisien d'Actes Sud, rue Séguier.

Coup de Baule

Les époux Hubert, heureux propriétaires de la Maison de la Presse de La Baule*, vous accueillent, les pieds dans l'eau.

Arlette et François Hubert aiment la Loire-Atlantique et les Maisons de la Presse. Le couple discret et élégant a tenu pendant treize ans celle de Blain avant de reprendre celle de La Baule. Pendant le confinement, ils sont restés ouverts seulement le matin. Depuis le 11 mai, les clients peuvent à nouveau s'y rendre toute la journée pour s'y procurer journaux, revues et livres. On trouve de tout ici. De la littérature grand public ou plus pointue, des polars, de l'histoire, du pratique, des livres politiques et même un rayon développement personnel et bien-être qui redémarre mollement.

En balayant les étagères, le regard s'arrête sur la nouvelle traduction des *Faits* de Philip Roth, sur *La Femme révélée* de Gaëlle Nohant, *Miroirs de nos peines* de Pierre Lemaitre, et sur des romans des éditions de Minuit ou de P.O.L. Les derniers titres de Frank Thilliez, Guillaume Musso, Agnès Ledig, Joël Dicker, Giacometti et Ravenne ou Liane Moriarty sont bien visibles en hautes piles. Le rayon des poches est précédé d'une table où sont disposées les nouveautés. En pile, on repère le fort volume qui regroupe *Des filles qui dansent* et *Des garçons qui tremblent*, deux romans enlevés de Stéphane Hoffmann. L'écrivain et journaliste est une figure incontournable de la ville. Il y anime les Rendez-vous de La Baule et le Rendez-vous des écrivains, dont la Maison de la Presse est un fidèle partenaire depuis de longues années.

La Maison de la Presse de La Baule propose un large choix d'ouvrages, pour un public venu de toute la région.

UNE CLIENTÈLE LOCALE ET FIDÈLE

Sauf en matière de polars où elle sait ce qu'elle recherche, la clientèle locale est fidèle et demande vivement à être conseillée. Arlette Hubert avoue une nette préférence pour les romans qui la font voyager. Elle recommande chaudement *Nos espérances* d'Anna Hope, *La Fille de l'Espagnole* de Karina Sainz Borgo et surtout son grand coup de cœur, *Le Silence d'Isra* d'Etaf Rum, qui se déroule entre la Palestine et les États-Unis. Un large public venu de Nantes, de Rennes ou de Paris pousse également les portes des lieux lors des week-ends et des vacances. Une jeune femme charmante, avec un masque et deux bambins, demande l'autobiographie de Woody Allen, qui s'arrache comme des petits pains. L'année dernière, nous dit François Hubert, il y avait une queue de 1 500 personnes dans la rue fermée et gardée par la gendarmerie. Grand adepte de La Baule, Nicolas Sarkozy avait en effet demandé à signer son livre *Passions*…

Alexandre Fillon

* 232 avenue du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny, 44500 La Baule.
Ouvert du lundi au samedi de 8 h 30 à 12 h 30 et de 14 h 30 à 19 heures, le dimanche de 8 h 30 à 12 h 30.
facebook.com/mdplabaule

SDP

CAROLINE LAURENT DISTINGUÉE

PRIX MAISON DE LA PRESSE

La fresque mauricienne *Rivage de la colère* remporte l'édition 2020 du prix Maison de la Presse.

Qu'ont en commun René Barjavel, Régine Deforges, Michel Bussi, Véronique Olmi, Daniel Pennac et Valérie Perrin ? Tous ces auteurs appartiennent au prestigieux palmarès du prix Maison de la Presse. Pour la 51e édition de ce trophée saluant un ouvrage de langue française destiné à un large lectorat, le jury – présidé par Éric Fottorino – a donc distingué *Rivage de la colère* de Caroline Laurent (Les Escales). Cette fresque, située sur l'archipel des Chagos à la fin des années 1960, revient de manière romanesque sur un épisode de l'histoire de la région mauricienne, à savoir l'exil forcé des habitants en raison de la création d'une base militaire. Quelque 1 300 établissements présentant le label « Maison de la Presse » auront ainsi plaisir à mettre en avant ce roman du déracinement et de la colère.

Baptiste Liger
maisondelapresse.fr

MAISON DE LA PRESSE DE LA BAULE EN CHIFFRES

2001
Reprise par François et Arlette Hubert.

200 m²
dédiés à la vente.

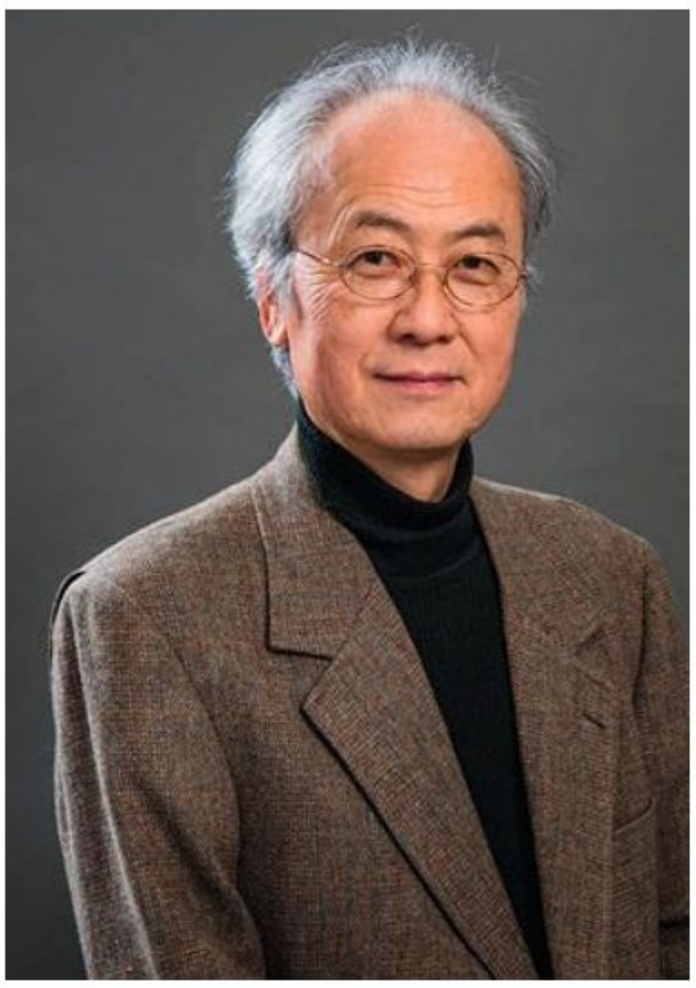
Entre
10 000 et 12 000
références.

François et Arlette Hubert.

Prix des Libraires

Akira Mizubayashi, lauréat 2020

Succédant à *Née d'aucune femme* de Franck Bouysse, *Âme brisée* a été plébiscité par les libraires et remporte la distinction, créée en 1955.



F. MANTOVANI/GALLIMARD

À l'heure où le succès se doit souvent d'être immédiat, certains livres discrets connaissent une jolie carrière, conquérant le cœur des lecteurs grâce à un excellent bouche-à-oreille. C'est le cas d'*Âme brisée* d'Akira Mizubayashi (Gallimard), écrivain japonais d'expression francophone déjà remarqué avec *Une langue venue d'ailleurs* et *Mélodie. Chronique d'une passion* (récit canin qui lui valut le prix 30 millions d'Amis). Oublié de la plupart des grandes sélections automnales, ce roman a su s'imposer malgré tout, multipliant les distinctions jusqu'à recevoir, le 2 juin dernier, le prix des Libraires 2020, succédant ainsi à *Né d'aucune femme* de Franck Bouysse.

C'est avant tout l'histoire d'un violon brisé et reconstruit, à l'image d'un jeune garçon nippon dont le père, musicien, périt pour avoir, en plein conflit sino-japonais, constitué un quatuor à cordes avec trois musiciens chinois. Cet orphelin atterrira finalement en France où il entretiendra la passion de cet instrument maudit, en devenant luthier et en épousant une archetière.

Sous l'égide de la romancière Gaëlle Nohant, marraine de cette édition, les quelque 1 600 librairies indépendantes ont donc choisi ce roman délicat, entre le conte et le réalisme le plus cru, dans une sélection finale qui comptait quatre autres titres parus entre août 2019 et février 2020 : *Le Ghetto intérieur* de Santiago Amigorena (P.O.L), *Le Bon Sens* de Michel Bernard (La Table Ronde), *Les Débutants* de Catherine Blondeau (Mémoire d'Encrier) et *Rivage de la colère* de Caroline Laurent (Les Escales). Alors, laissez-vous porter par ce beau texte sur fond de Schubert…

Baptiste Liger

prix-des-libraires.fr

RTL

CET ÉTÉ, LAISSEZ-VOUS TENTER !
DE 8H40 À 9H

Photo : Nicolas GOUHIER pour RTL

RETROUVEZ L'ÉQUIPE DE "LAISSEZ-VOUS TENTER"
TOUT L'ÉTÉ DE 8H40 À 9H, DU 6 JUILLET AU 21 AOÛT

Coups de cœur, reportages, interviews, exclusivités, conseils et invités prestigieux..
"Laissez-Vous Tenter" dresse chaque jour un panorama complet de l'actualité culturelle : musique, cinéma, littérature, médias, people, théâtre et spectacles.

M6 GROUPE

Un été au cinéma

Les salles obscures rouvrent leurs portes. Enfin ! Les bobines se bousculent mais les adaptations se font rares. Restent les reprises qui d'habitude fleurissent en juillet et août. Mais pas cette année…

Pluie noire du réalisateur Shohei Imamura, 1989.

EN SALLES Le cinéma s'est donc déconfiné le 22 juin et les films restés jusque-là dans les boîtes ont mis le nez dehors. Tant mieux, même si ça se bouscule au portillon avec plus d'une vingtaine de sorties, ou de ressorties, cette première semaine et une grosse dizaine par la suite. Il va donc y avoir de la casse cet été à moins que le public ne s'abreuve de grand écran après avoir fait la fête !

YAKARI ET WONDER WOMAN

Du côté des adaptations littéraires, pas grand-chose à se mettre sous les yeux : *Malmkrog*, de Christi Puiu, d'après Vlamimir Soloviev, est un long (plus de trois heures) bavardage autour de la morale, de la guerre et de la religion (le 8 juillet). *Yakari*, le film de Xavier Giacometti et Toby Genkel, inspiré de la BD de Job et Derib, est destiné aux petits, et raconte comment le jeune Indien Yakari apprend à parler aux animaux : animation très pauvre, scénario gentiment romanesque (le 19 août). Quant aux amateurs de blockbusters et de super-héroïnes, ils devront finalement attendre le 2 octobre pour *Wonder Woman 1984*, de Patty Jenkins, qui met en scène le personnage inventé par William Moulton Marston. Pas vu, mais si le premier volet faisait du bruit, celui-là n'a pas de raison d'être très différent.

POUR LES AMOUREUX DU GLAMOUR

On se retournera donc vers les reprises qui, habituellement, fleurissent pendant la saison estivale… mais pas cette année visiblement. Quelques ambiances tout de même… Pour les amoureux du glamour, *La Belle de Saïgon* de Victor Fleming, d'après Wilson Collison, avec Clark Gable en propriétaire terrien, et Jean Harlow, sa maîtresse, mariée à l'un de ses employés. Pour les amateurs de films historiques, *Pluie noire* de Shohei Imamura, adapté du roman de Masuji Ibuse, revient sur les conséquences de l'explosion de la bombe atomique à Hiroshima, le 6 août 1945. Cinéaste japonais lyrique, à la limite du mélo, Imamura se rapproche ici de son compatriote Yasujiro Ozu en restant au plus près des personnages grâce à une mise en scène cadrée au millimètre (le 29 juillet). Le film est souvent impressionnant… mais vivement la rentrée.

Éric Libiot

Bluebird de Jérémie Guez

VOD Tout juste sorti de prison, Danny (Roland Møller) aspire à une vie presque normale. Il trouve ainsi un poste de plongeur dans un restaurant. Mais la violence ne tarde pas à le rattraper lorsque la fille de sa logeuse (Lola Le Nann) se fait agresser, et qu'il décide de régler la situation. À sa manière… Tiré d'un roman de Dannie N. Martin *(L'Homme de plonge)*, ce premier court-métrage réalisé par le romancier et scénariste Jérémie Guez est très prometteur. Même s'il ne brille pas par son originalité, il montre de réelles qualités de réalisation. On attend déjà son prochain film, *The Sound of Philadelphia*, annoncé pour l'année prochaine.

Baptiste Liger

DVD

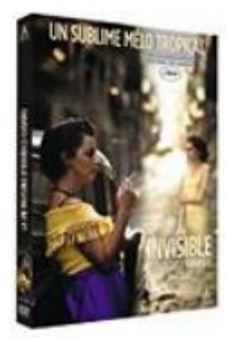
ADULTS IN THE ROOM
de Costa-Gavras (Wild Side)

On l'avait (presque) perdu, il revient. Avec *Adults in the Room*, adaptation du récit du ministre de l'Économie Yánis Varoufákis sur les coulisses des négociations entre le gouvernement hellène et l'Europe au moment de la crise grecque en 2015, Costa-Gavras réalise l'un de ses meilleurs films. Y sont disséqués les réunions politiques, les enjeux, les compromis, les mensonges, les coups de poker liés à une situation tendue – et réelle. Un thriller économique passionnant et très clairement exposé, une véritable gageure. **E.L.**

LE CAS RICHARD JEWELL
de Clint Eastwood (Warner)

Fidèle à ses habitudes, Clint Eastwood raconte son pays, les États-Unis, par le biais de ses héros célèbres ou anonymes. *Le Cas Richard Jewell* déroule le récit d'un homme devenu héros puis paria, du jour au lendemain : en 1996, aux JO d'Atlanta, il lance l'alerte d'une attaque terroriste avant d'être accusé d'en être l'auteur. Le FBI et les médias en prennent pour leur grade et le grand Clint livre un film passionnant sur la paranoïa d'une société qui se joue du peuple pour satisfaire son goût des histoires. **E.L.**

LA VIE INVISIBLE D'EURIDICE GUSMÃO
de Karim Aïnouz (ARP)

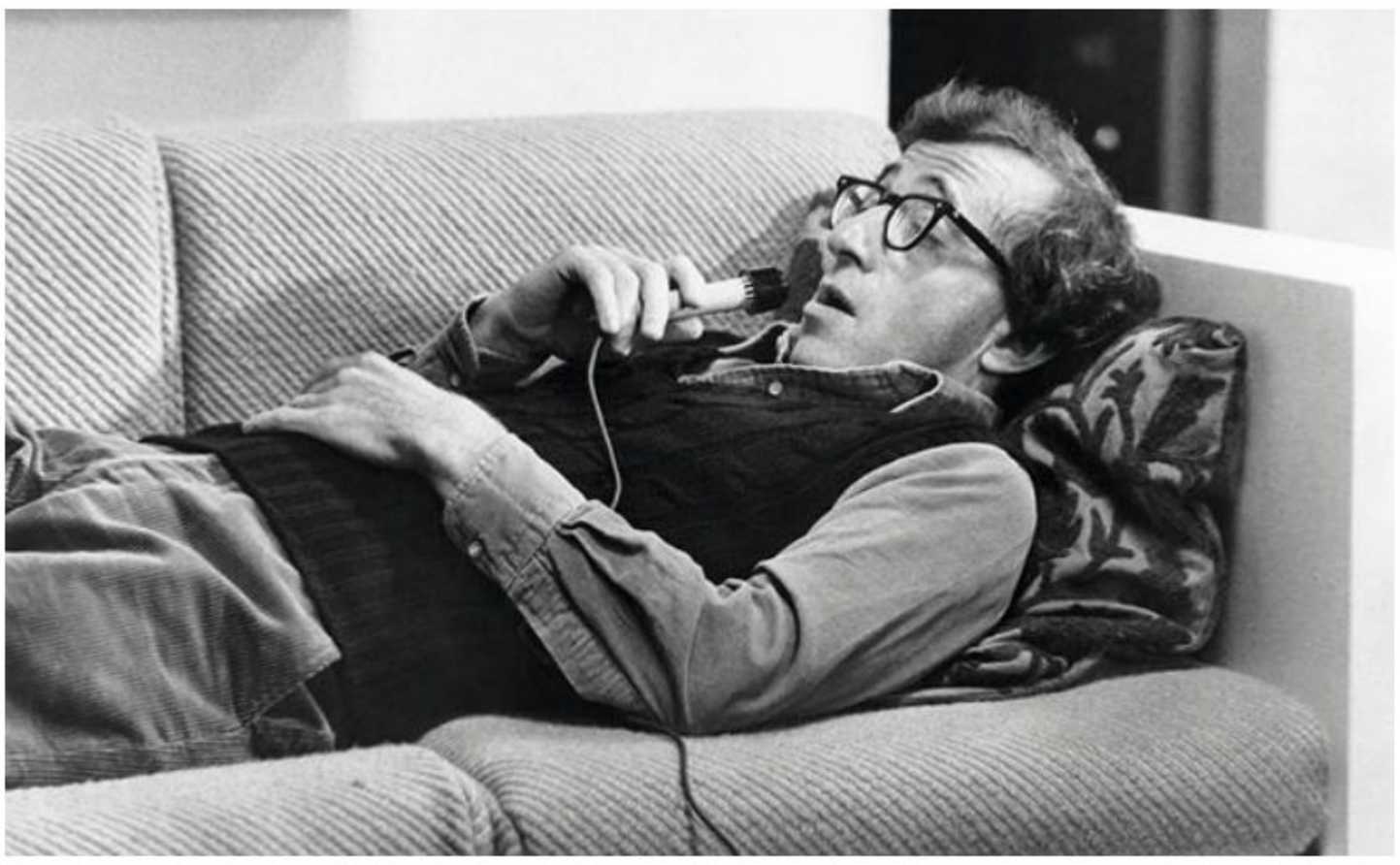


Le destin de deux sœurs brésiliennes dans les années 1950, prises entre leurs rêves, leurs désirs, et une société patriarcale. Un mélo magnifique, féministe, qui joue la carte du naturalisme flamboyant. Karim Aïnouz imprime un tempo à la fois elliptique et fluide. Le film est adapté du roman de Martha Batalha *Les Mille Talents d'Euridice Gusmão*. **E.L.**

LA RABBIA

Accord et désaccord

L'autobiographie de Woody Allen paraît dans une ambiance troublée par une vie privée pointée du doigt par son ex, Mia Farrow. Un livre à l'image de la carrière du cinéaste, souvent brillante, parfois banale.



Woody Allen dans son film, *Manhattan*, en 1979.

Donc la voilà. Une biographie refusée ici, repêchée là, attendue partout, finalement traduite en français, celle de Woody Allen, cinéaste au centre d'accusations, de polémiques et de vents orageux. Un homme, il faut tout de même l'écrire d'emblée, jamais condamné ni innocenté par la justice, et encore aujourd'hui pointé du doigt, une nouvelle fois, par son ex-femme, Mia Farrow, et sa fille adoptive, Dylan, pour agression sexuelle, sans qu'il n'y ait, ici aussi, de condamnation ; c'est parole contre parole et on ne sait si le dossier ira en justice ou pas.

Mise au point nécessaire, nous semble-t-il, pour comprendre les enjeux d'écriture et de lecture. Woody Allen raconte sa vie et passe nécessairement du temps à donner son point de vue sur ce qui l'oppose à Mia Farrow, décrite comme belle femme, excellente actrice et intense névrosée. Un réquisitoire contre elle autant qu'une défense *pro domo* ; convaincante en tant que telle. C'est pourquoi la lecture de *Soit dit en passant* est un peu biaisée, d'autant que Woody Allen, en bon scénariste qu'il est, se permet quelques remarques du style « mais oui, je vais en parler, ça va venir, etc. ». Reconnaissons aussi que ces pages-là sont attendues…

Mais il reste une vie d'artiste, une vie de cinéaste, une enfance un peu foutraque, une facilité d'écriture, le sens du gag, du comique, de la saillie et de la repartie, qui valent à Woody Allen ses premiers boulots pour la télé et bientôt la reconnaissance et la célébrité avant de passer derrière la caméra avec un talent certain. Ce qui reste, justement, est à l'image d'une filmographie qui alterne médailles d'or et simple accessit : à force de minimiser ses qualités de réalisateur, Woody Allen passe beaucoup (trop) de temps sur un passé révolu, sa carrière à la télé comme tête chercheuse de gag, et trop peu sur les plateaux de cinéma. Il faut attendre la dernière partie pour enfin le lire raconter avec pertinence son travail de créateur de l'intérieur. Il s'agira de ne pas en vouloir à un cinéaste très estimé et de lire cette autobiographie, comme souvent dans le genre, au gré des humeurs de son auteur… et de son lecteur. **E.L.**

★★★☆☆
***SOIT DIT EN PASSANT (APROPOS OF NOTHING)*, WOODY ALLEN**, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR M. AMFREVILLE ET A. CAZÉ, 540 P., STOCK, 24,50 €

EVERETT COLLECTION/BRIDGEMAN - F.BERTHIER

3 QUESTIONS À MICHEL HAZANAVICIUS

Bien avant la saga *OSS17*, le cinéaste oscarisé avait signé un formidable collage d'archives cinématographiques devenu culte, *La Classe américaine*. Avec son comparse Dominique Mézerette, il propose aujourd'hui une version papier des aventures de l'inénarrable George Abitbol, façon « Classiques Larousse ».

Pourquoi avoir choisi la forme des « Classiques Larousse » ?

• **Michel Hazanavicius** Je ne voyais pas l'utilité de ne publier que le texte du *Grand Détournement*, qu'on peut d'ailleurs trouver sur Internet. Le typographe David Rault nous a proposé une transposition qu'il avait faite au départ pour lui. Et on s'est dit qu'il y avait de la place pour déconner, avec l'appareil critique… [rires]

Le procédé du détournement est-il le même pour un livre ?

• **M.H.** Il y a le même rapport à l'objet détourné. Sans affection pour la matière initiale, c'est impossible. J'aime ces vieux livres comme j'aime voir John Wayne ou Burt Lancaster. Mais ce qui est fondamentalement différent, c'est le rapport entre le texte et l'image. Dans un film, on peut jouer avec l'expression des acteurs, les dialogues, le montage, la voix des doubleurs, etc.

Quel roman aimeriez-vous porter à l'écran ?

• **M.H.** *Le Seigneur des porcheries* de Tristan Egolf. À chaque lecture, c'est un choc. Et ça donnerait un film formidable.

Propos recueillis par B.L.

★★☆☆☆
***LA CLASSE AMERICAINE*, MICHEL HAZANAVICIUS** ET **DOMINIQUE MEZERETTE**, 160 P., ALLARY, 10 €

Un endroit où aller

Pour pallier les annulations des manifestations littéraires, une plateforme de rencontres virtuelles a vu le jour et compte bien perdurer.

Malgré les efforts des organisateurs, la pandémie aura eu raison des nombreuses manifestations littéraires et rencontres en librairies qui devaient se tenir. Le paysage littéraire français est ainsi tristement amputé d'une partie non négligeable de son calendrier. Des moments privilégiés où un auteur rencontre son public et les libraires qui soutiennent son travail.

Mais derrière chaque crise se cache un appel à l'innovation et au renouvellement des habitudes. Dans les périodes tumultueuses naissent toujours des initiatives formidables. Un endroit où aller, en hommage au roman de Robert Penn Warren paru chez Actes Sud en 1993, est un projet littéraire époustouflant né pendant le confinement dans l'esprit de l'écrivaine Frédérique Deghelt : *« Tout a commencé avec la tristesse de Tatiana de Rosnay, dont le livre est sorti deux jours avant le confinement* [...]. *Face aux nombreuses dates de nos tournées annulées et à la détresse des écrivains et des libraires, il fallait réagir. »* C'est ce que l'auteure a brillamment fait en créant une

plateforme de rencontres littéraires virtuelles mettant en relation, sur Zoom, écrivains et libraires sous l'œil passionné des lecteurs de toute la France. Grâce à l'aide précieuse de Nathalie Couderc, qui rassure les intervenants et veille à la fluidité des échanges, ces rencontres sont devenues un véritable rendez-vous, un moment convivial où l'auteur vous reçoit chez lui pour parler de son nouveau roman, et où le libraire vous embarque dans ses étagères.

Le succès est tel que certains auteurs comme Agnès Martin-Lugand sont allés jusqu'à utiliser la plateforme pour le lancement de leur dernier roman. Cette initiative, qui devait être au départ un moindre mal temporaire, devient un procédé à part entière et va s'inscrire dans le temps. Si Gaëlle Nohant, Joël Dicker ou encore Colombe Schneck ont déjà pu apprécier la qualité de ces rencontres, le programme à venir est tout aussi alléchant. Auteurs et libraires ont, pour l'instant, pris rendez-vous jusqu'au 9 juillet, mais Frédérique Deghelt compte bien poursuivre l'aventure au-delà avec, en ligne de mire, la rentrée littéraire.

Léonard Desbrières

unendroitoualler.fr

Livres audio

WE ARE NOT ALONE
Soundwalk collective
LOUVREABUDHABI.AE

Produit par le collectif Soundwalk, avec le Louvre Abu Dhabi, ce podcast de science-fiction envoûtant démarre avec quelques mots de l'architecte du musée, Jean Nouvel. Raconté en sept langues, il donne aussi bien la parole à Charlotte Gainsbourg qu'à Wim Wenders, en passant par Willem Dafoe.

VIE DE GÉRARD FULMARD
de Jean Echenoz, lu par Dominique Pinon
AUDIOLIB

Dire Echenoz est un art exigeant : avec Dominique Pinon, les textes de l'auteur ont trouvé leur interprète idéal. Le comédien entremêle habilement une parodie d'intrigue policière et un humour distillé avec subtilité. Une célébration de la langue.

LA FIN DES IDOLES
de Nicolas Gaudemet
YOUBOOX

Adapté en série audio, le roman de Nicolas Gaudemet a été redécoupé par l'auteur en sept épisodes. Disponible sur l'application de lecture en ligne Youboox, cette dénonciation du pouvoir des écrans et des réseaux sociaux est déclinée par douze comédiens.

Christophe Rioux

LiRE magazine littéraire SENS CRITIQUE

RENTRÉE : À VOUS DE VOUS EXPRIMER !

Qui a dit que presse dite « papier » et sites Internet ou plateformes ne pouvaient cohabiter ? L'entente est bel et bien possible, et dans l'intérêt des lecteurs. C'est en tout cas l'esprit de l'association entre *Lire Magazine Littéraire* et SensCritique, destinée à mettre en lumière vos attentes ou envies. Ainsi, pendant tout l'été, sur le fameux site de critiques de livre, vous êtes invités à vous prononcer sur les romans de la rentrée littéraire que vous attendez le plus. Et, durant toute l'année, vous avez d'ailleurs la possibilité d'y publier vos avis et attentes. En outre, le palmarès de vos préférences paraîtra dans notre prochaine édition, et une rencontre privée sera organisée, pour une dizaine de chanceux lecteurs de la communauté, en compagnie de l'un des auteurs ayant reçu le plus grand nombre d'avis.

senscritique.com/livres/

FRANÇOIS GARDE, SACRÉ PAR L'AUTOMOBILE CLUB DE FRANCE

Pour la première édition du Prix de l'Homme pressé, l'Automobile Club de France a choisi de remettre sa distinction à François Garde pour *Roi sans effraction* (Gallimard). Récompensant une œuvre originale francophone, ce trophée distingue donc un texte de toute nature (roman, récit, essai...) évoquant la vitesse, sans lien obligatoire avec la voiture. Le jury – présidé par Louis Desange et composé de douze membres de l'Automobile Club de France – a donc au final choisi cette évocation de Joachim Murat, maréchal d'Empire et roi de Naples, pour sa manière de restituer ce destin allant à toute allure et son style enlevé. Ce prix est doté de 5000 euros.

SDP

Une histoire qui roule

Le Transperceneige, ce sont six BD, un film et, aujourd'hui, une série télé. Son dessinateur, Jean-Marc Rochette, nous explique ce qui rend son train si spécial.

Depuis le premier volume paru en 1984, jusqu'à _Extinctions_ aujourd'hui, chaque titre du _Transperceneige_ a bénéficié d'un style graphique différent, était-ce intentionnel ?
Jean-Marc Rochette. Le fait que *Le Transperceneige* ne se soit pas bien vendu à l'époque m'a donné une liberté absolue, et m'a permis, pour chaque volume, de réécrire ma propre partition tout en gardant la structure de base. Quand je suis arrivé sur le premier volume, j'étais un dessinateur underground qui débutait à peine dans la bande dessinée dite « réaliste ». Ma trajectoire était très singulière puisque j'ai commencé comme alpiniste. Je n'avais pas eu l'occasion d'affiner mon style à force d'entraînements, je suis un peu arrivé « au forceps ». Mon trait hésitait entre le caricatural et le réalisme, j'adoptais un style rude, proche de l'art primitif flamand. Ce n'est qu'à partir du deuxième volume, *L'Arpenteur,* que j'ai commencé à trouver mes marques avant de totalement m'affirmer avec le quatrième volume, *Terminus*. Le dessin « abstrait » du premier *Transperceneige* peut paraître osé aujourd'hui dans le cadre strict de la bande dessinée. Mais pas autant que cela si on le replace dans l'histoire du dessin, puisque c'est ce que faisaient Goya ou Rembrandt, par exemple. En BD, on a habitué les gens aux dessins scolaires, illustratifs. Je suis sûr et certain que le public est capable d'aller vers un dessin plus exigeant.

Diriez-vous, encore aujourd'hui, que _Le Transperceneige_ reflète des peurs très actuelles ?
J.-M.R. Plus que jamais ! Quand *Le Transperceneige* est paru au début des années 1980, il était un peu anachronique dans la mesure où ses thèmes faisaient davantage écho aux peurs des années 1970. Puis vers la fin des années 1980 a commencé l'époque Tapie et Thatcher, qui mettait la pensée positive en avant. On pouvait cependant déjà voir les germes de ce que dénonce la BD. Aujourd'hui, on se rend compte que les questions environnementales et de luttes de classes sont plus que jamais d'actualité. C'est pour cela que *Le Transperceneige* ou plutôt son histoire a une telle résonance.

Qui seraient, selon vous, les héritiers du _Transperceneige_ ?
J.-M.R. Je verrais bien Ugo Bienvenu reprendre le flambeau, en tout cas pour le scénario. Pour la partie dessinée, je pense à Jules Stromboni : son style un peu « glissé » se prête bien au *Transperceneige*. J'aimerais beaucoup transmettre le flambeau, mais il faudrait que le nouveau dessinateur ait son style propre. Cela n'aurait pas d'intérêt qu'il reproduise ce que je fais. Ce qui compte, c'est qu'il ressente l'esprit du train avec son lot de tragédies, de politiques, qu'il n'hésite pas à appuyer là où ça fait mal !

Propos recueillis par Ilan Ferry

★★★★☆
***LE TRANSPERCENEIGE. EXTINCTIONS (ACTE II)*,** **JEAN-MARC ROCHETTE,** (SCÉNARIO ET DESSIN) ET **MATZ** (SCÉNARIO), 96 P., CASTERMAN, 18 €

Le train-train quotidien

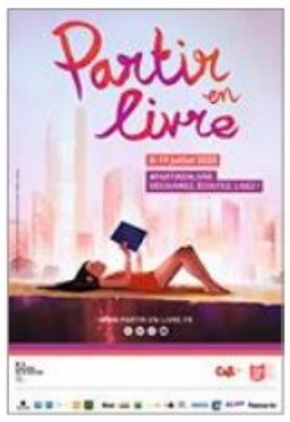
Quand on lui demande ce qu'il pense de la série adaptée du *Transperceneige*, Jean-Marc Rochette se réjouit que celle-ci ne reprenne pas la structure très particulière de Jacques Lob. C'est pourtant ce malaise, cette violence frontale retranscrits par une topographie horizontale toujours plus oppressante qui en fait une œuvre intemporelle n'ayant rien perdu de sa puissance évocatrice. En reléguant au second plan la charge sociale au profit d'une enquête criminelle greffée superficiellement, cette version télévisée passe à côté de son sujet et aseptise la substantifique moelle de ses illustres aînés. Une impression renforcée par des personnages manquant singulièrement de charisme (à l'exception de Jennifer Connelly) et par une direction artistique très plate. On attendra toutefois une potentielle seconde saison aux alléchantes promesses pour parler de sortie de route ou non.
(Disponible sur Netflix) **I.F.**

A. DOUAIRE

monscenario.com
https://monscenario.ellipsone.com
Mettez vos projets en vitrine
Le Magasin des Inventeurs d'histoires

Il est temps de Partir en Livre !

Le festival destiné au jeune public a su s'adapter à la situation sanitaire pour proposer une 6e édition, assurément très spéciale.



Maillots de bain, baskets, ballons… et livres ! Chaque été depuis 2015, une fête du livre jeunesse se déroule partout en France orchestrée par le Centre national du livre. L'affiche 2020, réalisée par Aurélie Neyret (*Les Carnets de Cerise*), donne le ton : Cerise est allongée, plongée dans sa lecture, bercée par un doux univers citadin. Habituellement, de grands parcs d'attractions littéraires se déploient, les bibliothèques de rue se multiplient, des conteurs prêchent sous les arbres, des ateliers d'écriture prennent place dans les villages… Cette année, il a fallu réinventer toute la programmation à l'aune de la crise sanitaire. Le défi est de taille puisqu'il s'agit à la fois d'être accessible au plus large public possible et de soutenir la chaîne du livre. Les subventions prévues sont versées aux structures, les auteurs programmés rémunérés.

Du 8 au 19 juillet, cette nouvelle formule est conçue sous forme d'un rendez-vous numérique quotidien proposant une grille d'émissions et regroupé sous le hashtag #partiren-livre. Le principe est de donner la parole à des auteurs, à des lecteurs, à des bibliothécaires, à des booktubeurs… Tout en étant ludique et participatif. De nombreux projets ont pu être adaptés, dont ceux portés par le Salon du livre et de la presse jeunesse de Seine-Saint-Denis (SLPJ), acteur majeur de la littérature jeunesse. Ce contenu sera partagé sur les réseaux sociaux de *Lire Magazine Littéraire*, partenaire de l'événement. **R. B.**

partir-en-livre.fr

Hunger Games : les racines du mal qui font du bien

C'est l'un des événements de la littérature *young adult* de l'année : un nouveau tome de la série *Hunger Games* vient de paraître, dix ans après la sortie du dernier livre.

C'était le 20 mai. Dix jours à peine que les librairies françaises ont rouvert leurs portes et, en quatre jours, *La Ballade du serpent et de l'oiseau chanteur* se hissait dans le top des meilleures ventes. Ce titre, imprimé à 90 000 copies, n'est autre que le préquel (histoire qui se situe chronologiquement avant la trilogie d'origine) de la série *Hunger Games*. Avec 100 millions d'exemplaires vendus dans le monde (dont 2,5 en France) en douze ans et des adaptations cinématographiques dans la foulée, cette série culte de l'Américaine Suzanne Collins a participé à l'inauguration de l'essor de la littérature *young adult*. Côté scénario, ce roman de science-fiction prend place dans un futur lointain et raconte l'histoire d'une émission de téléréalité meurtrière, sur fond de régime totalitaire avec une héroïne libre et rebelle, Katniss Everdeen, affrontant un terrifiant dictateur, Coriolanus Snow. L'intrigue aux multiples rebondissements est doublée d'une habile réflexion sur la société du spectacle. Ce nouveau livre se situe soixante-quatre ans avant et explique comment Snow est devenu celui qu'il est.

SUSAN COLLINS T. PITT – A.MEYRET

DES MESURES DE SÉCURITÉ DRACONIENNES

Aujourd'hui, même l'orchestration de cette sortie est épique ! Xavier d'Almeida, son éditeur français, n'hésite pas à la comparer à *« une mission pour la CIA »*. Mi-janvier, seul lui et le traducteur ont eu accès au texte et des mesures de sécurité draconiennes sont dictées par Scholastic, l'éditeur américain : mots de passe envoyés par SMS et changeant régulièrement, clauses de confidentialité pour toute personne travaillant sur le livre sans compter la présence de phrases différentes dans les manuscrits selon les pays afin de pouvoir retrouver l'origine d'une fuite… Suzanne Collins, comme à son habitude, est restée quasi invisible. Cette part de mystère est aussi l'un des ingrédients du phénomène. Cette fois-ci l'enjeu est de taille : séduire une nouvelle génération de lecteurs et retrouver celle d'antan. **Raphaële Botte**

***HUNGER GAMES. LA BALLADE DU SERPENT ET DE L'OISEAU CHANTEUR*, SUZANNE COLLINS**, 560 P., PKJ, 19,90 €

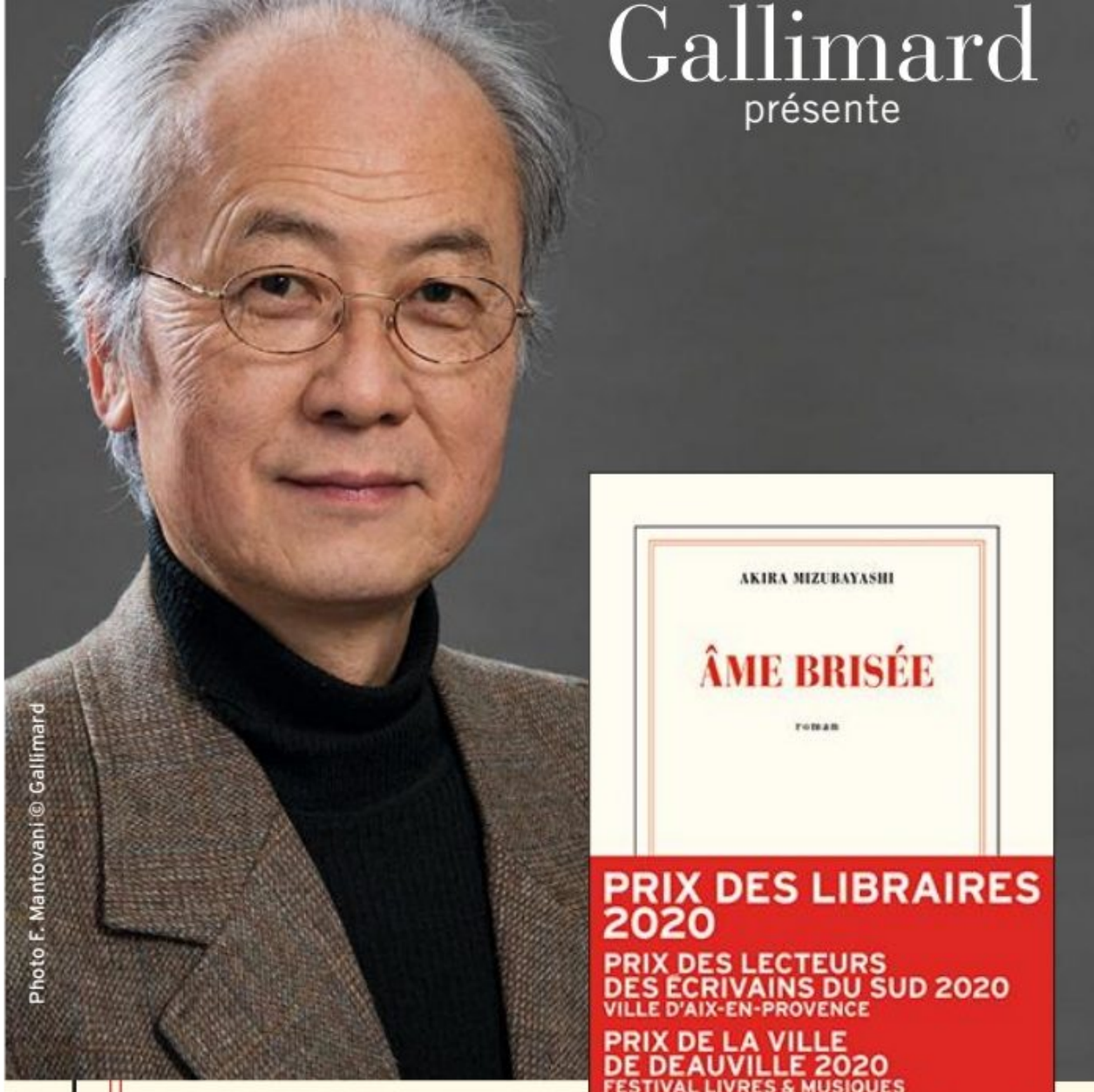
LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'ADELC – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 8 juin 2020, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Joël Dicker**	L'Énigme de la chambre 622	De Fallois	Littérature
2	**Elena Ferrante**	La Vie mensongère des adultes	Gallimard	Littérature
3	**Guillaume Musso**	La Vie est un roman	Calmann-Lévy	Littérature
4	**Leïla Slimani**	Le Pays des autres	Gallimard	Littérature
5	**Riad Sattouf**	Les Cahiers d'Esther (t. 5). Histoires de mes 14 ans	Allary	BD
6	**John Le Carré**	Retour de service	Seuil	Littérature
7	**Anne Pauly**	Avant que j'oublie	Verdier	Littérature
8	**Woody Allen**	Soit dit en passant. Autobiographie	Stock	Beaux-arts
9	**Pierre Lemaitre**	Miroir de nos peines	Albin Michel	Littérature
10	**Mr Tan & Diane Le Feyer**	Mortelle Adèle (t.17). Karmastrophique !	Tourbillon	BD
11	**Camilla Läckberg**	Femmes sans merci	Actes Sud	Polars
12	**Elizabeth Jane Howard**	La Saga des Cazalet (t.1). Étés anglais	LaTable Ronde	Littérature
13	**J.-M.G. Le Clézio**	Chanson bretonne. L'enfant et la guerre	Gallimard	Littérature
14	**Bernard Minier**	La Vallée	XO	Polars
15	**Franck Thilliez**	Il était deux fois...	Fleuve Noir	Polars
16	**Agnès Martin-Lugand**	Nos résiliences	Michel Lafon	Littérature
17	**Mr Tan & Diane Le Feyer**	Mortelle Adèle. Mortel un jour, mortel toujours !	Bayard Jeunesse	BD
18	**Olivia Ruiz**	La Commode aux tiroirs de couleurs	Lattès	Littérature
19	**Fabien Vehlmann & Bruno Gazzotti**	Seuls (t.1). Les révoltés de Néosalem	Dupuis	BD
20	**Suzanne Collins**	Hunger Games. La ballade du serpent et de l'oiseau chanteur	Pocket Jeunesse	Jeunesse
21	**Jean-Christophe Grangé**	Le Jour des cendres	Albin Michel	Polars
22	**Antoine Compagnon**	Un été avec Pascal	Des Équateurs	Essais/ Documents
23	**Cyril Lignac**	Fait maison. N° 1	La Martinière	Pratique et divers
24	**Adèle Van Reeth**	La Vie ordinaire	Gallimard	Essais/ Documents
25	**Anna Hope**	Nos espérances	Gallimard	Littérature
26	**Revue America**	America n° 13 - À quoi rêvent les jeunes ?	Revue America	Essais/ Documents
27	**Charline Vanhoenacker & Guillaume Meurice**	Le Cahier de vacances de Manu. 100 jeux et exercices pour gagner des points retraite	Flammarion	BD
28	**Aurélien Barrau**	Le Plus Grand Défi de l'histoire de l'humanité	Michel Lafon	Essais/ Documents
29	**Mona Chollet**	Sorcières. La puissance invaincue des femmes	Zones	Essais/ Documents
30	**Delia Owens**	Là ou chantent les écrevisses	Seuil	Littérature
31	**Francois Sureau**	L'Or du temps	Gallimard	Littérature
32	**Francois Ruffin**	Leur folie, nos vies. La bataille de l'après	Les Liens qui libèrent	Essais/ Documents
33	**Anne Sinclair**	La Rafle des notables	Grasset et Fasquelle	Littérature
34	**Akira Mizubayashi**	Âme brisée	Gallimard	Littérature
35	**Hannelore Cayre**	Richesse oblige	Métailié	Polars
36	**Douglas Kennedy**	Isabelle, l'après-midi	Belfond	Littérature
37	**Peter May**	Rendez-vous à Gibraltar	Rouergue	Polars
38	**Fabien Toulme**	L'Odyssée d'Hakim (t.3). DO la Macédoine à la France	Delcourt	BD
39	**Jüne Plã**	Jouissance Club. Une cartographie du plaisir	Marabout	Pratique/ Divers
40	**Sylvain Tesson**	La Panthère des neiges	Gallimard	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Albert Camus**	La Peste	Gallimard	Littérature
2	**Guillaume Musso**	La Vie secrète des écrivains	LGF	Littérature
3	**Laetitia Colombani**	Les Victorieuses	LGF	Littérature
4	**Valérie Perrin**	Changer l'eau des fleurs	LGF	Littérature
5	**Rosella Postorino**	La Goûteuse d'Hitler	LGF	Littérature
6	**Emmanuelle Bayamack-Tam**	Arcadie	Folio	Littérature
7	**Bernard Minier**	M, le bord de l'abîme	Pocket	Polars
8	**Agnès Martin-Lugand**	Une évidence	Pocket	Littérature
9	**Franck Thilliez**	Luca	Pocket	Polars
10	**David Foenkinos**	Deux sœurs	Folio	Littérature



AKIRA

MIZUBAYASHI

Âme brisée

ROMAN

« *Âme brisée* est un roman au charme délicat. »

François Busnel, *La Grande Librairie*

« Akira Mizubayashi marie dans une prose si simple qu'on la dirait cristalline, le naturalisme du roman français et la féerie des contes japonais. Son livre est un cadeau. »

Jérôme Garcin, *L'Obs*

« C'est un roman classique. Une langue élégante, une histoire ample et très émouvante. C'est un roman sur la musique, sur la transmission, sur la guerre, sur la fidélité des origines, sur l'amitié, sur la beauté du silence qui suit une sonate de Schubert. »

Tahar Ben Jelloun, *Le Point*

PRIX DES LIBRAIRES 2020

nrf

Un temps de chien

Antoine Gavory

Fervent admirateur de Sacha Guitry, l'écrivain journaliste nivernais, accompagné par ses animaux, nous a ouvert sa porte au moment où il publie une petite anthologie consacrée à « l'esprit français ». Plongée dans une époque révolue, sous la pluie… et la grêle !

Bona. C'est le nom d'une écrivaine, membre de l'Académie française. Mais il s'agit aussi d'une commune nivernaise de 300 habitants, célèbre pour son sympathique hôtel, La Réunion, qui fit l'objet d'une apparition dans une émission télé de Nagui dans les années 1990. Ce jour-là, il fait beau. Trop. Et une légère averse se fait sentir, au grand dam des restaurateurs qui viennent à peine de rouvrir leurs terrasses. Quand ça ne veut pas… *« Ne faites jamais l'amour le samedi soir, car s'il pleut le dimanche, vous ne saurez plus quoi faire »*, ironisait Sacha Guitry – qu'importe, nous sommes un mercredi… On ne cite pas par hasard l'auteur du *Roman d'un tricheur*, puisque c'est à un admirateur quasi fétichiste de ce dernier que l'on rend aujourd'hui visite. Antoine Gavory avait d'ailleurs signé l'an passé un remarquable essai biographique consacré au dramaturge aussi adulé que controversé (*Rendez-nous Sacha Guitry !* aux éditions Ovadia). Nul doute que ce dernier serait à l'honneur, dans sa maison.

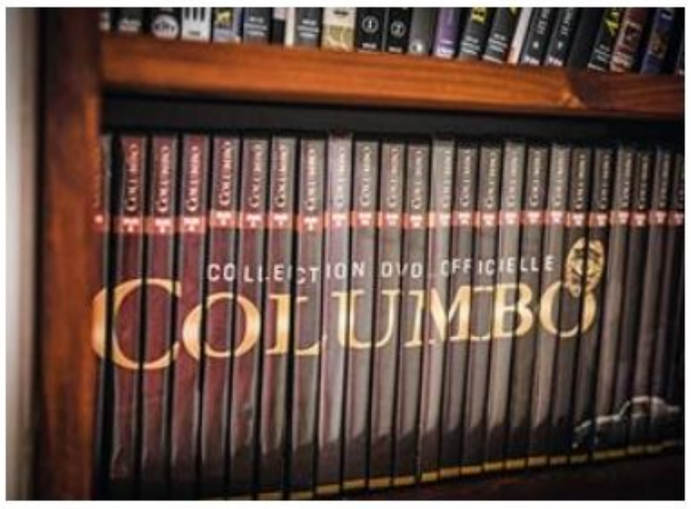
Mais, avant de rentrer, quelqu'un vient à notre rencontre dans le jardin : une chienne aux yeux vairons, Ziggy. *« En hommage à David Bowie, et non à Céline Dion ou Starmania »*, tient à préciser notre hôte, qui vit avec son épouse entre la région

dijonnaise et cette petite maison à une vingtaine de kilomètres de Nevers. Devant celle-ci, deux belles cylindrées, étendards d'une autre époque, ont des airs de pièces de musée : une Peugeot 204 bleu, qui semble tout droit sortie d'un film avec Bourvil ou Funès, et une vieille moto qui, contrairement aux apparences, *« n'est pas une Harley Davidson »*. Chez Antoine Gavory, le temps (au sens chronologique) semble en effet s'être arrêté quelques décennies en arrière… *« Oh, je suis tout le contraire de la mode »*, confie humblement ce quadragénaire un peu nostalgique, dont certains ont pu découvrir la plume dans *Schnock*, la fameuse *« revue des vieux de 27 à 87 ans »*.

AMOUREUX DES MOTS À 7 ANS

Si son nom n'évoque pas grand-chose au public, notre homme écrit toutefois depuis longtemps. *« À l'âge de 7-8 ans, je signais mes premiers poèmes et me mettais à la lecture – Mickey Club, d'abord, puis, vers 12 ans, des romans d'Henri Troyat »*, avec lequel, bien plus tard, il entretiendra une correspondance. *« Au lycée Alain-Colas, à Nevers, je passais mon temps à écrire et je pensais naturellement que j'allais devenir écrivain. Que c'était naturel, facile, et qu'on pouvait aisément en vivre. »* Ironie de l'histoire, à l'époque, il y a deux domaines dans lesquels il ne voulait surtout pas travailler : la communication et le journalisme. On connaît le dicton sur ceux qui ne changent pas d'avis et, finalement, l'amoureux des mots rejoindra le clan de ses détestations d'antan, lui qui est devenu journaliste indépendant et consultant en communication, signant des papiers entre autres pour *Bourgogne Magazine*, *Dijon-Beaune Mag*, *L'Écho des communes*, *Koikispass* ou le *Journal du Palais* – sans compter différentes émissions de radio. Les gouttes continuent de tomber et il semble raisonnable de rentrer, le temps qui s'assombrit de minute en minute n'annonçant rien de bon…

« Le clafoutis vient de sortir du four. J'espère qu'il sera mangeable… En tout cas, il est fait avec les cerises du jardin ! » alerte ce cuisinier amateur, qui se sent plus à l'aise avec les mots. En attendant de faire « quatre heures », on s'installe dans le salon, qui recèle des objets rappelant le passé, notamment la réplique d'une vieille platine et un téléviseur à l'esthétique très années 1970. *« C'est une réplique, et elle a un lecteur DVD. »* Dans la vidéothèque se côtoient aussi bien Claude Sautet qu'Orson Welles. Mais impossible d'échapper à l'intégrale de son feuilleton préféré : *Columbo* !



Antoine Gavory travaille dans son bureau, petit musée Guitry, où se trouvent aussi à l'honneur quelques figures de la culture nationale. La vidéothèque du salon dévoile sa série préférée, *Columbo*.

De là à imaginer Antoine Gavory avec un vieil imperméable, dans sa Peugeot… D'ailleurs, ce n'est pas son vrai nom. Il s'appelle en réalité Ulrich Tritz, et ce pseudonyme a évidemment son histoire. Après avoir gagné un concours de nouvelles, on lui conseille de prendre un pseudonyme. Le débutant songe alors au nom de jeune fille de sa mère, Gavory, et pense à rendre hommage avec son prénom au patronyme du père d'un ami, tailleur de son état, auquel il est attaché, M. Antoine. *« De toute façon, un éditeur m'avait dit qu'Ulrich Tritz, ça faisait philosophe mort… »* Cette nouvelle identité, il l'a d'ailleurs conservée pour tout son parcours professionnel, ce qui a pu lui poser quelques soucis administratifs – en particulier lorsqu'il travailla comme assistant parlementaire et directeur de cabinet…

Conseiller municipal de Bona, ce passionné de politique a d'ailleurs voyagé sur l'échiquier, s'engageant très tôt du côté de l'extrême gauche et du Parti communiste avant de rejoindre… le centre. Et, aujourd'hui, de revendiquer une totale indépendance. *« J'aimerais trouver des figures qui représentent mes opinions, mais je n'y arrive pas. Et il y a deux formules que je ne supporte pas : "bon sens" et "pragmatisme". »* Cette remarque prend tout son sens quand on sait que cet admirateur d'Albert Camus se revendique grand amoureux des mots, comme il le prouve dans un formidable petit livre, *Le Goût de l'esprit français* – publié dans la fameuse collection « Mercure de France ».

DÉFINIR L'ESPRIT FRANÇAIS

Dans cette petite anthologie aux airs de cadeau idéal, Antoine Gavory a ainsi cherché à définir, à travers quelques figures célèbres ou méconnues de la littérature française, ce que signifiait vraiment cet « esprit français », derrière lequel on plaque parfois tout et n'importe quoi. *« Avant tout, c'est le caviar de la langue française, et la maîtrise de celle-ci. L'esprit français s'avère d'ailleurs intrinsèque-*

Dans le salon, une télévision style années 1970. Ci-dessous, le portrait de Sacha Guitry reproduit par un découpage dans un livre.

ment lié à l'histoire de France et de son peuple, qui a tué ses rois et développé, au fil du temps, une vision du monde pleine d'ironie et de sarcasme. » Mais pourquoi l'esprit français est-il souvent associé à une image réactionnaire ? « *Ah, mais moi, je suis réac* », répond Gavory du tac au tac. « *Sans tomber dans le nationalisme – Dieu m'en protège ! –, je suis devenu culturellement patriote grâce à des gens comme Sacha Guitry, qui m'ont fait découvrir de nombreuses personnes, aussi bien des comédiens que des auteurs ou des politiques, comme Clemenceau.* » Divisé en trois parties – « l'esprit pour dénoncer », « l'esprit de l'ironie » et « l'esprit du rire » –, cet opuscule fait ainsi se croiser des monstres sacrés de la littérature française (Victor Hugo, Molière, Anatole France, Edmond Rostand, Beaumarchais – doit-on ajouter Guitry ?) et des personnalités moins attendues (Roger de Bussy-Rabutin, Ninon de Lenclos, Zo d'Axa ou Paul-Louis Courier), sans oublier – et c'est l'une des curiosités de l'ouvrage – quelques humoristes du XX^e^ siècle, tels le chansonnier Maurice Horgues, Albert Meslay ou les inénarrables Frères ennemis. « *L'esprit français repose également sur une gymnastique des mots, un art pour faire rigoler. Regardez les textes de Raymond Devos qui sont, qu'on le veuille ou non, de la belle littérature. Et qui valent bien certains romans dont on parle… C'est réac ce que je dis, non ?* » À ces mots, le chat Aristide (« *comme Briand* ») surgit dans la pièce, un peu effrayé par la pluie qui bat de plus en plus.

On prend alors la direction du bureau, après avoir regardé, outre le chapeau et l'écharpe posés sur un portemanteau, quelques tableaux dans le couloir, signés pour certains du peintre italien Virgilio Guidi. Quelques minutes plus tôt, on s'était d'ailleurs déjà arrêtés, dans le salon, sur une toile du même artiste, représentant trois arlequins, offerte par l'épouse de ce dernier.

UN INCONDITIONNEL DE GUITRY

Derrière une porte avec une pancarte « Le Petit Journal » se situe un véritable musée Guitry – étonnant, non ? Entre diverses photos, portraits encadrés, ouvrages et autres bibelots, on s'attarde spontanément sur une étrange petite œuvre d'art, représentant le visage de l'homme de *Si Versailles m'était conté…*, reproduit à travers un découpage dans un livre ! Le plus célèbre des misogynes amoureux n'a toutefois pas le monopole des lieux, et d'autres figures d'une certaine culture nationale trônent également dans cette pièce, à l'image d'un livret de partitions de chansons de Charles Trenet, qui trouve sa place sur le vieux piano – « *Il vient d'être accordé !* » – non loin d'une « boîte à meuh ». Même s'il déteste le « pragmatisme », Antoine Gavory n'oublie pas que ces quelques mètres carrés rendant hommage à ses maîtres n'en sont pas moins usuels, comme le prouve l'ordinateur sur le bureau, où traîne un exemplaire de *L'Homme révolté* de Camus.

Alors qu'Artistide et Ziggy se mettent à jouer à chat (domination féline oblige) au moment où le tonnerre commence à gronder, le clafoutis se devait à juste titre d'être dignement honoré. Après deux bouchées, on rassure d'ailleurs le maître des fourneaux sur son mets, tout en regardant au mur le portrait de deux vieux amants presque sortis d'une chanson de Brel. À savoir Louis Aragon et Elsa Triolet. Alors qu'on termine notre part de pâtisserie, en évoquant tour à tour Marguerite Yourcenar, Françoise Sagan et Napoléon III (Marcel Amont, aussi), une tempête de grêle subite prend soudain des airs de douche froide pour cet article : nous n'avons pas pris de photos d'Antoine Gavory à l'extérieur. Il faut y aller, bon an mal an. Après tout, l'esprit français, ne serait-ce pas aussi d'affronter les éléments hostiles, tel un François Hollande héroïque assurant vaillamment son fameux discours sur l'île de Sein ?

Baptiste Liger
Photos Franck Ferville pour ***Lire Magazine Littéraire***

★★★★☆

LE GOÛT DE L'ESPRIT FRANÇAIS, **ANTOINE GAVORY**, 122 P., MERCURE DE FRANCE, 8,20 €

ABONNEZ-VOUS À

LIRE magazine littéraire

OFFRE EXCEPTIONNELLE
1 AN 49 € SEULEMENT

+

En cadeau

Le nouveau roman de Elena Ferrante

La vie mensongère des adultes

« Deux ans avant qu'il ne quitte la maison, mon père dit à ma mère que j'étais très laide. »

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE- 4, rue de Mouchy - 60438 Noailles Cedex

OUI, je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE (10 numéros) + *La vie mensongère des adultes* pour 49 € seulement au lieu de ~~91 €~~.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Vous pouvez également, si vous le souhaitez, acquérir séparément *La vie mensongère des adultes* au prix de 22 € et chaque numéro de LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE au prix unitaire de 6,90 €.

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/2020 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à *Lire Magazine Littéraire*. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à *Lire Magazine Littéraire*. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à *Lire Magazine Littéraire*, service des abonnements, 4 rue de Mouchy 60 438 Noailles Cedex.

OMLML487

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 18, RUE DU FAUBOURG-DU-TEMPLE, 75011 PARIS

PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET

ALEXANDRE DUMAS
ÉCRIVAIN EN SÉRIES

Non, Alexandre Dumas ne fut pas ce gros écrivain qui produisait des volumes à la chaîne : ce fut un grand écrivain, et les millions de lecteurs contemporains peuvent attester de la capacité de son génie narratif à franchir le temps. Cette persistance prend aujourd'hui des airs de revanche. Car longtemps, Dumas fut dédaigné : comment pouvait-il écrire bien, lui qui écrivait tant ? Comment pouvait-on prendre sa signature au sérieux quand on ne savait combien d'auteurs se cachaient derrière ? *« Personne n'a lu tout Dumas, pas même lui »*, se gaussait-on de son vivant. Comme cette époque semble loin ! De nos jours, personne ne conteste le génie dumassien. Au contraire : on lui rend grâce d'avoir versé à la bibliothèque de nos représentations un joyeux archétype bien français en la personne de d'Artagnan. Ou d'avoir inventé, avec *Monte-Cristo*, une dramaturgie fondatrice, à laquelle se réfèreront mille histoires d'évasions. Parce qu'il écrivait des feuilletons et travaillait en équipe, on le voit comme le père des séries télévisées. Grâce à Claude Schopp, son grand critique, de nombreux textes inédits ou oubliés ont ressurgi. C'est heureux. Car le génie dumassien déborde bien au-delà des pages de ses chefs-d'œuvre. On le retrouve dans ses romans et nouvelles fantastiques méconnus, dans ses *Mémoires* bigarrés, ou dans la foule de ses récits de voyages. Et cet appétit s'étendait à tous les plaisirs de l'existence intellectuelle et charnelle : les femmes, les dîners, les succès, l'argent et les folies qu'il permet ; Dumas embrassait tout ! Sa formidable vitalité plastique se retrouve dans chacune de ses pages. Le lieu commun contemporain, selon lequel il importe de rater sa vie pour réussir son œuvre, l'aurait sans doute bien fait rire. **Alexis Brocas**

SOMMAIRE

La vie d'un ogre 36
Mémoires d'un écrivain du siècle 39
Petite histoire du *Comte de Monte-Cristo* 40
Le monde à portée de plume 44
La tentation de l'étrange 45
Tous fans de Dumas 46
L'art et la matière d'un feuilletoniste 48
Grande œuvre pour petit écran 49
Les bijoux méconnus 50

LA VIE D'UN OGRE

Son incroyable talent, ses écrits innombrables, son immense popularité et ses projets d'envergure, tout chez Alexandre Dumas montre combien il fut un insatiable homme d'exception.

Sur l'enfance d'Alexandre, l'ombre du père plane d'emblée – une légende dont son fils ne pourra que rêver et se nourrir. « Dumas » est le patronyme que le général créole Thomas Alexandre Davy de La Pailleterie, romanesque parangon de vigueur et de bravoure, s'est choisi en s'engageant dans le régiment des dragons de la reine – il ira se battre jusqu'en Égypte. Marie-Louise, son épouse bientôt veuve, est la fille de Claude Labouret, qui tient l'auberge L'Écu de France, à Villers-Cotterêts, dans l'Aisne. *« Nul plus que moi,* déclare l'écrivain, *ne réunit en un seul cœur et l'admiration respectueuse pour ce qui est grand, et la tendre et profonde sympathie pour ce qui est malheureux. »*

EMBRASSER LE MONDE

Au physique, Alexandre, né le 24 juillet 1802, est un bel enfant blond (plus tard, il brunira et verra ses cheveux crêpeler, s'attirant, tout au long de sa vie, moqueries et vexations). En 1806, quand son père meurt, il n'a pas 4 ans. Dévastée, sans ressources, sa mère revient vivre chez ses parents, qui prennent en charge l'éducation du garçon. Confié, à l'école, aux bons soins de l'abbé Grégoire, Alexandre ne révèle aucun don particulier, mais découvre La Bible, *Robinson Crusoé, l*es contes des *Mille et Une Nuits*. En août 1816, il entre en qualité de saute-ruisseau au service de maître Mennesson, notaire proche de la famille. Adolphe de Leuven, un ami de son âge, l'initie à la poésie et aux vaudevilles. Une évidence s'impose : il faut monter à Paris. En 1822, Dumas plonge dans le tumulte de la capitale, le monde industrieux des cafés enfumés, des théâtres bruyants, des littéra-

teurs désargentés et des gloires incertaines. De Molière, de Racine, de Shakespeare, il ne sait rien, mais rien, justement, ne lui fait peur : son ignorance est une grâce. En son sein, il accueille le déferlement d'une imagination pure et brutale, une *« éruption »*, écrivait Baudelaire, que nul autre que lui ne saurait dompter.

Employé chez le duc d'Orléans, le jeune homme se forge une éducation littéraire : Goethe, Byron, Walter Scott, Fenimore Cooper l'enfièvrent… Il découvre les salons. *« C'est un poète facile et brillant qui se croit romantique et qui ne l'est pas : il dit et ne lit jamais ; sa mémoire est prodigieuse »*, relève un observateur. Femmes, amis, littérature, il embrasse le monde avec la candide voracité d'un ogre et multiplie les conquêtes – on lui prête une trentaine de liaisons. *« C'est par humanité que j'ai des maîtresses*, claironne-t-il ; *si je n'en avais qu'une, elle serait morte avant huit jours. »* Seule une certaine Ida Ferrier, *« jeune fille rêveuse et sentimentale*, à en croire un chroniqueur, *toujours vêtue de blanc »*, deviendra (brièvement) son épouse.

En 1824, un fils naît : Alexandre, fruit d'une idylle avec sa voisine de palier. En 1831, une autre lui donne une fille, Marie-Alexandrine. Il reconnaîtra les deux, mais des passions plus prosaïques l'occupent. Le 10 février 1829, on donne à la Comédie-Française la première représentation d'*Henri III et sa Cour,* une pièce de son cru, acceptée l'année précédente. *« Un scandale en prose ! »* clame-t-on. Le public est ravi. Sur ces entrefaites, la révolution de 1830 éclate ; Dumas se rêve héros, révolutionnaire, mais déchante rapidement. *« Le peuple est habilement écarté afin de laisser place à la curée bourgeoise. »*

UNE POPULARITÉ HORS NORME

En 1832, après l'épidémie de choléra et la sanglante insurrection accompagnant les funérailles du général Lamarque, Dumas part en Suisse, rencontre Châteaubriand, pousse jusqu'à l'Italie du Nord. Ses *Impressions de voyage*, publiées deux ans plus tard, marquent le début d'une longue série de reportages. Nommé chevalier de la Légion d'honneur, il connaît, au théâtre, plusieurs échecs retentissants, et décide de prendre du recul. Devenu critique dramatique à *La Presse*, un nouveau quotidien fondé par Émile de Girardin (juin 1836), il publie *Le Capitaine Paul* en feuilleton dans la revue *Le Siècle*. En décembre 1838, Gérard de Nerval lui présente Auguste Maquet, jeune professeur d'histoire, qui l'aidera à écrire ses premiers romans. Le canevas est élaboré en commun ; Dumas apporte ses personnages, ses dialogues, ses fantaisies, son énergie inépuisable.

Même s'il continue à écrire pour le théâtre, c'est avec *Les Trois Mousquetaires*, signé en 1844 de son nom seul, qu'il accède à la gloire. Dès lors, au côté de la trilogie, complétée par *Vingt ans après* et *Le Vicomte de Bragelonne*, les grandes œuvres se succèdent. La série des Valois (*La Reine Margot, La Dame de Monsoreau, Les Quarante-Cinq)*, la tétralogie des *Mémoires d'un médecin*

IL NE SAIT RIEN, MAIS RIEN, JUSTEMENT, NE LUI FAIT PEUR : SON IGNORANCE EST UNE GRÂCE

(*Joseph Balsamo, Le Collier de la reine, Ange Pitou, La Comtesse de Charny*) lui gagnent l'amour du public. Dumas s'est découvert une mission sacrée, celle *« non seulement d'amuser une classe de nos lecteurs qui sait, mais encore d'instruire une autre qui ne sait pas* [le peuple] ». Jouissant d'une popularité hors norme, écrivant trois livres en même temps, entrecroisant les intrigues et les époques, il enchante son public… et subit le mépris dédaigneux des critiques. On l'accuse de fabriquer une *« littérature industrielle »*, de faire écrire ses livres par des assistants, d'être payé à la ligne. Et alors ? Lui ne veut qu'amuser et intéresser. Chez Dumas, écrit Flaubert, *« il y a des trappes sous les planchers, des antidotes, des déguisements, et tout se mêle, court et se débrouille, sans une minute pour la réflexion. L'amour conserve de la décence, le fanatisme est gai, les massacres font sourire »*.

Dans ses *Mémoires*, l'homme s'exhibe sans se dévoiler. Il est, enfin, son propre personnage, premier rôle d'une pièce fantasmagorique, hallucinée. L'épisode de son grand bal costumé, notamment, où le Tout-Paris vient se presser autour de victuailles débordantes et de cinq cents bouteilles de champagne, le révèle tel qu'en sa splendeur, tour à tour frivole, bonhomme et héroïque. Bientôt, il fait construire son théâtre personnel et édifie, sur une colline dominant la Seine, son château de Monte-Cristo, un pot-pourri exalté d'influences, de références et d'hommages – *« la plus royale bonbonnière qui existe ! »* s'écrie Balzac. *« Vous allez, ici même, tracer un parc anglais au milieu duquel je veux un château Renaissance, en face d'un pavillon gothique entouré d'eau… Il y a des sources, vous m'en ferez des cascades »*, ordonne Dumas à son architecte, avec le sens de la mesure qui le caractérise.

L'EXIL EN BELGIQUE

Las ! la révolution de 1848, mettant fin à un régime qui a fait la France *« sanglante, humble et pauvre »*, le conduit à la banqueroute. Il n'écrit plus, se pique de politique, échoue chroniquement – ceux qui le lisent rechignent à l'élire. Lamartine participe au gouvernement provisoire, Hugo et Sue sont députés, et lui ? Il gesticule, collabore à moult publications politiques, fonde son propre journal, *Le Mois*, mais tout va de mal en pis. La crise des théâtres et de la librairie grignote ses revenus, Ida Ferrier lui demande une pension, Auguste Maquet l'attaque en justice pour comptes en retard. Le château des merveilles est vendu, le Théâtre-Historique doit fermer ses portes.

En décembre 1851, à la faveur du coup d'État, Dumas fuit en Belgique pour échapper à ses créanciers. À Bruxelles, plusieurs opposants à Napoléon III le rejoignent, dont Victor Hugo. Proscrits et déshérités trouvent refuge en son antre, dans sa maison du 73, boulevard Waterloo, peuplée de bronzes de Barye et de vases de Chine, entre autres œuvres d'art réchappées du désastre. C'est le temps, nostalgique, de la composition de ses *Mémoires*, dont *La Presse* commence la publication sans tarder. Alexandre se retourne, mélancolique, mesure le chemin parcouru et celui qui reste à accomplir. En 1852, son fils triomphe avec la première représentation théâtrale de *La Dame aux camélias*. Lui, dont l'aura s'est amoindrie, accompagne Hugo jusque Anvers, dernière étape avant Jersey. *« Toi debout sur le quai, moi debout sur le pont, Vibrant comme deux luths dont la voix se répond. »*

Alexandre fait la navette entre Bruxelles et Paris, tente de relancer sa carrière. En novembre 1853 paraît *Le Mousquetaire*, quotidien artistique qui ne décollera guère.

PARIS MUSÉES / MUSÉE CARNAVALET

Un an plus tard, Dumas se réinstalle à Paris, rue d'Amsterdam, où il restera jusqu'en 1861. Encouragé par Pierre-Jules Hetzel, il s'adjoint les services d'un nouveau collaborateur, Gaspard de Cherville. Ensemble, ils produisent une série de romans mondains, ruraux, exotiques, etc. qui ne se hisseront jamais à la hauteur de leurs glorieux prédécesseurs.

L'OREILLER DE SA VIEILLESSE

Désappointé, « le père Dumas » voyage ; on le retrouve en Allemagne, et à Londres, aussi, comme correspondant de *La Presse*. À Guernesey, il revoit son cher vieil Hugo. L'hebdomadaire *Le Monte-Cristo* est lancé – un feu de paille de plus. En juin 1858, invité par un comte russe, Dumas se rend à Saint-Pétersbourg, Moscou, Astrakhan, et jusque dans le Caucase ; il ne rentrera qu'en mars 1859. Peu après, il fait l'acquisition de l'*Emma*, une goélette avec laquelle il entend se lancer à la conquête de la Méditerranée. Partie de Marseille le 9 mai 1860, l'embarcation suit le sillage de l'expédition des Mille, conduite par Garibaldi, et la rejoint dans Palerme libérée. L'Histoire en marche ? Dumas retourne à Marseille pour acheter des fusils au général. Reconnaissant, Garibaldi le nomme directeur des fouilles de Pompéi. Bientôt, cependant, le « héros des deux mondes » se retire. Resté seul, Dumas

« ALEXANDRE DUMAS EST UN DE CES HOMMES QU'ON POURRAIT APPELER LES SEMEURS DE CIVILISATION »

écrit encore et toujours, mais en avril 1864, vieux magicien sans ressort, il rentre au pays. Ses entreprises journalistiques (*Le Mousquetaire II*, *Dartagnan*) échouent les unes après les autres. Il entame une série de conférences en France, à l'étranger, évoque les sortilèges d'antan. En 1867, plus bedonnant que jamais, il se fait photographier avec sa maîtresse Adah Isaacs Menken – l'Académie française en prend ombrage, qui lui ferme ses portes. Catherine Labay, la mère de son fils, s'éteint en 1868. L'année suivante, en Bretagne, Dumas est au travail, il n'est pas rassasié. *« J'ai, de par le monde, trois ou quatre grands cuisiniers de mes amis, que je ménage pour collaborer dans un grand ouvrage sur la cuisine, lequel ouvrage sera l'oreiller de ma vieillesse. »* Si, sur un plan culinaire, son *Dictionnaire de cuisine* accuse force lacunes, son style alerte, sa verve extravagante, une fois de plus, captivent. Trois mille recettes, pas moins – pattes d'éléphants et steak d'ours compris. En mars 1870, Alexandre remet le manuscrit à son éditeur Alphonse Lemerre. Il n'en verra jamais la publication.

En septembre 1870, après un accident cérébral qui le laisse à demi paralysé, Dumas s'installe dans la villa de vacances de son fils à Puys, près de Dieppe. Il y meurt le 5 décembre, et est enterré au cimetière de Villers-Cotterêt. Dans une lettre adressée à son fils, Hugo lui rend un vibrant hommage. *« Aucune popularité, en ce siècle, n'a dépassé* [la sienne]. *Alexandre Dumas est un de ces hommes qu'on pourrait appeler les semeurs de civilisation* […] *il crée la soif de lire ; il creuse le cœur humain, et il l'ensemence.* […] *Pendant quarante ans, cet esprit s'est dépensé comme un prodige. »*

Fabrice Colin

Lithographie représentant Alexandre Dumas (1858). Le racisme du caricaturiste, qui choquait peu à l'époque, saute aujourd'hui aux yeux.

PARIS MUSÉES / MUSÉE CARNAVALET

MÉMOIRES D'UN ÉCRIVAIN DU SIÈCLE

De son enfance à Villers-Cotterêts aux fastes des salons parisiens, celui qui a passé sa vie à imaginer celle des autres a aussi raconté la sienne (enfin, une partie) dans une impressionnante somme où il se livre sans détour.

PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET

Mais comment faisait-il ? Romancier historique, bien sûr, mais aussi chroniqueur, gastronome, écrivain voyageur, épistolier, journaliste, patron de presse (dix périodiques à son actif), faux musicologue mais vrai farceur (il faut découvrir sa *Chasse au chastre*, publié en feuilletons, repris en nouvelle puis adapté pour la scène), l'insatiable tireur à la ligne amateur de méchoui et de matelote de carpe fut aussi un autobiographe prolixe. Rédigés entre 1848 et 1850, les souvenirs de ses trente premières années d'existence, d'abord livrés en feuilletons à la presse, ont paru en dix volumes chez Michel Lévy frères. Soit un total de trois mille pages (environ) à lire gratuitement sur le site de Gallica dans l'édition originale des Frères Lévy. On peut aussi choisir de se procurer l'anthologie d'Alain Decaux éditée en 2002 chez Perrin ou opter pour l'intégral publié la même année en deux volumes chez Robert Laffont, dans la collection « Bouquins ».

LE PLAISANT MONOLOGUE D'UN AMI BEAU DISEUR

De ces écrits rédigés au fil de la plume sans grand souci de concision, de chronologie ou d'exactitude, on retiendra la clarté nostalgique de l'enfance à Villers-Cotterêts, *« petite ville du département de l'Aisne »*, la révération du père métisse de Saint-Domingue, devenu général pendant la Révolution, *« l'un des plus beaux jeunes hommes qu'on pût voir »*, le drame absolu lorsqu'il meurt, disgracié, le 26 février 1806, quatre ans après la naissance d'Alexandre. L'humour désenchanté, ensuite, quand il nous conte son entrée au « collège » de l'abbé Grégoire, un établissement surcoté où il se fait compisser par les élèves juchés sur des tonneaux. Plus loin, on croise ses premières amours, on fait la connaissance d'Adolphe de Leuven, qui l'initie à la littérature. Diserte et digressive, la narration nous fait l'effet d'un plaisant monologue d'un ami beau diseur qui se dépeint souvent à son avantage, perd plus souvent encore la mémoire, et s'en fiche comme de sa première paire de bottes.

Quand il débarque à Paris, on s'ébaubit avec lui des fastes de la vie littéraire et théâtrale. On y croise Talma, Charles Nodier, Frédéric Soulié, Casimir Delavigne. On apprend la mort de Louis XVIII, le sacre de Charles X. On s'étonne que des centaines de pages aient été déjà noircies et que l'auteur n'ait pas encore débuté littérairement. Cela viendra. Plus tard. Alexandre veut d'abord nous entretenir de duels, du Théâtre-Français, de l'esprit de l'époque, ce romantisme échevelé qui explose lors de la première d'*Hernani*. La plume se fait romanesque quand il nous raconte son expédition à Soissons pendant la révolution de 1830 pour y récupérer de la poudre. Mais voici Horace Vernet, Eugène Delacroix, Marie Dorval, l'amante puis l'amie, qui l'appelle affectueusement *« mon bon chien »*.

TANT DE CHOSES À RACONTER

Plus tard, il y aura le grand bal du Tout-Paris après le triomphe d'*Antony* à la Porte-Saint-Martin, le 3 mai 1831. Dumas a 29 ans. Il est encore loin d'être l'auteur de romans à succès que l'on connaît. Patience. Mettons d'abord le cap vers la Suisse, l'Arabie « heureuse », le Sinaï, la Normandie, Cadix ou les bords du Rhin en compagnie de Gérard de Nerval.

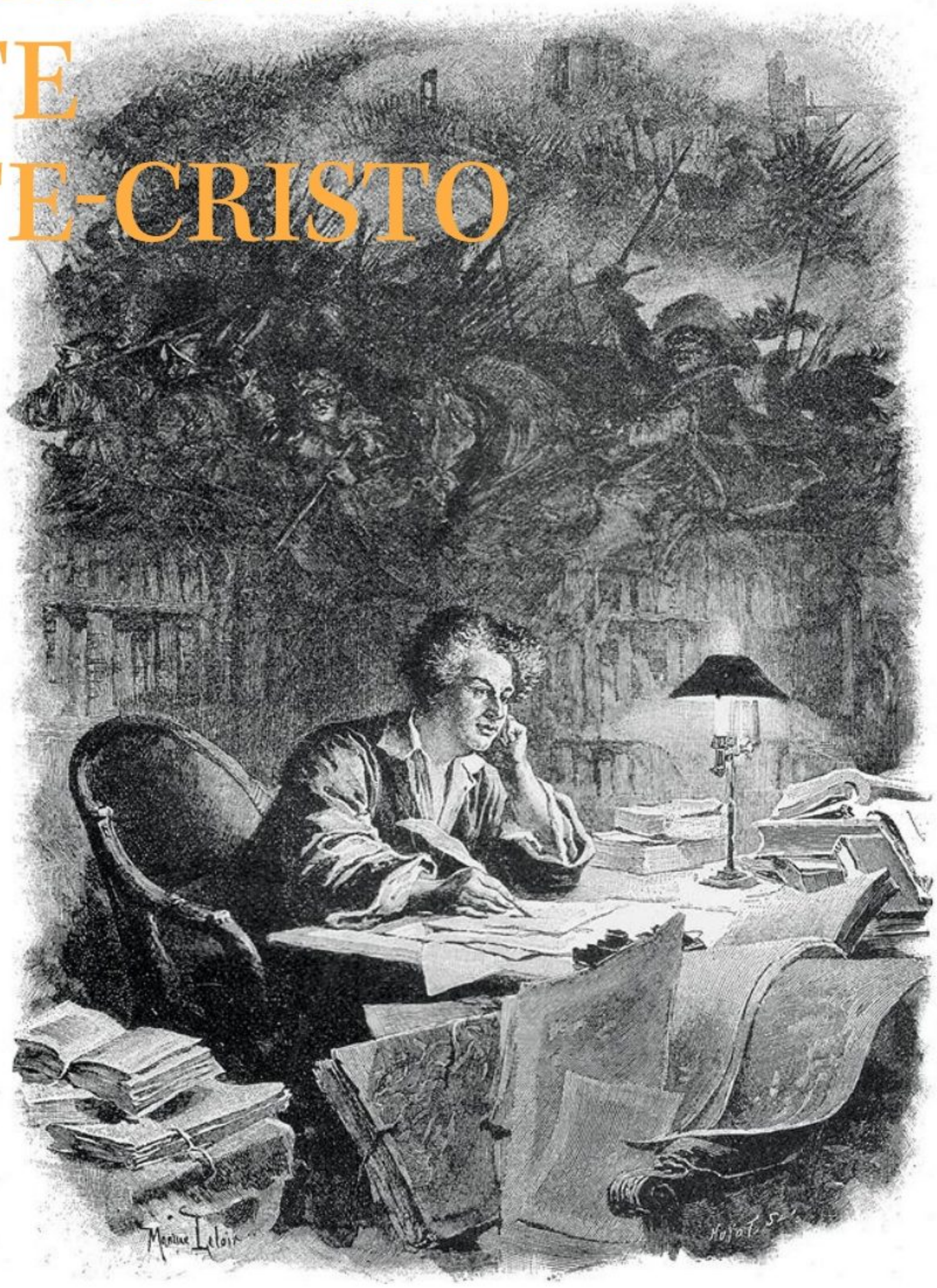
ALEXANDRE VEUT NOUS ENTRETENIR DE DUELS, DU THÉÂTRE-FRANÇAIS, DE L'ESPRIT DE L'ÉPOQUE

Chaque fois Dumas nous apparaît comme nous aimerions qu'il fût : ouvert, plaisant, incroyable de naturel et de modernité. « Nageur remarquable », le voici qui s'ébat à Trouville avec un marsouin. Plus tard, il fait aménager une salle de bains au sous-sol de son château de Monte-Cristo. Les derniers chapitres s'attardent un peu trop sur la tentative de Restauration menée par la duchesse de Berry. Nous sommes en 1833. Tant de choses restent encore à raconter. Les dernières lignes sont une promesse au lecteur de reprendre la plume. Elle ne sera pas tenue. On en est fort marri.

Jean-François Paillard

PETITE HISTOIRE DU COMTE DE MONTE-CRISTO

Cent cinquante ans après la disparition d'Alexandre Dumas, son talent d'auteur n'est plus contesté. La trilogie des *Mousquetaires* et surtout son chef-d'œuvre, *Le Comte de Monte-Cristo*, dominent une abondante production littéraire. Retour sur un homme hors normes et sur l'un des plus célèbres romans d'aventures de la littérature.



Alexandre Dumas travaillant dans son bureau.

Écrivain à succès, Alexandre Dumas a longtemps été considéré avec condescendance par la critique littéraire, durablement ignoré par l'Université et peu cité dans les manuels scolaires. Pour l'essentiel, sa production théâtrale est passée de mode avec le théâtre romantique. Seule une partie de son œuvre romanesque, celle des années 1840, lui a valu auprès des lecteurs de tous âges une gloire populaire, que les nombreuses adaptations filmiques ont renforcée.

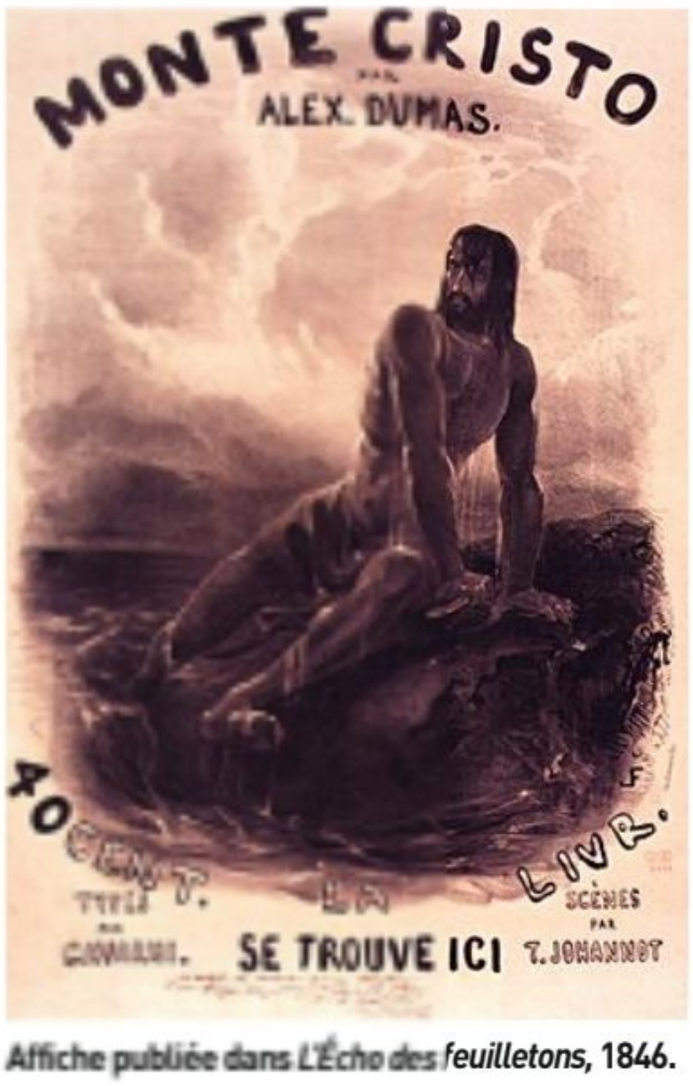
« L'HOMME QUI CRÉAIT LA SOIF DE LIRE… »

Sans doute ce dédain a-t-il pour origine le fait que Dumas ne soit pas toujours le seul auteur des livres qu'il a signés. On lui a tôt reproché de faire de la *« littérature industrielle »*, grief remontant au pamphlet d'Eugène de Mirecourt, *Fabrique de romans. Maison Alexandre Dumas et compagnie* (1845). *Les Trois Mousquetaires et Le Comte de Monte-Cristo*, qui ont tenu toute la France en haleine lors de leur parution en feuilletons en 1844, ont de fait été rédigés en même temps. Un tel prodige n'aurait pas été possible sans la collaboration de « nègres » ou, comme on le disait parfois, de « teinturiers » et, dans le cas d'espèce, celle du plus célèbre d'entre eux : Auguste Maquet *[voir encadré ci-contre]*.

À la fin du XX^e^ siècle, la critique universitaire a fini par reconnaître l'importance littéraire de Dumas. Il fait désormais partie des grands romanciers de sa génération, sans être l'égal d'un Victor Hugo, dont il fut parfois le rival mais surtout l'ami, ou d'un Balzac, dont la *Comédie humaine* inachevée dépasse en ampleur de vue et en profondeur psychologique les « romans historiques » de Dumas. Sa personnalité truculente, généreuse, énergique tranche avec l'image convenue de l'écrivain romantique maladif et gâté par la mélancolie. Ses contemporains avaient peut-être un regard plus juste. Le critique Jules Janin le qualifie dès 1847 de *« fascinateur souverain des esprits et des consciences*[1] *»* et Victor Hugo écrit qu'il était *« l'homme qui créait la soif de lire »*. Dumas, panthéonisé en 2002, a rejoint Hugo et les *« grands*

1. Jules Janin, *Le Gâteau des rois*, Amyot, 1847.

LELOIR ET HUYOT



Affiche publiée dans *L'Écho des feuilletons*, 1846.

hommes ». Retour sur l'homme et sur son chef-d'œuvre : *Le Comte de Monte-Cristo*.

LES TROIS DUMAS

Alexandre Dumas voit le jour le 5 thermidor an X (24 juillet 1802) à Villers-Cotterêts. Il n'a pas 4 ans quand son père, Thomas Alexandre, mulâtre né à Saint-Domingue, vendu comme esclave et devenu général républicain, meurt. Ne pouvant compter sur l'aide du régime, sa veuve retourne vivre auprès de ses parents. L'éducation primaire du petit Dumas est assurée par l'abbé Grégoire. Parce qu'il a une très belle écriture, on le place comme saute-ruisseau – chargé de courses – dans une étude notariale. Il monte à Paris où il parvient à décrocher un emploi auprès du duc d'Orléans, le futur Louis-Philippe. Avec son ami Adolphe Ribbing, le jeune Dumas fréquente les théâtres, se passionne pour la littérature et l'art. Entre-temps, il devient père du troisième Alexandre Dumas, fruit de ses amours avec sa voisine de palier. Cet « Alexandre Dumas fils » (1824-1895), encore connu pour son roman *La Dame aux Camélias (1848)*, sera lui aussi auteur de théâtre à succès.

Comment « Alexandre Dumas père » est-il devenu écrivain, lui qui ne *« savait rien des livres »* en arrivant à Paris ? Est-ce là *« un des mystères de la littérature universelle*[2] *»* ? Disons que Dumas père a commencé par écrire des vers de style romantique avant de se lancer comme auteur de pièces de théâtre historiques. Doué, il apprend à écrire des dialogues et à imaginer des intrigues efficaces. Un premier succès avec *Henri III et sa cour* en 1829, un an avant *Hernani*, fait de cette forte personnalité une figure de la turbulente génération des artistes romantiques. En juillet 1830, il fait le coup de feu pendant les Trois Glorieuses. L'époque est désormais au roman inspiré de chroniques. *Les Mystères de Paris* (1843) d'Eugène Sue ont ouvert la voie. En une dizaine d'années, Dumas s'est fait un nom au théâtre, notamment avec *Antony* (1831). Avec le succès des *Trois Mousquetaires*, puis avec le triomphe du *Comte de Monte-Cristo*, le plus « Dumas-pèriste » de tous ses romans, il écrase la concurrence.

LE DIAMANT ET LA VENGEANCE

Dans sa causerie sur l'« État civil du comte de Monte-Cristo », Dumas informe ses lecteurs sur l'origine du titre *[voir encadré page 42]* et les sources de l'intrigue du *Comte de Monte-Cristo*. Rentré de son périple italien en 1843, Dumas avait signé un contrat pour publier des *Impressions de voyage*. Il se met alors en quête *« d'une espèce d'intrigue »*. Il la trouve dans une anecdote glanée dans des Mémoires historiques de la police, consignée par l'archiviste Jacques Peuchet et intitulée : « Le Diamant et la Vengeance ». Elle raconte l'histoire de François Picaud, *« jeune et assez joli garçon*[3] *»*, savetier et cordonnier nîmois monté à Paris. Celui-ci s'était épris *« d'une fillette fraîche, accorte, agaçante »*, Marguerite Vigoroux. Bien que la jeune fille fût de condition plus élevée, le mariage est fixé pour le mardi 17 février 1807. Comme ce sera le cas pour Edmond Dantès, l'arrogante réussite de Picaud éveille des jalousies. Mathieu Loupian, patron d'un café-estaminet avare et jaloux, le dénonce comme royaliste à la police de Fouché

2. Pietro Citati, *Le Mal absolu*, Gallimard/L'Arpenteur, 2009.
3. Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, Folio Classique, Annexe II, 1998. Toutes les autres citations proviennent de cette édition.

AUGUSTE MAQUET, SON ÉCRIVAIN FANTÔME

Parmi les nombreux collaborateurs de Dumas, le nom d'Auguste Maquet est passé à la postérité. Sans doute est-il aussi le seul à avoir été autre chose qu'un apporteur d'idées ou qu'un fournisseur de documentation. Fils d'un riche négociant de la rue Quincampoix, Auguste, né en 1813, voulait faire carrière dans les lettres. Adolescent, il fréquente les milieux romantiques – Nerval, Gautier, Pétrus Borel, Hugo – et se fait appeler Augustus Mac-Keat. Un échec à l'agrégation ès lettres (1832) l'ayant fait renoncer à la carrière de professeur, Maquet décide d'embrasser celle d'écrivain. Il confie à Dumas, dont la notoriété est faite comme auteur dramatique, *Le Bonhomme Buvat* qu'aucun éditeur n'a accepté. Dumas remanie le texte et le propose à Émile Girardin sous le nom de ses deux auteurs. Girardin lui répond : *« Un feuilleton signé Dumas vaut trois francs la ligne ; signé Dumas et Maquet, il vaut trente sous. »* L'ouvrage, rebaptisé *Le Chevalier d'Harmental*, paraît finalement en 1841 dans le journal *Le Siècle* signé du seul Dumas. Le nom fait de Dumas éclipse le nom à faire. L'intérêt des contrats signés fait le reste : jamais Maquet ne pourra être reconnu comme coauteur des *Trois Mousquetaires*, de *La Reine Margot, du Comte de Monte-Cristo*, etc. Il a pourtant pris une part active à la rédaction de ces grands romans et, donc, à la gloire de Dumas. Celle-ci ne retombera que très parcimonieusement sur le fidèle collaborateur de l'ombre. Vingt ans après, le journaliste Henri Rochefort résume non sans ironie la situation : *« M. Auguste Maquet a fait de très jolis romans sous le nom d'Alexandre Dumas, quoique Alexandre Dumas n'ait jamais rien pu faire de bon sous le nom d'Auguste Maquet. »* À quoi Dumas avait entre-temps répondu dans ses *Causeries* (1854) : *« On s'est toujours fort inquiété de savoir comment s'étaient faits mes livres, et surtout qui les avait faits. Il était si simple de croire que c'était moi, que l'on n'en a pas eu l'idée. Et, naturellement, ce sont ceux de mes ouvrages qui ont obtenu le plus de succès, dont on me conteste le plus obstinément la paternité. »* **J.M.**

GAVARNI ET JOHANNOT

L'ORIGINE DU TITRE D'APRÈS DUMAS LUI-MÊME...

Dans la neuvième de ses *Causeries* intitulée « État civil du comte de Monte-Cristo », Dumas donne sa version *« sur la façon dont se fit* Le Comte de Monte-Cristo *»*. Le nom est venu en premier. Début 1841, Dumas est à Florence. Il y retrouve Jérôme Bonaparte, le plus jeune des frères de Napoléon et ex-roi de Westphalie. L'auteur le connaissait depuis son premier séjour italien en 1834. Entre le 28 juin et le 4 juillet 1842, à la demande de Jérôme, Alexandre Dumas entreprend une petite croisière avec le jeune fils de ce dernier, le prince Napoléon. Ils font une excursion sur l'île d'Elbe et s'approchent d'une petite île inhabitée qu'ils veulent visiter : les rameurs précisent qu'elle est *« à contumace »*, ce qui signifie qu'on n'a pas le droit d'y accoster sous peine d'être mis en quarantaine. Dumas propose d'en faire le tour *« pour relever sa position géographique »*. Le prince rétorque : *« Relevons la position géographique de l'île de Monte-Cristo, soit ; mais à quoi cela nous servira-t-il ? — À donner, en mémoire de ce voyage que j'ai l'honneur d'accomplir avec vous, le titre de* L'Île de Monte-Cristo *à quelque roman que j'écrirai plus tard. — Faisons le tour de l'île de Monte-Cristo, dit le prince, et envoyez-moi le premier exemplaire de votre roman. »* Cette anecdote doit être rapprochée d'une indication de Dumas dans le « Mot au lecteur » qui clôt *Les Compagnons de Jéhu : « Il y a une chose que je ne sais pas faire : c'est un livre ou un drame sur des localités que je n'ai pas vues.* [...] *Cela donne un tel caractère de vérité à ce que je fais, que les personnages que je plante poussent parfois aux endroits où je les ai plantés, de telle façon que quelques-uns finissent par croire qu'ils ont existé. »*

J.M.

« pour rire ». Trois autres habitués, Gervais Chaubard, Antoine Allut et Guilhem Solari sont complices de ce mauvais badinage qui ne marche que trop bien. Picaud est arrêté à son domicile le dimanche et incarcéré sans procès. Sept ans passent quand, sous l'identité de Joseph Lucher, il est de retour à Paris. Au sortir de sa détention au château de Fenestrelle, dans le Piémont, il est recueilli par un riche ecclésiastique italien qui en fait son légataire universel. Quand son bienfaiteur meurt, Picaud entreprend de se venger de ceux qui ont provoqué sa perte. Déguisé en abbé Baldini, il offre un diamant à Allut si ce dernier lui donne les noms de ceux qui l'ont dénoncé sept ans auparavant. Picaud peut se venger : il ruine Loupian, qui avait épousé Marguerite, avant de le poignarder. Il éventre Chaubard sur le pont des Arts et empoisonne Solari. Chacun paye au prix fort la faute commise. Allut, qui a compris la situation, séquestre Picaud sans le nourrir dans l'espoir d'obtenir son argent, mais échoue à le faire plier et finit par le tuer. Il se réfugie à Londres. L'histoire a été contée par Allut lui-même, la veille de sa mort, à un prêtre qui l'a transmise à la police parisienne. L'anecdote sert de base à l'histoire de Dantès et on y retrouve aussi quelques détails significatifs.

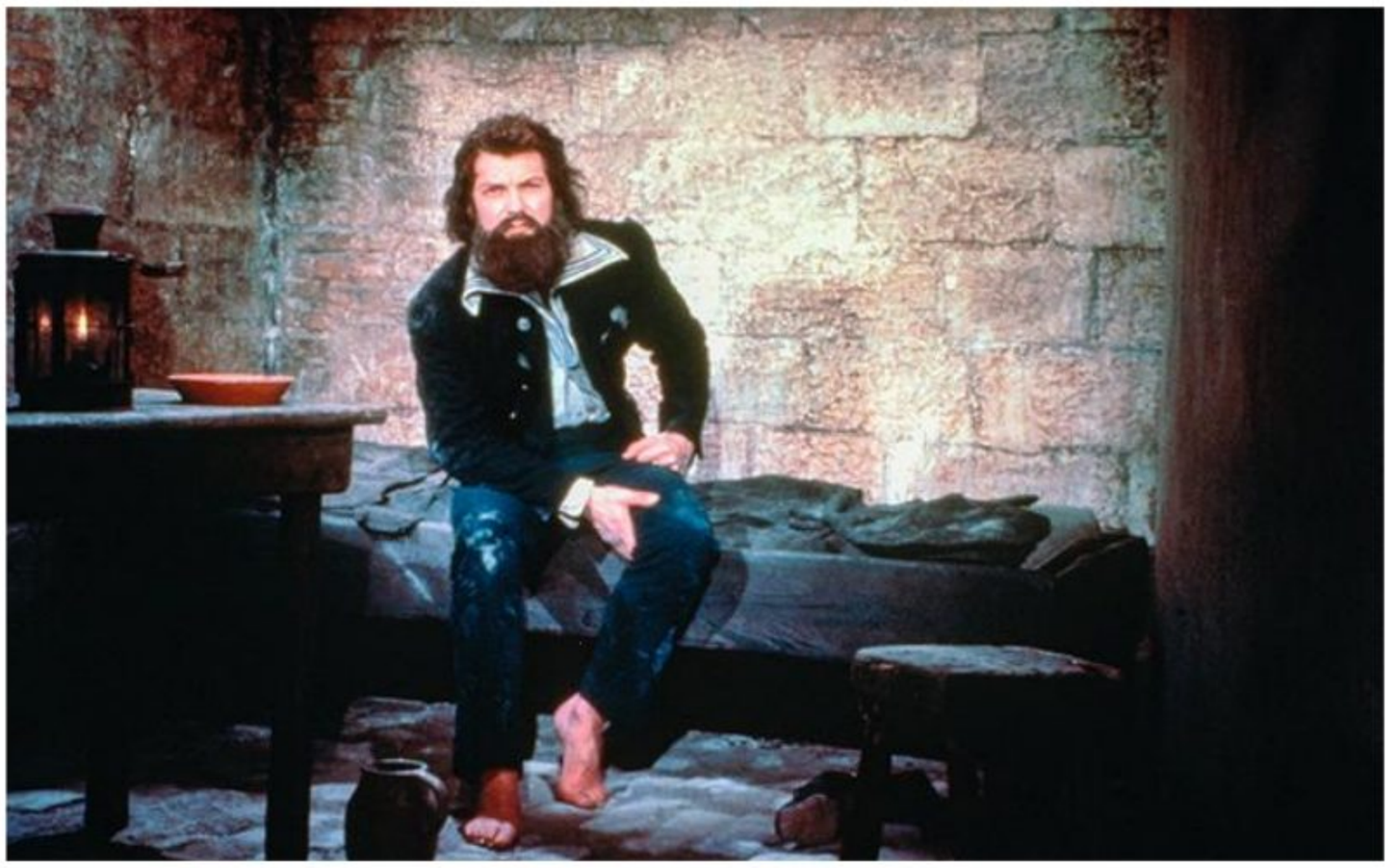
UN RÉCIT LINÉAIRE PLUS ADAPTÉ

Dumas se met au travail. Bonapartiste, il préfère s'en prendre à la police royale de Louis XVIII. Aussi place-t-il les événements en février 1815, peu avant les Cent-Jours. Dans une première version, il commençait son histoire par la partie italienne et avait recours à des analepses (« retours en arrière ») pour éclairer la situation présente de son héros, non plus Picaud mais Dantès. Auguste Maquet lui fit remarquer qu'il était risqué de négliger des éléments essentiels de l'intrigue. On le sait par Dumas lui-même : *« Je crois, me dit-il, que vous passez par-dessus la période la plus intéressante de la vie de votre héros, c'est-à-dire par-dessus ses amours avec la Catalane, par-dessus la trahison de Danglars et de Fernand et par-dessus les dix années de prison avec l'abbé Faria »* (annexe, page 1422). De plus, s'en tenir à un récit linéaire répondait mieux aux exigences du feuilleton. Dumas reprend donc le plan général du récit, le divise en trois lieux : Marseille, Rome, Paris. Sur ce nouveau canevas, Maquet et Dumas réécrivent l'histoire d'Edmond Dantès, permettant de mieux détailler les étapes du processus qui métamorphose le marin marseillais en comte de Monte-Cristo.

L'HISTOIRE DE DANTÈS

Le feuilleton-roman, comme on disait alors, paraît dans le *Journal des débats* du 28 août 1844 au 15 janvier 1846, puis en dix-huit volumes chez Pétion à partir de 1845, en six chez Lévy en 1846.

L'intrigue ainsi remaniée s'avère très efficace et repose pour l'essentiel sur les dialogues entre les personnages. On apprend ainsi, chemin faisant, qu'Edmond Dantès, le second du *Pharaon,* le navire affrété par l'armateur Morrel, a dû remplacer son capitaine, Leclère, mort *« d'une fièvre cérébrale au milieu d'horribles souffrances »*. Le comptable de bord, un certain Danglars – *« obséquieux envers ses supérieurs, insolent*



Jean Marais interprète Edmond Dantès dans le film de Robert Vernay, 1954.

MEPL/BRIDGEMAN IMAGES

Edmond Dantès et Mercédès. Gravure de Riou.

envers ses subordonnés, […] *aussi mal vu de l'équipage qu'Edmond Dantès au contraire en était aimé* » –, tente de le discréditer aux yeux de Morrel au prétexte que, sans raison apparente, il a fait relâche à l'île d'Elbe. Dantès explique à l'armateur qu'en apportant une lettre au général Bertrand, il accomplissait là les ultimes volontés de son capitaine. À cette occasion, il a vu l'Empereur. Morrel, sympathisant bonapartiste, confirme qu'il nommera Dantès capitaine du *Pharaon*. Par souci de loyauté, ce dernier signale cependant à Morrel qu'une petite querelle (bisbille dont on ne saura rien) était née entre lui et Danglars, et qu'il a proposé à ce dernier d'aller la vider en s'arrêtant dix minutes… sur l'île de Monte-Cristo. C'est la première mention de ce nom dans le roman, clin d'œil de Dumas à son lecteur. Dantès est pour l'heure au comble du bonheur, car il va pouvoir soutenir son père impécunieux et bientôt épouser Mercédès, la belle Catalane dont il est « *amoureux fou* ».

LA CHUTE ET LA RÉSURRECTION

Les premiers chapitres montrent comment Dantès est mené à sa perte. Caderousse, qui se dit son ami – plus lâche que méchant –, ne dira rien du complot ourdi par Danglars et le pêcheur Fernand Mondego. Ce dernier aime Mercédès et ne supporte pas de la voir lui échapper. Par une lettre anonyme, Danglars dénonce Dantès comme agent bonapartiste au substitut du procureur du roi, Gérard de Villefort. Edmond est arrêté le jour de son mariage. On trouve sur lui le pli qu'on lui avait remis à l'île d'Elbe et qui était adressé à Noirtier, bonapartiste notoire, mais aussi père de Gérard de Villefort qui est, lui, un « *royaliste enragé* ». Le fils Villefort, convaincu de l'innocence de Dantès, et pour éviter de compromettre son père, décide de le transférer immédiatement au château d'If, « *une prison d'État destinée seulement aux grands coupables politiques* ». Villefort retire de cette affaire une promotion, le substitut devient procureur.

Le désespéré de la cellule n° 34 clame son innocence, en vain, et songe au suicide quand un autre prisonnier, le n° 27, plus âgé qu'Edmond, entre en contact avec lui. C'est le fameux abbé Faria, qui avait patiemment construit un tunnel pour s'évader. Mais il s'est trompé dans son calcul et le tunnel débouche non sur l'extérieur mais sur une autre cellule. Après Morrel, l'abbé Faria devient rapidement un second père de substitution. Tel le Virgile de la *Divine Comédie,* il conduit pas à pas Edmond hors de cet enfer où il a été précipité. L'abbé lui fait comprendre la machination dont il a été la victime et l'aide « *à voir clair dans l'obscurité de son propre malheur* ». Surtout, il fait son éducation politique, spirituelle et intellectuelle. Et lui révèle enfin son secret : un formidable trésor, ayant appartenu au cardinal Spada, dissimulé sur l'île de Monte-Cristo. L'abbé meurt et lègue son trésor à Dantès. Celui-ci prend la place du défunt en se glissant dans le sac qui lui sert de linceul. Au château d'If, on se débarrasse des cadavres en les jetant à la mer. C'est un autre homme, tout à sa mission vengeresse, qui émerge nuitamment des flots, tel un spectre, presque un surhomme,

LA FÉLONIE DE MORTCERF

La suite raconte la mise en œuvre méthodique des plans du comte. Retrouvant la liberté après quatorze ans de captivité, Dantès, à l'âge du Christ, est devenu richissime grâce au trésor légué par l'abbé Faria. Jacopo, son informateur, lui apprend que son père est mort de faim et que Mercédès, sa fiancée, le croyant mort, a épousé Fernand Mondego. Ce dernier est devenu comte de Mortcerf et pair de France, le couple a eu un fils : Albert. Monte-Cristo découvre que la fortune de Mondego est le fruit d'une félonie : il avait livré aux Turcs le château de son bienfaiteur, le pacha de Janina, dont la fille Haydée, âgée de 4 ans, avait été vendue comme esclave. Monte-Cristo la sauvera en la rachetant. Elle contribuera à la perte de Mortcerf, avant de devenir la compagne du comte une fois la colère de celui-ci apaisée.

Protée multipliant les déguisements et les masques, sans jamais se révéler, Dantès vérifie la justesse des déductions de Faria tout en mesurant la culpabilité des uns et des autres. Déguisé en abbé Busoni, il se sert de Caderousse. Sous le masque de Lord Wilmore, il sauve l'armateur Morrel au bord de la faillite. On ne saurait détailler toutes les intrigues secondaires et les péripéties de ce formidable drame.

CHÂTIMENTS ET MISÉRICORDE

Paris, 1838. Le nom du mystérieux et opulent comte de Monte-Cristo est sur toutes les lèvres. Sa vengeance a ceci de particulier que les pièges tendus par le comte entraînent ses victimes à commettre un nouveau crime qui causera définitivement leur perte. Implacable, elle a aussi quelque chose d'inquiétant et d'inhumain. Le comte se fait l'instrument tout-puissant de la justice divine qui, tel le Dieu de l'Ancien Testament, pratique la loi du talion. Grâce à sa fortune inépuisable, Monte-Cristo ruine Danglars et s'arrange pour que la fille de ce dernier épouse Benedetto, un faux prince italien, qui n'est en fait qu'un forçat. Villefort, lui, devient fou lorsque sa femme, poussée par Monte-Cristo, empoisonne des membres de sa famille pour que son fils en hérite. Confondue, elle s'empoisonne à son tour avec l'enfant.

Seule Valentine de Villefort échappe à ce désastre : elle est aimée de Maximilien Morrel, le fils de l'armateur et le protégé du comte. Quand ce dernier lui demande la cause de la haine viscérale qui l'oppose au comte de Mortcerf, le comte rusé et manipulateur autant que Dantès était naïf et loyal lui dit : « *La véritable cause, elle n'est connue que de moi et de Dieu.* » La vengeance est à ce prix : Dantès doit renoncer à ce qu'il fut pour l'assouvir. Il fléchit lorsque Mercédès l'appelle par son nom en le suppliant de ne pas tuer son fils. Il prend conscience que des innocents sont des victimes collatérales d'un ressentiment qui doit s'apaiser. « *Le lion était dompté ; le vengeur était vaincu.* » C'est la condition de sa renaissance, mais aussi la preuve que, dans le cœur du héros clivé qu'est Dantès-Monte-Cristo, le Dieu vengeur a cédé la place au Dieu miséricordieux du Nouveau Testament. Dans sa lettre d'adieu au jeune Maximilien Morrel, Monte-Cristo exhorte Valentine à « *prier quelquefois pour un homme qui, pareil à Satan, s'est cru un instant l'égal de Dieu, et qui a reconnu, avec toute l'humilité d'un chrétien, qu'aux mains de Dieu seul sont la suprême puissance et la sagesse infinie* ». Le temps retrouvé d'Edmond Dantès est aussi celui de l'humanité enfin pardonnée.

Jean Montenot

SELVA/LEEMAGE

LE MONDE À PORTÉE DE PLUME

Alexandre le grand plumitif ne s'est pas contenté de donner ses écrits aux journaux. Devenu patron de presse, il a pu partager ses idées et rendre compte, à sa manière, de l'état de la société. Et du monde, dans des récits de voyages réels ou fantasmés.

Romancier immensément populaire, Alexandre Dumas voulait plus : non seulement plaire mais convaincre, non seulement divertir mais partager. Des dix journaux qu'il a créés, aucun, cependant, n'aura dépassé les cinq années d'existence. L'orgueil de leur propriétaire et ses enthousiasmes naïfs en sont autant la cause qu'un secteur qui, au cœur d'une société en pleine mutation, se révèle à lui-même au rythme de ses atermoiements. En 1848, Dumas, devenu rédacteur en chef de publications éphémères (*La Liberté, La France nouvelle)*, croit en la politique, et crée *Le Mois*, entièrement rédigé de sa main. *« Ouvrier* [autoproclamé] *de la pensée »*, il entend diffuser auprès du plus grand nombre les valeurs sociales qui lui sont chères. *« Nous serons*, affirme-t-il sans rire à ses abonnés, *les sténographes de l'univers. »* Ou encore : *« Dieu dicte, et nous écrivons. »*

DIVERTIR AVANT D'INFORMER

Ses illusions, toutefois, s'étiolent vite. Le rêve d'une communauté fraternelle cède au cauchemar annoncé d'une guerre civile. Louis-Napoléon Bonaparte foule du pied la République, les artistes sont évincés – l'utopie est mort-née. Par la suite, les journaux lancés par Dumas (*Le Mousquetaire, Le Monte-Cristo, Le Dartagnan*) s'inscrivent dans le prolongement de son œuvre littéraire. S'il n'espère plus l'édifier, l'écrivain n'a pas renoncé à divertir un public dont il sent qu'il lui échappe. Aussi ses publications font-elles peu de cas de l'information : l'air du temps suffit, les inspirations du moment, l'actualité culturelle. Seule exception à ce changement de cap : *L'Indipendente*, que Dumas fait paraître en Italie – et en italien – de 1860 à 1864. À Naples, où l'expression des opinions est sévèrement contrôlée (la police veille, la Camorra aussi), le combat de l'écrivain, qui s'en prend, tour à tour, à la municipalité et au Vatican, n'est pas sans panache, et de même la verve avec laquelle il transforme les moindres dépêches en morceaux de bravoure littéraire.

INCITATIONS À L'ÉVASION

Mais dire le monde, pour Dumas, c'est également – surtout ? – voyager, *« vivre dans toute la plénitude du mot ; c'est oublier le passé et l'avenir pour le présent ; c'est respirer à pleine poitrine, jouir de tout, s'emparer de la création comme d'une chose qui est sienne »*. En juillet 1832, le voici quittant Paris pour la Suisse. Le récit qu'il en rapporte, émaillé de mille observations, est bien plus qu'un guide touristique truffé de conseils ; c'est un manuel d'histoire, un recueil de contes folkloriques, un livre de cuisine, un précis de philosophie appliquée. Dans un article publié en 2016, le quotidien suisse *Le Temps*, mi-amusé, fustige Dumas « le bonimenteur ». *« En réalité, il se contente souvent de plagier la documentation du XIXe siècle, chroniques historiques et guides touristiques. »* Certes, mais son inventivité rachète amplement ses mensonges, et ce qu'il en reste aujourd'hui, c'est avant tout de la littérature. *Quinze jours au Sinaï, Le Midi de la France, Une année à Florence, Voyage en Russie, Excursions sur les bords du Rhin, Le Véloce ou Tanger, Alger et Tunis*… Autant d'incitations à l'évasion et à la rêverie qui, dans la gargantuesque bibliographie du maître, côtoient des œuvres de pure fiction, nous emmenant de l'Afrique méridionale aux « terres antipodiques », où Dumas n'a jamais mis les pieds. Dans *Un Gil Blas en Californie* (1861), l'auteur présente à son éditeur le journal de voyage d'un jeune homme ayant franchi quatre fois l'Équateur – un récit *« très peu revu, très peu corrigé et pas du tout augmenté »*. La littérature reste ce mensonge qui nous emmène partout.

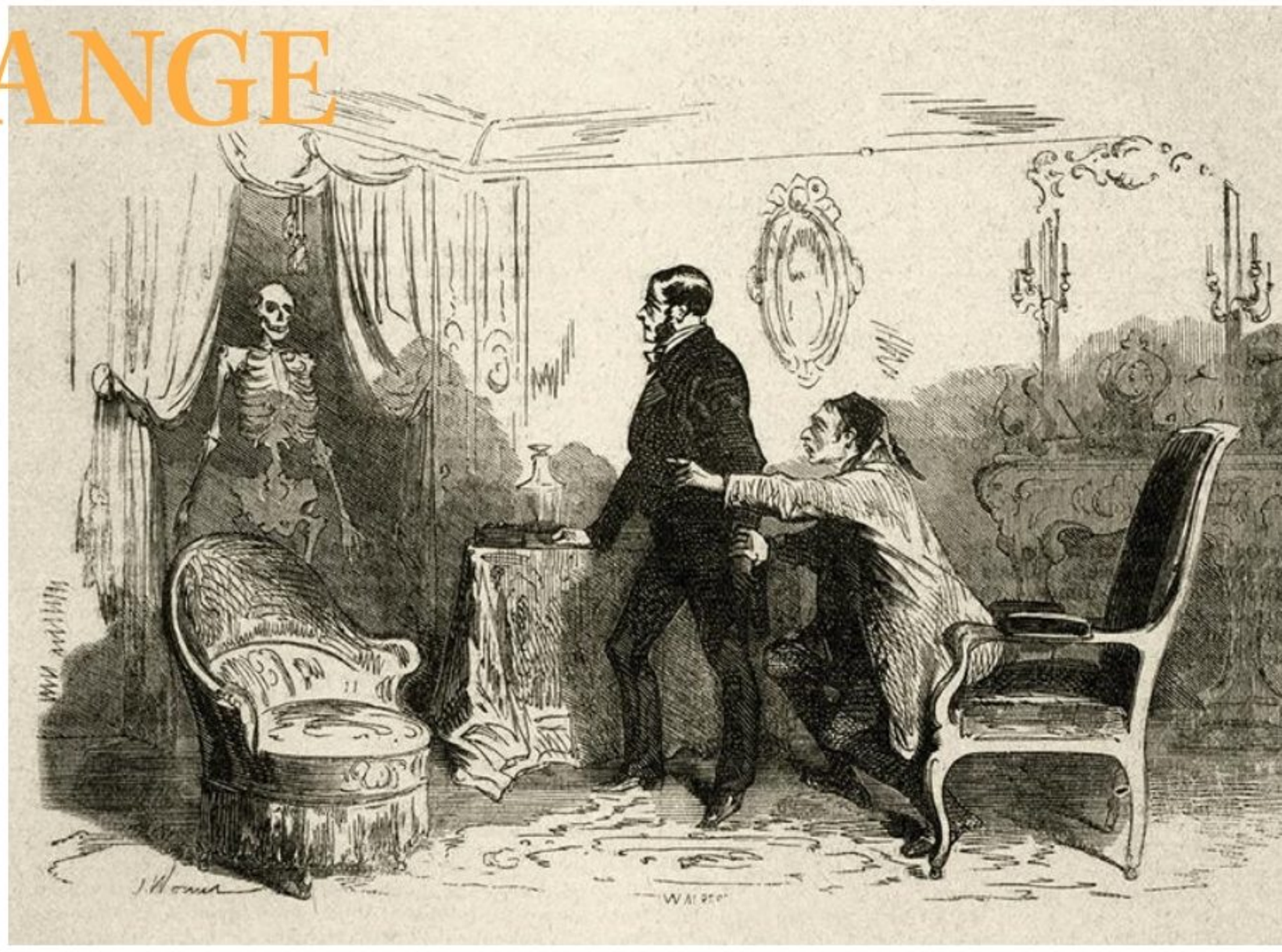
Fabrice Colin

> IL TRANSFORME LES MOINDRES DÉPÊCHES EN MORCEAUX DE BRAVOURE LITTÉRAIRE

PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET

LA TENTATION DE L'ÉTRANGE

On ne compte plus les romans historiques d'Alexandre Dumas et les multiples autres genres dans lesquels il s'est illustré. Le fantastique, abordé dans plusieurs recueils, lui permet de déployer le même talent, avec un art narratif et du suspense à son comble.



Gravure sur bois du XIXe siècle illustrant le frontispice des *Mille et Un Fantômes*.

Faut-il s'étonner si, chez Dumas, les morts sont extrêmement vivants ? Prenez *Les Mille et Un Fantômes*, l'un des meilleurs échantillons de sa littérature fantastique, qui tient les promesses de son titre : un défilé de têtes coupées qui parlent pour protester de leur innocence, rougissent d'avoir été souffletées sur l'échafaud, embrassent une dernière fois leur amant, mordent le fond du panier où on les range après la guillotine. Et comme il est plaisant, ce surnaturel goguenard et trempé de chrétienté où les spectres des dépouilles royales exhumées à Saint-Denis procèdent à l'enterrement prématuré de l'un de leurs profanateurs, où un pendu converti tente de pendre son bourreau – le bougre voulait lui piquer sa médaille de la Vierge Marie !

Certes, Dumas n'est pas le plus singulier des auteurs fantastiques. Il n'a ni la méticulosité d'horloger d'un Poe, ni les langueurs d'un Maupassant puisant dans son mal la substance de l'invisible Horla. Ce qui le rattache au surnaturel, c'est d'abord le plaisir de narrer – de là ces dîners, chez ses amis Nodier ou Villenave, qui introduisent les histoires. De là aussi les voies comiques que son fantastique emprunte souvent : on y croise un chasseur fanatique persécuté par une sorte de lièvre-garou surgi sur le corps de son ennemi (*Le Lièvre de mon grand-père*), un mort pas au courant de l'être (*Les Gentilshommes de la Sierra-Morena*)… Cette veine fantaisiste touche à son sommet dans *Les Mariages du père Olifus* : l'histoire d'un marin uni en premières noces à une sirène, « La Buchold », qui le poursuit à Ceylan, en Inde, aux Philippines pour l'empêcher de pratiquer la polygamie propre à son métier ! Le pauvre en devient paranoïaque : « *À chaque poisson que j'apercevais, je croyais que c'était ma femme*. » Comme toujours, plus Dumas s'amuse plus il nous amuse.

L'ATMOSPHÈRE CRÉPUSCULAIRE DE LA TERREUR

Trop bon vivant pour s'épanouir dans le morbide, Dumas parvient tout de même à susciter la peur grâce à son indéfectible alliée : l'Histoire. Pas un hasard si le meilleur – entendez le plus sombre – de cette œuvre fantastique se déroule pendant les pires heures de la Révolution française. Dans *La Femme au collier de velours*, Dumas raconte les mésaventures d'un jeune musicien allemand, Hoffmann, parti à Paris en *« l'an de grâce ou de disgrâce 1793 »* après avoir juré fidélité à sa fiancée. Le jour de son arrivée, il voit la du Barry qu'on mène à la guillotine, puis s'éprend d'une actrice, Arsène, qui est aussi la maîtresse de Danton. À peine l'a-t-il approchée qu'il apprend qu'elle a été emmenée – autant dire décapitée. Mais quand, le soir même, il la trouve toute glacée près de la guillotine, le cou ceint de son collier de velours et tenant sa tête à deux mains, il ne peut s'empêcher de la ramener chez lui… La suite, même réussie, ne trompe pas : si Dumas, ici, a su nous faire trembler, c'est par l'atmosphère crépusculaire de la Terreur plus que par son fantôme.

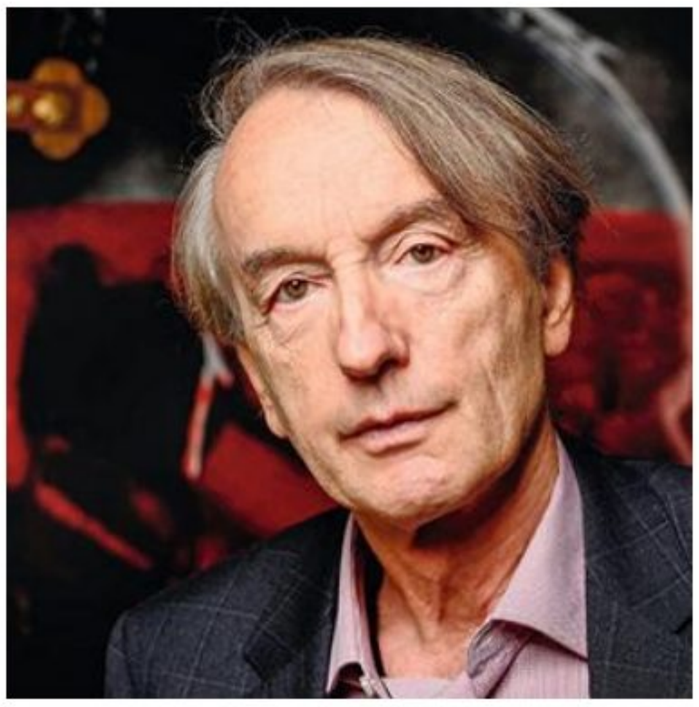
L'œuvre fantastique de Dumas se complète par des incursions dans le roman gothique (*Le Château d'Eppstein*, trois volumes qui auraient gagné à n'en faire qu'un), dans le folklore campagnard (*Le Meneur de loups*, valant pour son impressionnante scène de chasse inaugurale), ou dans l'édifiant (*Le Testament de M. de Chauvelin*, où un favori de Louis XV, aussi pécheur que son roi, revient post-mortem signer son testament en faveur de ses enfants). Tous ces ouvrages constituent aussi une autre preuve de l'invraisemblable fécondité dumassienne : comme l'observait le critique Francis Lacassin, le fantastique ne représente qu'une infime fraction de l'œuvre de Dumas. Elle dépasse cependant en volume la production totale d'un Poe ou d'un Lovecraft qui, eux, y ont consacré leur vie !

Alexis Brocas

AKG-IMAGES

TOUS FANS DE DUMAS

Une rencontre avec Dumas, cela ne s'oublie pas ! Cinq romanciers et une universitaire racontent la naissance de leur passion pour le père des Mousquetaires.



PATRICK GRAINVILLE

« Toutes les facettes de la passion, du pouvoir et de la perdition ! »

« À 10 ans, à l'école de Villerville, je reçois le prix spécial de français : *Les Trois Mousquetaires* et *Vingt ans après*. Près de huit cents pages de texte intégral. En 1957, j'en étais encore à la "Bibliothèque verte" et au magazine *Les Pieds nickelés*, que j'adorais. *Les Trois Mousquetaires* sont l'inverse des trois voyous rigolos qui ratent tout. C'est un quatuor héroïque qui accomplit des prouesses. Je suis frappé par chaque caractère différent. D'Artagnan, l'intuition, la vaillance ; Porthos, la force ; Athos, le secret ; Aramis, la ruse, l'élégance et la longévité. Mais le secret d'Athos, c'est qu'il a épousé Milady et, là, je découvre des profondeurs abyssales que la "Bibliothèque verte" ne m'avait pas révélées. Une fleur de damnation sur une épaule nue, une séductrice à la solde de Richelieu. Toutes les facettes de la passion, du pouvoir et de la perdition ! Ce qui est indémodable. Le mal pour de vrai. *Les Pieds nickelés* étaient inoffensifs à côté. Le tout dans un fracas de cliquetis, de festins, de poisons, de manigances. Et de très longs dialogues durs à avaler, à 10 ans ! Dumas, c'est l'énergie romantique, la frénésie vitale, le panache au sens propre et figuré, la flamboyance de la vengeance, le frisson noir du drame. Le destin est une chevauchée éperdue. »

Dernier livre paru :
***Falaise des fous* (Seuil)**

PIERRE BORDAGE

« Ses œuvres traversent l'épreuve du temps »

« Comment peut-on ne pas aimer Alexandre Dumas ? Il faut être réfractaire aux intrigues de cour ou d'ailleurs, à l'aventure, aux personnages truculents, aux amours tragiques, aux nobles sentiments, à l'honneur des reines et des marins, aux chevauchées héroïques, bref, il faut renier son âme d'enfant et s'obstiner à regarder Dumas comme un simple amuseur, un écrivain, lâchons le mot, populaire. Il n'est qu'à voir la quantité d'adaptations, plus ou moins bonnes, de deux de ses romans majeurs, *Les Trois Mousquetaires* et *Le Comte de Monte-Cristo*, au cinéma et à la télévision, pour se rendre compte que ses œuvres traversent l'épreuve du temps ; elles transportent toujours le public, et continuent encore de me transporter. J'ai lu quelque part qu'il lisait des récits mythologiques dans sa jeunesse, et c'est sans doute là que se terrent les influences, dans ces sillons narratifs labourés par les conteurs des anciens temps. Je me retrouve en Dumas, ou plutôt il se prolonge en moi, pour la joie de conter, pour la structure dynamique, pour la fougue de certains personnages et pour sa façon de trahir la grande Histoire en la rendant plus vraie que nature. »

Dernier livre paru :
***Les Guerriers du silence. L'intégral* (L'Atalante)**

H. TRIAY – A. DI CROLLALANZA

LÉONOR DE RÉCONDO

« La verve d'une langue somptueuse »

« Un été, je choisis dans la bibliothèque familiale *Le Comte de Monte-Cristo,* dont la lecture a sans doute marqué mon entrée en littérature. Avec Dumas, je découvre la verve d'une langue somptueuse et la joie de suivre les aventures de personnages comme on suit aujourd'hui, au fil des épisodes, les protagonistes d'une série. De retour à Paris à la fin des vacances, j'ai commencé un jeu solitaire lié à cette lecture estivale, qui consistait à me demander, assise dans le métro, comment Dumas aurait décrit telle dame assise en face de moi, tel homme accoudé, l'air rêveur… Quels mots aurait-il utilisés pour dire leur attitude, l'expression de leur visage ? Il y avait quelque chose de magique à choisir un inconnu pour en faire un héros de fiction. Ce jeu m'a longtemps accompagnée et m'accompagne sans doute encore dans mon travail d'auteure puisque j'écris avant tout pour créer des personnages, pour faire corps avec eux. Je n'ai jamais relu *Le Comte de Monte-Cristo,* mais l'ai mis dans les mains de mon fils quand il a eu 12 ans, et cela a été une joie de le voir embarqué comme je l'avais été au même âge. Il existe une perméabilité entre les œuvres et des moments de nos existences, qui disparaît pour se transformer ensuite. Dumas m'a nourrie, il a fait vivre en moi des personnages de manière flamboyante et aujourd'hui encore, même si je ne cherche pas à écrire à sa manière, il m'inspire. Dumas est bien plus qu'une lecture d'été. »

Dernier livre paru : *La Leçon de ténèbres* (Stock/Ma nuit au musée)

JOSEPH PONTHUS

« Quand tu veux pour une putain de bouffe, l'ami ! »

« Notre histoire commence dans une quelconque zone industrielle de Bétheny, près de Reims, à la faveur des nuits caniculaires de juillet 2003, dans une guérite préfabriquée qui avait accumulé, encaissé et rendait toute la chaleur des journées à 40 degrés. Figurons-nous des semi-remorques à perte de vue, un boulot étudiant et moi là dedans pour gagner quelques sous. J'ai 25 ans, l'âge d'un cadet de Gascogne, je ne t'ai jamais lu et en désespoir de cause, devant l'ennui des nuits sans fin à guetter sous l'autorité d'un gendarme en reconversion des voleurs qui viendraient cambrioler la marchandise des camions, j'ai acheté *Les Trois Mousquetaires,* un pavé. J'ai une lampe torche filée par le gendarme qui me force à m'allonger sous les semi-remorques à observer "au cas où il se passe quelque chose". Il ne s'est jamais rien passé. Si, toi. Je fais semblant d'observer, te lis avec ma lampe torche sur le bitume. C'est délicieux comme les lectures d'enfance interdites sous la couette. Et, à la différence de tes romans, mon si cher Alex, notre histoire ne s'arrêtera jamais. Porthos, d'Artagnan et surtout mon éternel ami Athos ne sont pas morts. Encore une fois, nous tiendrons le bastion Saint-Gervais, tuerons force bouteilles et Rochelois et reviendrons bras dessus bras dessous, triomphants et rigolards. Nous nous évaderons encore du château d'If, même si c'est une autre histoire. Quand tu veux pour une putain de bouffe, l'ami Alex, ce serait bien, je paie les bouteilles ! »

Dernier livre paru :
À la ligne **(La Table ronde)**

P. MATSAS/OPALE/LA TABLE RONDE – SPD

JULIE ANSELMINI

« L'incroyable fécondité et la diversité de son œuvre »

« Mes recherches sur l'œuvre de Dumas ont d'abord leur source dans l'extraordinaire plaisir de lecture que m'a procuré cette œuvre, et dans le désir probablement pervers d'en découvrir le principe, d'en démonter les mécanismes. Condensées dans *Le Roman d'Alexandre Dumas père ou la Réinvention du merveilleux*, mes premières recherches sont également nées de la volonté de réévaluer un auteur relégué dans les marges de la littérature légitimée et de l'institution scolaire et universitaire, Dumas étant considéré comme un écrivain populaire, étiquette qui lui a fait autant de tort que de publicité. C'est pourquoi j'ai mis l'accent sur l'ambition "sérieuse" de Dumas, celle d'émanciper ses lecteurs en les instruisant de leur histoire, conformément à ses idéaux républicains. J'ai aussi souligné la réflexivité paradoxale de son écriture romanesque, qui dévoile au lecteur, par divers dispositifs, les pièges dans lesquels il est pris. Plus largement, c'est l'incroyable fécondité et la diversité de cette œuvre qui continuent de me fasciner et appellent de nouvelles explorations. Issu d'un colloque organisé en 2019, *Dumas amoureux*, à paraître aux Presses universitaires de Caen, révélera ainsi les multiples facettes du désir de vivre et d'écrire qui irrigue intensément l'œuvre de celui qui se nommait lui-même un "désireur d'impossible" ».

Dernier livre paru :
Alexandre Dumas critique dramatique **(Classiques Garnier)**

MARIE COSNAY

« Rien de plus beau que le début du *Chevalier de Maison-Rouge* »

Dans *Le Vicomte de Bragelonne*, d'Artagnan a 50 ans, on se demande comment il n'en a pas 100, tant il a vécu. Il n'en a pas 100 car tout est possible. En une journée, chez Dumas, il y a des années. Le temps que d'Artagnan jette un coup d'œil au-dehors, Fouquet brûle sur l'âtre ses papiers compromettants. D'Artagnan revient, l'odeur le renseigne. D'Artagnan voit ce qu'il n'a pas vu : d'après les traces au sol, il devine un duel, qui y participait, y a été blessé, est venu chercher le blessé. Tout est possible : le temps n'en finit pas, on s'évade des forteresses, on possède des doubles. Ce jeune homme sorti des eaux, Edmond Dantès, revient sous alias, Monte-Cristo. Un faux roi, frère, élevé à la Bastille, fait illusion. Capes, mantes et masques. Rien de plus beau que le début du *Chevalier de Maison-Rouge* : Maurice Lindey, en 1793, raccompagne chez elle une femme cachée sous ses voiles : là où leurs pas vont se séparer, ils s'embrassent. Au tout début du roman, entre les lèvres des amants, l'un républicain, et l'autre, bien sûr, royaliste, un saphir et un secret s'échangent. Je n'aime pas d'Artagnan quand il obéit, contre sa conscience, au roi. Mais j'aime plus que tout la scène où il poursuit, à cheval, Fouquet, cheval noir contre cheval blanc, l'un rattrape l'autre, l'un aussi perdu que l'autre, peu importe qui est blanc, noir, qui perd ou gagne. Je n'aime pas la vengeance, j'adore qu'elle soit immortelle, qu'elle exagère. Château d'If, maison rouge : l'enfance est là. Elle sait, l'enfance, comme Dumas, que tout est possible, surtout l'inimaginable. Elle sait qu'elle n'en finira jamais. Ces mousquetaires, "qui jadis firent tant de merveilles". Jadis et merveilles.

Dernier livre paru : *If* **(L'Ogre)**

Propos recueillis par Alexandre Fillon, Laëtitia Favro et Pierre-Édouard Peillon

L'ART ET LA MATIÈRE D'UN FEUILLETONISTE

Écrivain populaire, Dumas tirait de ce statut une joie à la mesure de celle de ses lecteurs, quand ils trouvaient ses écrits dans la presse. En affichant ces histoires en épisodes dans les colonnes des journaux, il a démocratisé la littérature et décomplexé le genre romanesque.

Au mitan des années 1830, la presse française fait, elle aussi, sa révolution : grâce au système des « annonces » publicitaires, le prix des quotidiens parisiens – vendus, jusqu'alors, 80 francs sur abonnement – baisse de moitié. Émile de Girardin lance *La Presse* et Armand Dutacq, *Le Siècle*. Les tirages doublent, et le principe du « feuilleton-roman » (publication de romans en tranches quotidiennes dans les colonnes du journal) attire un nouveau public. La littérature, du même coup, se démocratise. En 1836, avec *La Vieille Fille* de Balzac, *La Presse* propose le premier roman-feuilleton français : douze épisodes occupant la partie inférieure de la page. L'emballement est immédiat. Cette même année, outre-Manche, Dickens triomphe avec *Les Papiers posthumes du Pickwick Club*.

ANIMÉ PAR UNE AUTHENTIQUE JOIE PHYSIQUE, IL ÉCRIT POUR TOUT LE MONDE

Une brèche s'est ouverte. Une foule de romanciers s'y engouffre. Avec *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue, publié dans le *Journal des débats* en 1842 et 1843, le phénomène revêt une ampleur inédite. Des centaines de milliers de lecteurs attendent désormais les parutions. Côté auteurs, c'est la naissance de l'écriture salariée, avec son lot d'exigences. Sainte-Beuve le déplore. *« Quelle que soit la légitimité stricte du fond, n'est-il pas triste pour les lettres en général que leur condition matérielle et leur préoccupation besogneuse en viennent à ce degré d'organisation et de publicité ? »* De fait, la popularité, pour les écrivains, s'avère une fin en soi.

TENIR LE LECTEUR EN HALEINE

Porté par le succès du *Capitaine Paul*, paru dans *Le Siècle* en 1838 et qui rapporte cinq mille nouveaux abonnements au journal, Dumas embrasse l'aventure et, en quelques années, devient le porte-drapeau de cette littérature populaire. Animé, de toute évidence, par une authentique joie « physique », il écrit pour tout le monde : les bourgeois et les concierges, les étudiants et les boutiquières, les érudits et ceux qui ne savent pas lire, mais se feront raconter par d'autres les aventures de d'Artagnan et d'Edmond Dantès. Entre 1836 et 1870, Dumas publie au *Siècle*, au *Journal des débats*, au *Journal des enfants*, à la *Revue de Paris* plus d'une centaine d'œuvres dont *La Reine Margot* (1844), *Les Trois Mousquetaires* (1844) et *Le Comte de Monte-Cristo* (1845). Les règles, il s'en accommode avec une virtuosité stupéfiante.

La partie publiée comprenant un nombre constant de signes typographiques, il s'agit de « calibrer » quotidiennement l'écriture. En cas de succès, prière d'allonger le récit, quitte à y mettre un terme dès le public lassé. L'idée, pour le reste, est de tenir le lecteur en haleine en lui donnant ce qu'il désire – du faste, des coups de théâtre, des grands sentiments. Le rythme s'impose comme un élément essentiel. Il faut que des secrets palpitent, que des mystères perdurent, qu'on ait envie de lire la suite. La multiplication des événements se pose en loi cardinale : certes, les rebondissements se multiplient, mais un caractère de continuité doit être conservé, afin que subsiste l'unité première de l'intrigue. Cet alliage d'histoires simples et de complications systématiques, Dumas s'en fait une spécialité, ainsi que du mélange des genres. Avançant sans véritable plan d'ensemble, suivant ses intuitions, il divertit, instruit, passionne, enchaîne les séquences dramatiques et comiques, terribles et réconfortantes. Ses dialogues pétillent, ses monologues sonnent juste, ses personnages, comme chez Balzac, surgissent, disparaissent et reviennent cent pages plus loin… Les contraintes du genre, en vérité, le stimulent : ses romans sont des tragédies aériennes, des miracles d'équilibre qui transforment en forces les faiblesses qu'on leur impose.

Fabrice Colin

GALLICA

GRANDE ŒUVRE POUR PETIT ÉCRAN

Entre téléfilms ringards et adaptations académiques, l'union entre Dumas Père et la petite lucarne a été pour le moins tumultueuse. Le style romanesque, la narration en feuilletons et les thèmes de l'auteur ont pourtant eu une influence considérable sur le format télévisuel, qui se retrouve dans les actuelles séries à succès.

S'il avait fait partie de nos contemporains, Alexandre Dumas aurait été sans doute un *show runner* (créateur de séries) extrêmement prisé par les chaînes de télévision. Il faut dire que son style, des plus romanesques, contient tous les ingrédients propres à tenir le spectateur en haleine sur plusieurs saisons. De là à dire que l'auteur des *Trois Mousquetaires* était le Stephen J. Cannell ou le Ryan Murphy (célèbres directeurs de séries américains, connus pour leur stakhanovisme) de son époque, il y a un pas que nous nous garderons bien de franchir tant son influence dépasse les frontières et les époques.

En France, outre quelques adaptations ayant fait les beaux jours de l'ORTF entre les années 1960 et 1970 (*Le Chevalier d'Harmental, Les Compagnons de Jéhu* ou encore *Les Mohicans de Paris*), ainsi que des téléfilms au mieux très académiques (*La Dame de Monsoreau*), au pire totalement improbables (*D'Artagnan et les Trois Mousquetaires*), il faut bien reconnaître qu'Alexandre Dumas a peu inspiré les scénaristes français. Contre toute attente, c'est à nos voisins anglais que nous devons l'adaptation la plus spectaculaire avec la série *The Musketeers* en 2014, relecture trépidante et ambitieuse des *Trois Mousquetaires*.

DES THÈMES UNIVERSELS

S'il a été peu adapté à la télévision, Alexandre Dumas a pourtant eu un impact considérable sur le médium télévisuel. À commencer par la structure feuilletonesque que l'auteur inaugura en 1836 avec *La Comtesse de Salisbury*, dont le format de roman-feuilleton se déclinera dans ses œuvres les plus célèbres comme *Les Trois Mousquetaires, Le Collier de la reine* ou encore *La Reine Margot*. Sans le savoir, Dumas instaura une structure narrative qui traversera les siècles, allant jusqu'à influencer la radio puis la télévision, qui se réapproprieront ce format pour créer avec leurs publics de véritables rendez-vous quotidiens, hebdomadaires ou mensuels. L'autre influence majeure de Dumas réside dans le caractère éminemment universel et romanesque de ses récits. En exagérant un peu, on pourrait arguer que toute œuvre reprenant les grands thèmes de Dumas – complots, vengeances, trahisons, romances, aventures – sous format feuilletonesque peut se réclamer, de loin ou de près, consciemment ou inconsciemment de l'auteur.

S'il y a un livre de Dumas dont on s'est inspiré à travers les âges et les pays, c'est bien *Le Comte de Monte-Cristo*. Outre la version télévisée réalisée en 1998 par

AUTANT DE RESSORTS NARRATIFS QUI IRRIGUENT AUJOURD'HUI LES SÉRIES TÉLÉ

Josée Dayan avec Gérard Depardieu dans le rôle-titre, le célèbre comte a eu bien d'autres incarnations télévisuelles. Avant de se transformer en Incroyable Hulk, Bill Bixby incarnait un magicien (*Le Magicien*, 1974) injustement emprisonné pour un crime qu'il n'a pas commis. Après s'être évadé en compagnie d'un homme dont il héritera de la fortune, il mettra son argent à profit pour réparer les injustices sous une nouvelle identité. Difficile de ne pas penser au *Comte de Monte-Cristo* tant le héros du *Magicien* présente d'étranges similitudes avec celui de Dumas.

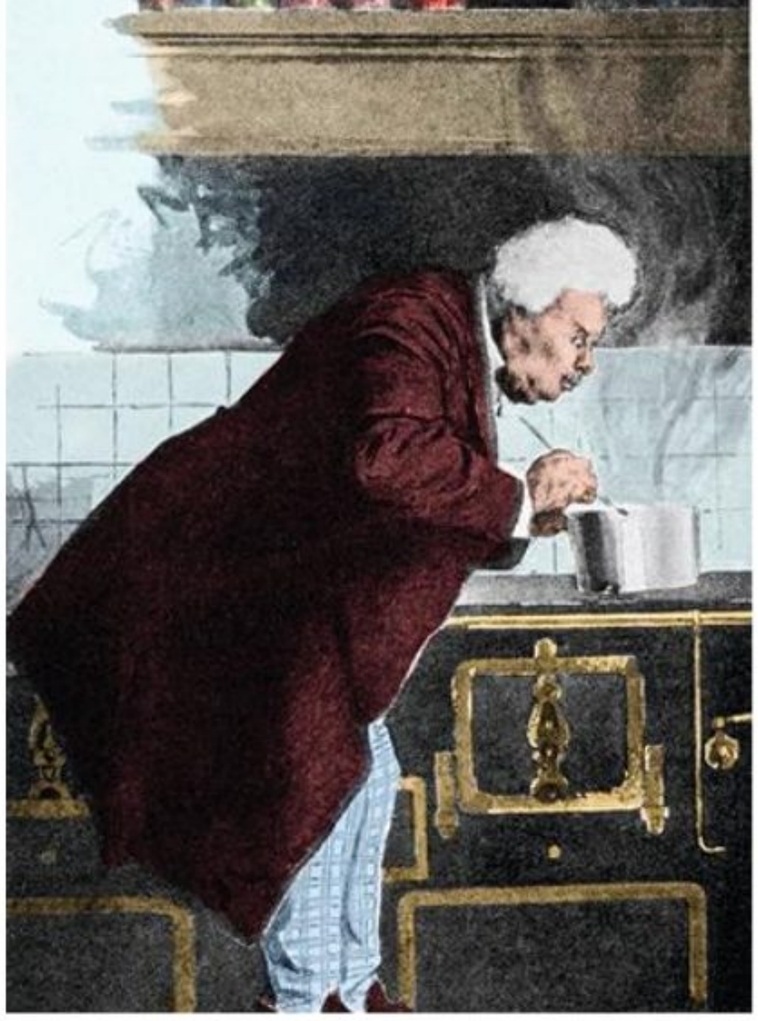
Créée en 2011, la série *Revenge*, où une jeune femme retourne dans la ville de son enfance sous une autre identité pour se venger de ceux qui lui ont causé du tort, assume pleinement sa filiation avec l'œuvre matricielle de Dumas en la revêtant d'un vernis « soap », tout en modernisant son propos par l'entremise de son personnage principal. Vengeances, trahisons, identités usurpées, complots machiavéliques, autant de ressorts narratifs qui continuent d'irriguer les séries télé et dont Alexandre Dumas a été l'un des plus fervents porte-plumes.

Ilan Ferry

BBC

LES BIJOUX MÉCONNUS

Non, Dumas n'a pas écrit que des romans ! Ce touche-à-tout de génie s'est essayé à presque tous les genres. Du théâtre à la nouvelle, en passant par la poésie et même un livre de recettes, voici un florilège de ses œuvres quelque peu oubliées.



Alexandre Dumas aux fourneaux.

SAGA ROYALE

LA ROYALE MAISON DE SAVOIE (1852-1856)

En exil à Turin, criblé de dettes, Alexandre Dumas se lança en 1851 dans l'écriture d'une tétralogie de grande ampleur. Sur plus de deux mille pages, l'écrivain épris d'Italie raconta une histoire française et transalpine : celle de la *Royale Maison de Savoie* de 1555 à 1849. Le tome I a pour protagoniste Emmanuel Philibert, prince de Piémont, surnommé *« Tête de fer »* pour *« son insensibilité au froid, au chaud et aux coups »*. Nous suivrons ses exploits, de la prise d'Hesdin-le-Vieux à la route de San-Remo en 1559, sous le règne de Philippe II. Là, il croise le fer avec quelques Maures, et apprend dans la foulée que la princesse Marguerite est enceinte de lui. Rappelons l'histoire étonnante de *La Royale Maison de Savoie* : boudé par la presse, le texte tomba dans l'oubli pendant un siècle, avant qu'un historien ne remette la main sur un exemplaire en 1985. Un destin digne d'un roman ! **Simon Bentolila**

GASTRONOMIE

GRAND DICTIONNAIRE DE CUISINE (1872)

C'est de loin son texte le plus gourmand, et il peut se lire comme le roman d'une vie de dîners fastueux et de voyages culinaires. Car l'écrivain, qui se place dans la lignée de Carême, fut un gourmet reconnu. Convaincu que sa réputation culinaire n'avait d'égale que sa réputation littéraire, Alexandre Dumas consacra ses dernières années à rédiger son testament gastronomique : le *Grand dictionnaire de cuisine* publié en 1873, trois ans après sa mort. Véritable manifeste épicurien, cet ouvrage maousse costaud – mais pas indigeste – compile pas moins de trois mille recettes (dont huit de soufflés !), et des anecdotes de ses repas pantagruéliques avec ses amis (dont le compositeur Rossini, auquel on doit le tournedos du même nom). L'auteur – au physique rabelaisien pour ne pas dire, aujourd'hui, depardiesque – était connu pour ses frasques gastronomiques dont le poulet à la ficelle et le potage aux queues de crevettes. Attention toutefois, certaines recettes sont, comment dire…, dispensables. Le reste est délicieusement fantasque. **Mina Soundiram**

M^elle George, dans le rôle de Marguerite de Bourgogne.

THÉÂTRE

LA TOUR DE NESLE (1832)

Le succès de ses romans a fait oublier que c'est au théâtre que Dumas fourbit sa plume et se fit un nom. Entre 1825 et 1870, il écrivit plus de cent pièces dont certaines pourraient encore plaire. Parmi elles, *La Tour de Nesle*, située dans la France du XIV^e siècle, qui revisite avec brio, et fantaisie les amours sanglantes et adultérines de Marguerite de Bourgogne, reine et femme de Louis X le Hutin. Baroque et pleine de suspense, cette pièce met aussi en scène un extraordinaire personnage d'amant aventurier et retors (Buridan). Il y a en elle du Hugo, du Racine et du Shakespeare. À sa création en 1832 avec Mademoiselle George dans le rôle de Marguerite de Bourgogne, *La Tour de Nesle* avait tenu l'affiche pendant plus de huit cents représentations consécutives. Peut-être mériterait-elle un retour en grâce. **Dominique Poncet**

NOUVELLE

LA CHASSE AU CHASTRE ET AUTRES NOUVELLES HUMORISTIQUES (1841)

La réputation des Marseillais d'exagérer toujours leurs récits ne date pas d'hier. Dumas lui-même a fait de cette image d'Épinal une nouvelle satirique, dont le titre donne son nom à ce recueil. Inspirée par son premier séjour dans la cité phocéenne en 1835, elle déroule le récit d'un *« chasseur de chastre »* qui, ayant blessé un de ces gros pigeons migrateurs, le poursuit dans une odyssée burlesque à travers le monde – enfin, c'est ainsi que ce hâbleur provençal voit les choses. « Comme Piron » est, quant à elle, inspirée par le passage de l'auteur au service des archives de l'administration du duc d'Orléans. Il y raille la sénilité de certains employés. Enfin, « Arabes et Français » serait le premier texte littéraire anticolonialiste de langue française, raconte le préfacier Daniel Zimmermann. Dans ces quelques nouvelles rassemblées par Actes Sud en 1995, le rire de Dumas tord le cou au lieu commun selon lequel l'humour vieillirait mal. **S.B.**

COSTA/LEEMAGE - GALLICA

Arrestation de Louis XVI à Varennes, le 22 juin 1791.

CHRONIQUE

LA ROUTE DE VARENNES (1858)

Le baptême de Clovis ? La bataille de Bouvines ? Marignan 1515 ? L'appel du 18 juin ? Oubliez ces dates anodines : Alexandre Dumas tenait l'arrestation de Louis XVI par l'épicier Sauce à Varennes-en-Argonne le 21 juin 1791 pour *« l'événement le plus considérable de la Révolution française, et même de l'histoire de France »* – sans cela, selon lui, pas d'emballement de la Révolution, pas de Terreur, pas de Napoléon, etc. Plutôt que de réécrire toute l'histoire, Dumas avait voulu mettre au propre cet épisode. Soixante-sept ans après les faits, il avait refait, étape par étape, le voyage de la famille royale. Il en avait tiré ce petit livre, *La Route de Varennes*, publié en feuilletons en 1858 et réédité chez Mille et Une Nuits en 2005 : le romancier y joue au reporter et corrige quelques contre-vérités. Pour s'évader, Louis XVI était moins doué que Monte-Cristo…

Louis-Henri de La Rochefoucauld

HISTOIRE

LA COMTESSE DE SALISBURY (1839)

Paru en 1836 dans *La Presse*, *La Comtesse de Salisbury* dispute à *La Vieille Fille* de Balzac le titre de premier roman-feuilleton français jamais paru. Il se déroule à l'aube de la guerre de Cent Ans : en 1338, Robert d'Artois convainquit le roi d'Angleterre de contester le trône de France à Philippe de Valois. Le comte de Salisbury, vassal du roi, sera bientôt l'époux d'Alix de Granfton, dont Sa Majesté tomba secrètement amoureux. Inspirées par les chroniques de Froissart, certaines descriptions de scène historiques donnent l'impression d'une matière première assez peu romancée, pour qui s'attend au panache des *Trois Mousquetaires*. Mais si notre bon génie écrira plus tard que cette œuvre n'était pas l'une de ses *« meilleures choses »*, c'est pour une question de périodicité : *« En feuilleton quotidien, le roman eût pu se soutenir. En feuilleton hebdomadaire, il ne fit aucun effet. »* Une lecture précieuse pour se rendre compte de l'évolution de l'univers dumasien, où Histoire et fiction se laissent tour à tour l'avantage. **S.B.**

POÉSIE

PRÉLUDES POÉTIQUES (1827)

Si Dumas commença par écrire de la poésie, il en produisit peu, et c'est sûrement l'aspect le plus méconnu de son œuvre. Lorsque parut en 1827 ce recueil de poèmes en vers, l'écrivain avait 25 ans, découvrait les romantiques et avait goûté son premier succès au théâtre avec *La Chasse et l'Amour*. Le lyrisme de ces poèmes dédiés à sa maîtresse Mélanie Waldor, femme de lettres qui lui inspira d'ailleurs son drame romantique *Antony*, correspond à l'époque, de même que leur forme, très classique. Ils marquent davantage par leur fougue que par leur singularité. Certains des seize titres étaient déjà parus précédemment. Tel « Foy », un hommage au général du même nom, qui le fit entrer au secrétariat du duc d'Orléans, publié pour la première fois en 1825 par l'imprimeur-libraire Sétier. Ou encore « Le Sylphe », paru en 1826 dans *Le Chansonnier des Grâces*, débutant ainsi : *« Je suis un sylphe, une ombre, un rien, un rêve »…* Dumas tout craché ! **S.B.**

ENQUÊTE

L'HOMME AU MASQUE DE FER (1839)

Il ne faut surtout pas négliger la série des « Crimes célèbres » de Dumas. Des œuvres de jeunesse réalistes et documentées tels *Les Borgia, Marie Stuart, Ali Pacha, Martin Guerre,* ou le fameux *L'Homme au masque de fer*. Un prisonnier presque aussi célèbre que le comte de Monte-Cristo. Épaulé par Auguste Arnould, l'auteur a mené l'enquête sur l'identité de cet inconnu qui séjourna à la Bastille où il trouva la mort en 1703. Fasciné, comme beaucoup d'autres, par *« un crime abominable dont l'impunité révolte »*. Par ce *« captif désigné entre tous les autres par un supplice sans exemple, à qui on a donné une prison dans une prison »*. Il étudie toutes les hypothèses possibles autour de son identité. Penchant pour qu'il soit le frère jumeau de Louis XIV, *« le plus cruel des princes »*, obligé de porter un masque tant sa ressemblance avec le souverain est frappante. De cette *« curieuse énigme »* qui, depuis un siècle, *« exerce tour à tour l'imagination des romanciers, des dramaturges, et la patience des érudits »*, il a tiré un petit volume à redécouvrir. **Alexandre Fillon**

L'Homme au masque de fer.

PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET

EMANUELE SCORCELLETTI

LA MANNE D'OR DE L'ARTISAN MINIER

Si son nom renvoie aux terrils, lui s'est imposé dans le thriller : depuis le carton de *Glacé,* la cote de Bernard Minier n'a plus cessé de grimper. Son nouveau livre, *La Vallée*, marche très fort en librairies. Regardé de haut en France, mais applaudi par la critique à l'étranger, portrait de ce stakhanoviste à succès du roman policier.

Qu'est devenu Dupont de Ligonnès depuis le 15 avril 2011 ? Ce jour-là, il quittait l'hôtel Formule 1 de Roquebrune-sur-Argens et s'évaporait dans la nature. Sur des images prises par les caméras de vidéosurveillance, on le voyait avec un livre à la main : *Glacé,* de Bernard Minier. Quand on rencontre l'auteur dans les bureaux de son éditeur, XO, au 47e étage de la tour Montparnasse, on ne résiste pas à la tentation de lui parler de l'assassin. Cette histoire l'avait-elle fait rire ? Il écarquille les yeux : *« Ça ne m'avait pas amusé du tout, non – quand quelqu'un tue cinq personnes, ça ne me fait pas rigoler. Heureusement,* Glacé *n'a rien à voir avec l'affaire Dupont de Ligonnès. S'il s'était inspiré du livre, cela aurait été terrible. En fait, c'était juste une coïncidence :* Glacé *était sorti deux mois plus tôt et le gars était amateur de romans policiers – dans sa bibliothèque, on en a retrouvé un au titre prophétique :* Disparu à jamais, *de Harlan Coben. Mon attachée de presse et moi-même trouvions que ce n'était pas génial, comme publicité. Je préfère asseoir le succès sur autre chose que sur ça. »*

DE LA VIE DE BOHÈME AUX SCÈNES DE CRIMES

Que Minier se rassure : son succès, il n'a pas eu besoin de Dupont de Ligonnès pour l'asseoir et le confirmer. Depuis *Glacé*, où il mettait pour la première fois en scène son héros récurrent, le commandant de police judiciaire Martin Servaz, il a vendu plus de 3,5 millions de livres en neuf ans et a été traduit en vingt-deux langues, avec une large audience en Espagne, Allemagne et Pologne. Son nouveau thriller, *La Vallée*, est bien parti pour être le best-seller de l'été : à l'heure où nous écrivons ces lignes, il avait pris la tête des ventes en s'écoulant à 20 000 exemplaires en quatre jours. Malgré cette réussite phénoménale, Bernard Minier reste méconnu. Qui est cet homme discret, ancien inspecteur des douanes reconverti sur le tard en romancier ? Pour résoudre cette énigme, nous sommes venus enquêter tour Montparnasse.

Minier est né en 1960 à Béziers. Il grandit à Montréjeau, une commune de 3 000 âmes sise aux pieds des Pyrénées. De ses parents, on n'apprendra pas grand-chose, si ce n'est qu'une fois par an ils l'emmenaient en pèlerinage à Lourdes, ce qui lui a laissé *« une fibre religieuse, esthétique et émotionnelle »*, bien qu'il ne soit pas croyant. Sur les montagnes, il est plus bavard : *« Le Sud-Ouest, j'y ai passé dix-sept ans, on ne guérit jamais*

C. GASSIAN/XO

« UNE HISTOIRE D'AMITIÉ »

Le romancier Henri Lœvenbruck a précédé Bernard Minier à la Ligue de l'imaginaire. Il nous parle de leur rencontre, et de leur club littéraire.

« Notre première véritable rencontre avec Bernard a eu lieu en novembre 2014, lors d'une dédicace commune à la librairie de Crécy-la-Chapelle. J'ai été immédiatement frappé par son humanisme et sa bienveillance, mais aussi par l'immense culture littéraire de ce « jeune » auteur (il venait de publier son deuxième roman). Bernard a fait preuve,dès son premier ouvrage, d'une grande maîtrise de notre artisanat, ayant passé les cinquante premières années de sa vie à dévorer toutes les littératures avec passion ! L'amitié que nous avons ensuite développée s'est fondée non seulement sur des concordances de nos goûts littéraires et cinématographiques, mais aussi sur celle de nos idées philosophiques… La Ligue de l'imaginaire est avant tout, et par-dessus tout, une histoire d'amitié. Quand nous l'avons fondée il y a douze ans, nous étions cinq amis, avant d'être cinq écrivains. Et c'est la seule règle de la Ligue : nous ne cooptons que des gens que nous avons déjà longuement fréquentés, et avec lesquels des liens d'amitié se sont noués. Aujourd'hui, nous sommes vingt et un membres, et l'amitié est toujours là. La Ligue a deux fonctions principales : en interne, c'est un moyen de nous soutenir les uns les autres, de partager nos idées, nos soucis, si possible, autour de bonnes bouteilles de vin ; en externe, le but est de promouvoir les littératures dites de l'imaginaire, au sens large. Cela passe par de nombreuses rencontres communes et par l'attribution, chaque année, d'un prix récompensant la puissance créatrice d'un auteur. Nous pensons que, bien au-delà de la littérature, l'imaginaire a une fonction capitale dans le monde moderne, qu'il est essentiel à notre civilisation et à son devenir : on ne rêve pas seulement pour se divertir, mais aussi pour se projeter… »

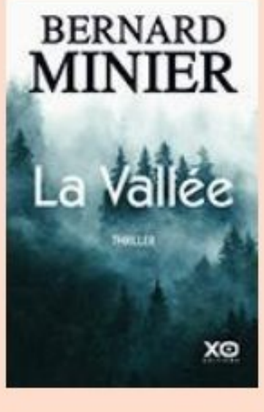
Propos recueillis par L.-H.L.R.

UN HUIS CLOS MORTEL !

La Vallée, huitième roman de Bernard Minier, est un thriller montagnard, dont tout le monde ne sortira pas vivant. Servaz, lui, trouvera-t-il une issue ?

La Vallée, qui se trouve dans le Comminges, n'est pas plantée dans un pays de cocagne : le roman s'ouvre sur l'image saisissante d'un cadavre retrouvé sur un lac gelé. L'homme est éventré, avec une poupée à l'intérieur. Pour Martin Servaz, confronté à un conseil de discipline et légèrement déprimé, les affaires reprennent. Dans le même temps, il reçoit un mystérieux appel nocturne de son ex-femme, disparue depuis des années. Les deux événements semblent se croiser. Ni une ni deux, il part sur le terrain, épaulé par l'intrépide capitaine Irène Ziegler.

Au cours de l'enquête, menée sans temps mort pendant cinq cents pages, Ziegler et Servaz devront se coltiner des personnages secondaires tous plus retors les uns que les autres, dont des moines auxquels on ne confesserait pas nos péchés, et une psychiatre ensorcelante à qui on ne confierait pas nos névroses. Avec ce livre à la Stephen King, Minier s'imposerait-il aujourd'hui comme l'un des meilleurs artificiers du thriller? **L.-H.L.R.**



★★★☆☆
***LA VALLÉE*, BERNARD MINIER**, 450 P., XO, 21,90 €

de son enfance, et c'est un territoire qui donne de bons décors, comme dans Glacé, *ou dans* La Vallée. *Pour les lecteurs étrangers, les Pyrénées, c'est exotique, sauvage et mystérieux. C'est un peu comme les Alpes autrichiennes chez Thomas Bernhard ou le comté de Scanie pour Henning Mankell : j'aime cette idée d'avoir un territoire à soi. »*

Après le bac, Minier quitte Montréjeau pour Toulouse : *« C'était un choc, j'avais l'impression d'être à New York ! J'étais comme le Stingo du* Choix de Sophie, *qui arrive à Brooklyn et qu'on prend pour un péquenaud. »* Disons-le franchement : à la fac, Minier se tourne les pouces. À 20 ans, il plie quelques affaires et part pour l'Espagne vivre la vie de bohème : *« C'était le début des années 1980, la Movida, la démocratie était une nouveauté en Espagne, tous les jeunes parlaient de politique, tout le monde était enthousiaste, y croyait… Il y avait une ébullition artistique, en cinéma, en musique. »* Cet amateur de rock essaie-t-il d'y monter un groupe ? *« Ah non, je n'étais pas musicien du tout : je chante comme une casserole et j'avais vite compris qu'à la guitare, je ne serais pas Jimmy Page ! Dans ma tête, je pensais à Kerouac et Henry Miller, ces vagabonds de la littérature qui mêlaient sexe, drogue et écriture. Parce que du point de vue de la fête et de la sexualité, c'était très libre. J'avais très peu d'argent, je dormais chez l'habitant, chez des amis… »* Au bout d'un an de bringue et expériences diverses, le clochard céleste est rattrapé par la réalité : il n'a plus un sou en poche, aucun diplôme, et doit urgemment trouver un travail. Il rentre en France et passe trois concours, ceux des douanes, des impôts et du Trésor. Il les réussit tous. *« J'aurais pu être inspecteur des impôts »*, nous dit-il en souriant, comme si on était en plein redressement fiscal. Finalement, il choisit les douanes : il y restera vingt-cinq ans.

UNE PASSION POUR BALZAC

Être fonctionnaire aurait pu être une planque idéale pour écrire, mais c'est aussi un piège : le meilleur moyen de repousser au lendemain le manuscrit en cours. Et puis en entrant dans l'administration, Minier n'a pas encore lu Mankell, l'auteur qui lui aura permis de comprendre toutes les possibilités offertes par le polar. Ses héros de jeunesse se nommaient Bernhard, Gombrowicz, Camus et Pasolini. Il avoue aussi une passion qui ne l'a jamais quitté pour Balzac : *« De lui, j'ai quasiment tout lu. Dans Balzac, il y a tout. J'ai récemment relu* La Maison Nucingen, *où il y a un comptable indélicat – c'est un trader avant l'heure, un Jérôme Kerviel du XIXe siècle ! On y trouve le fonctionnement de la banque de l'époque. On a l'impression de lire du Paul-Loup Sulitzer tellement c'est précis ! »*

Blague à part, Minier ne cesse de remettre son ouvrage sur le métier. Dans les années 2000, pour s'étalonner, il participe à des concours de nouvelles et s'aperçoit que des lauréats finissent par être publiés ici et là : *« Pourquoi n'ai-je pas proposé mes manuscrits avant ? Je me pose encore la question. Le problème, c'est que je ne terminais pas mes textes – les soixante premières pages de* Glacé *ont dormi trois ans dans un tiroir. »* Il finit par s'atteler sérieusement à *Glacé* comme à *« un exercice de style »*, le termine et l'envoie à trois éditeurs, dont XO, qui l'accepte et le publie avec le succès que l'on sait. Là-dessus, il se met en disponibilité et change de vie à 51 ans. N'était-ce pas un saut dans le vide ? *« Oui et non, et c'est l'avantage de l'administration. La disponibilité, c'est un sacré filet de sécurité : si mes romans n'avaient pas marché, je pouvais retrouver mon travail. »* La disponibilité peut durer dix ans maximum. Minier devra choisir en octobre : ou bien il reprendra du service, ou bien il démissionnera. Hésite-t-il ? *« Ah non, je ne pense pas y retourner, ça m'étonnerait fort ! »*

« J'AURAIS PU ÊTRE INSPECTEUR DES IMPÔTS »

Pour lui, *« la transition a été incroyablement facile »*. Son agenda est celui de l'artisan le plus rigoureux : *« Je suis très discipliné, je garde ça de l'administration. J'ai des horaires très rigides : je commence à 7 h 30 le matin. Les gens fantasment sur la vie des écrivains à succès, alors qu'il n'y a rien de plus inintéressant comme routine. Je suis un écrivain diurne, j'écris sept jours sur sept, samedi, dimanche et fêtes. Les dernières vacances que j'ai prises, c'était quatre jours au mois d'août dernier, pour mon anniversaire… »* Malgré son physique qui pourrait être celui d'un moine, Minier n'est pas un chartreux, et quand il sort de sa réclusion volontaire, sa réussite offre quand même des plaisirs au Stakhanov du polar français. Il y a deux ans, au cours d'un festival à Côme, il avait ainsi dîné aux côtés

d'Abel Ferrara et de Dario Argento, avec lesquels il avait eu une grande conversation sur son idole, Pasolini. Il y a pire comme partenaires de soirée…

PLUS FORT QUE JAMES ELLROY

Quel est aujourd'hui le public de Minier ? Libraire spécialiste du polar à la Fnac Rosny 2, Caroline Vallat nous répond avec l'expertise du terrain : *« Les lecteurs de polars sont souvent des lectrices, mais lui a un lectorat mixte, et ce n'est pas si courant. Il n'y a qu'à regarder les files d'attente dans les salons, il n'a pas de fan type : dans ses enquêtes noires et fracassantes, toutes les générations s'y retrouvent, des adolescents aux grands-mères. Minier est très vite devenu l'un des auteurs de romans policiers préférés des Français. La sortie de chacun de ses livres est très attendue par ses lecteurs, pour qui Servaz est devenu une sorte d'ami, dont on a plaisir à avoir des nouvelles. Il fait partie des quelques auteurs, tels que Franck Thilliez, Maxime Chattam ou Olivier Norek, auxquels le lecteur est, sinon dépendant, du moins très attaché ! »*

Avec Thilliez, Chattam, Norek et une quinzaine d'autres auteurs, dont son ami Henri Lœvenbruck, Minier fait partie de la Ligue de l'imaginaire *[voir encadré p. 53]*, une association d'écrivains qui, s'ils sont très aimés des lecteurs, sont souvent snobés par France Culture ou *Le Monde des livres*. Que lui inspire cet éternel mépris de la chapelle de la littérature blanche envers la chapelle polar ? *« Je m'en fiche complètement, je n'ai pas ce genre de susceptibilité. Et puis, c'est très français, on le sait… En Espagne, par exemple, il n'y a pas cette frontière entre le noir et le blanc. Lorenzo Silva a eu avec des romans policiers les deux prix littéraires espagnols les plus prestigieux. Dans les autres pays, j'ai parfois des papiers dans les meilleures revues. L'an dernier,* La Vanguardia, *un quotidien assez pointu sur le plan littéraire, a classé* Une putain d'histoire, *dont la traduction venait de sortir en Espagne, meilleur roman policier étranger devant James Ellroy et Don Winslow. C'est juste inimaginable ici… Le jour où* Télérama *me mettra devant Ellroy, c'est qu'ils seront tombés sur la tête ! »* On rit avec lui : Bernard Minier en couverture de *Télérama*, voilà qui nous changerait de l'ordinaire. En attendant que se produise ce miracle digne de Lourdes, on lui souhaite le meilleur pour *La Vallée*, sans trop nous en faire pour lui : contrairement à Dupont de Ligonnès, il n'est pas près de disparaître.

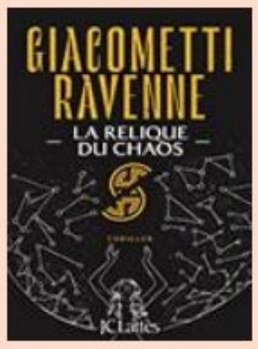
Louis-Henri de La Rochefoucauld

COMMIS D'OFFICE

Comme chaque année, certains prolifiques auteurs de thrillers à la française – tel Bernard Minier – sont plébiscités par un très large lectorat pour quelques frissons estivaux. Mais que valent leurs dernières livraisons ? Cuvée contrastée.

GIACOMETTI-RAVENNE : HALETANT

Après *Le Triomphe des ténèbres* et *La Nuit du mal*, voici que se termine la saga du Soleil noir, qui raconte la Seconde Guerre mondiale version ésotérique : du côté allié comme du côté nazi, des unités secrètes mènent une course effrénée pour récupérer quatre reliques éparpillées autour du globe, les Swastikas. Si vous avez lu les tomes précédents, vous savez qu'il n'en reste plus qu'une à trouver. *La Relique du chaos* nous plonge en juillet 1942. Nous retrouvons Tristan Marcas, aventurier et trafiquant d'art. Devenu agent double pour les services de Churchill et ceux de Himmler, il traque l'ultime relique qui, désormais, intéresse toutes les forces engagées… Roman d'espionnage, dimensions historique et mystique, récit militaire entre l'URSS, la Pologne, la France et l'Angleterre, ce volume final est le plus enlevé. **Hubert Artus**



★★★☆☆
***LA RELIQUE DU CHAOS*, ÉRIC GIACOMETTI** ET **JACQUES RAVENNE,** 450 P., JC LATTÈS, 22 €

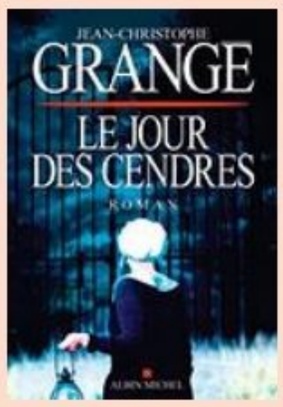
FRANCK THILLIEZ : CLASSIQUE ET EFFICACE

Comme il le fait régulièrement, l'auteur renoue avec ses héros les plus connus (Lucie Henebelle et Franck Sharko). Mais Thilliez reste un sacré joueur. Dans *Il était deux fois*, son nouveau roman, comme à Sagas, petite ville (fictive) au nom palindrome, tout se lit et se relie dans les deux sens. Quand il arrive dans un hôtel du coin pour en fouiller les registres, en ce printemps 2008, le lieutenant Gabriel Moscato cherche désespérément sa fille Julie, disparue depuis un mois. Le lendemain, tout a changé. Il apprend qu'il est… en novembre 2020. Que s'est-il produit ? Amnésie partielle ou collective ? Notre gendarme va remonter les courants d'une affaire que toute la région a classée sans suite. Enquête à rebours défiant le temps, meurtres en série, féminicides, mais aussi « art criminel » et zones gore : du Thilliez pur jus. **H.A.**

★★☆☆☆
***IL ÉTAIT DEUX FOIS*, FRANCK THILLIEZ,** 528 P., FLEUVE NOIR, 22,90 €

JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ : UN PEU MOU

Vingt ans après *Les Rivières pourpres*, Grangé avait repris et prolongé son célèbre roman pour une série sur France 2, dont *La Dernière Chasse*, paru l'an dernier, était l'adaptation (enrichie) des deux premiers épisodes, marquant le retour du héros Pierre Niémans. *Le Jour des cendres* fait de même avec le troisième et le quatrième. Parmi les différences avec la série : l'adjointe de Niémans à l'OCCS (Office central contre les crimes de sang) ne s'appelle plus Camille mais Ivana Bogdanovic, originaire de Croatie, dont les traumas liés à l'enfance sont plus profonds. En Alsace, les deux limiers sont mobilisés sur un homicide au sein d'une communauté religieuse qui vit de son prestigieux vignoble. Bogdanovic s'y fait embaucher, et Niémans enquête de l'extérieur. Des trafics et secrets en tout genre forment un polar qui a du coffre, mais manque de nerf. **H.A.**



★☆☆☆☆
***LE JOUR DES CENDRES*, JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ**, 368 P, ALBIN MICHEL, 21,90 €

MOBY
M S C

La baie de Naples surplombée par le Vésuve.

GETTY

VOIR NAPLES ET ÉCRIRE

Même si, aujourd'hui, c'est plutôt l'image de la Mafia qu'elle évoque, l'ancienne capitale du royaume des Deux-Siciles a longtemps fait rêver les écrivains du monde entier. De Stendhal à Elena Ferrante, en passant par Oscar Wilde.

On a rarement vu sur un écran ordure plus répugnante que Ciro Di Marzio, malfrat sans âme, trafiquant obsédé par l'argent, capable de brûler vive une jeune fille pour lui arracher quelques informations. Présent des saisons 1 à 3 de la série *Gomorra*, ressuscité dans le film *L'Immortale* (2020), Di Marzio est pourtant le héros le plus connu du Naples d'aujourd'hui. À l'origine de cette bonne fortune, il y a *Gomorra*, l'implacable document littéraire que le journaliste Roberto Saviano consacra à la Camorra napolitaine en 2006. Depuis, malgré les menaces de mort de la Mafia, l'auteur a creusé le filon : un autre document (*Extra pure,* 2014), deux romans, dont un qui inspira une nouvelle série (*ZeroZeroZero*)… Saviano a-t-il voulu modifier l'image romanesque de Naples ? Dans *Piranhas* (2018), où il met en scène les gangs d'enfants meurtriers de la ville, il dénonce les modèles que sont devenus pour eux les truands de cinéma ou de télévision (Tony « Scarface » Montana en particulier…). Par une étrange mise en abyme, il cite parmi ces modèles délétères Gennaro Savastano, le jeune parrain dont « sa » série *Gomorra* conte l'ascension, se reconnaissant lui-même comme fournisseur de ce système de représentation qu'il dénonce.

LA SPLENDEUR ET LES BAS-FONDS

Cynisme ou lucidité ? Le Naples littéraire est, en tout cas de nos jours, associé à cette image de ville mafieuse, image que mettent en avant aussi quelques passages de la saga *L'Amie prodigieuse*, d'Elena Ferrante *[voir page 61],* au succès colossal. La Camorra, dont le nom apparaît dès 1900 dans un roman du méconnu Hugues Rebell, membre de l'école décadentiste française, est aujourd'hui plus célèbre que le Castel dell'Ovo, le plus ancien château de Naples.

Se retourneraient-ils dans leur tombe, tous ceux qui ont chanté et aimé la beauté de cette baie surveillée par le Vésuve, ouverte sur la mer Tyrrhénienne et protégeant la ville ? *« Nulle part la vie et la mort ne sont mises dans une si brusque et si prochaine opposition »,* écrivait Michelet dans son *Histoire romaine*. Naples, c'est cela : la fange et le sublime, les bas-fonds et la splendeur. On la chante autant qu'on la vomit, on la célèbre autant qu'on la dénonce. Son image oscille entre ces deux pôles, auxquels vinrent s'abreuver tour à tour les écrivains fascinés qui la parcourent.

SE RETOURNERAIENT-ILS DANS LEUR TOMBE, TOUS CEUX QUI ONT CHANTÉ LA BEAUTÉ DE CETTE BAIE ?

Faut-il rappeler son destin ? Anciennement Parthénope, la cité fut fondée durant l'Antiquité par la ville voisine de Cumes, à l'emprise de laquelle elle échappa vite pour devenir l'une des cités importantes de l'Empire romain. Byzance s'en empara, mais elle devint, dès le XIIIe siècle, et pour ensuite plus de six cents ans, la capitale du royaume de Naples puis du royaume des Deux-Siciles. La science y est reine, avec la plus vieille université laïque du monde ; la musique s'en empare et en fait la ville du baroque et des castrats. En 1860, le royaume d'Italie l'annexe. Dépassée par Rome, elle connaîtra alors un déclin qui perdure aujourd'hui.

Scène de rue à Naples au XIXe siècle.
Toile du peintre napolitain Vincenzo Migliaro
(1858-1938).

DEAGOSTINI /LEEMAGE

Au XVIIIe siècle, elle étincelle encore de tous ses feux. Capitale des arts que des monuments somptueux décorent et où l'opéra est roi, elle n'a pour seule grande rivale que Paris. La Grèce, l'Espagne, l'Afrique, l'Orient se mêlent en elle. Naples est un monde. En 1778, le brillant littérateur libertin Vivant Denon écrit un *Voyage au royaume de Naples*, qui ne sera publié qu'en 1999. Puisant à la légende, il arpente une cité où règnent autant les fantômes des disparus que ses contemporains. Neuf ans plus tard, en 1787, Goethe y séjourne avec son ami le peintre Tischbein, qui peindra le plus célèbre tableau que l'on connaisse de l'auteur de *Faust*. Ce serait lui qui, le premier, aurait rapporté la célèbre expression « Voir Naples et mourir ». La ville enthousiasma aussi le marquis de Sade. Pendant cinq mois, de janvier à mai 1776, guide cultivé et mordant, il se grisa de ses trésors et de la splendeur de sa baie. A-t-il été tenté d'y rester ? Il n'en aura pas le loisir, la justice le rappelant en France. Naples apparaîtra dans *L'Histoire de Juliette* (1797). L'héroïne libertine y batifole avec le roi de Naples, nécrophile, sa femme, lesbienne, et éprouve un orgasme en précipitant la Borghèse dans le cratère du Vésuve…

STENDHAL, LAMARTINE ET WILDE Y ONT CHASSÉ LE BONHEUR

Stendhal la prend comme l'un des sujets du premier livre qu'il publie sous son pseudonyme, *Rome, Naples et Florence* (1826), livre étrange, qui parle plus de Milan que des trois villes de son titre. Henri Beyle arrive au bout de son voyage à Naples *« la seule capitale de l'Italie »*. Au Vésuve, qu'il gravit, il connaît *« la plus grande fatigue* [qu'il ait] *éprouvée de* [s]*a vie »*. Pompéi l'attire trois fois par semaine car, *« là seulement, on connaît l'Antiquité »*. Mais Caserte le déçoit, alors que Portici et Capodimonte lui plaisent. Le théâtre San Carlo le ravit pour sa *« salle éblouissante »*. Comme partout, il chasse le bonheur

Le bonheur, Lamartine l'y trouvera et fixera les traits de la Naples romantique dans *Graziella* (1852), récit de l'histoire d'amour entre un jeune noble désœuvré en goguette et la fille d'un pêcheur de l'île de Procida. Loin des divas chéries par Stendhal, Lamartine nous amène près d'une Italie populaire, celle des pêcheurs et des paysans auxquels il prête les vertus et les mœurs des pâtres antiques. Son pouvoir d'évocation reste intact, et ces villages assoupis sous le soleil, la mer d'azur d'où émergent des bouts de rocher, les pentes douces s'offrant aux arbres fruitiers sont décrits avec un don magique.

Alexandre Dumas prendra Naples comme cadre d'une histoire passionnée, celle de *La San Felice* (1864). Il y mettra en scène le renversement de la monarchie des Bourbons de Naples à la suite de la Révolution française à travers les amours entre Luisa San Felice, une jeune aristocrate napolitaine, et un républicain, Salvato Palmieri. L'écrivain voyageur reviendra à Naples dans *Le Corricolo* (1843) pour y dépeindre une ville bouillonnante. Ville qui inspirera la célèbre féministe Susan Sontag pour un roman historique, *L'Amant du volcan* (1992), librement inspiré de la vie de sir William Hamilton, ambassadeur britannique, et de sa femme, Emma, maîtresse de l'amiral Nelson.

> LA GRÈCE, L'ESPAGNE, L'AFRIQUE, L'ORIENT SE MÊLENT EN ELLE. NAPLES EST UN MONDE

Ce bonheur, Oscar Wilde l'y chassera en vain. En septembre 1897, un an après sa sortie de prison, réconcilié avec son amant Alfred Douglas, il se rend avec lui à Naples et vit à la villa Guidice. Mais en décembre, leurs deux familles leur coupent les crédits, et Douglas repart. Wilde restera encore trois mois sur place, jusqu'en février, vivant via San Lucia dans une modeste pension, puis rentrera à Paris pour y mourir, sans avoir même trouvé les traducteurs qu'il y avait cherchés. Sans doute Wilde s'était-il intéressé aux castrats… Dominique Fernandez, qui dirigea l'institut français de Naples, a signé l'un de ses meilleurs livres avec *Porporino* (1973). Son héros, élève à l'école des castrats napolitains sous le règne du roi Ferdinand, dans les années 1770, y côtoie le prince de Sansevero, génie universel à moitié fou, le franc-maçon Antonio Perocades, l'aventurière Lady Hamilton, le jeune Mozart, le vieux Casanova et, bien sûr, le célèbre Farinelli, le plus fameux des castrats.

On oublie souvent que Blaise Cendrars passa deux ans de son enfance à Naples, dans le quartier du Vomero. Dans *Bourlinguer* (1948), le chapitre curieusement intitulé « Gênes » est consacré à cette période,

I. DI LILLO

3 QUESTIONS À JEAN-NOËL SCHIFANO

L'écrivain-traducteur-éditeur* est citoyen d'honneur de la ville de Naples, où il a dirigé l'Institut français. Il nous explique sa fascination pour cette région.

À quand remonte votre découverte de Naples ?

• **Jean-Noël Schifano** Au début des années 1970, Naples n'aurait dû être qu'une étape d'une nuit. J'y suis resté dix ans. Mon éducation carrée et cartésienne avait du mal à se faire au rond tourbillonnant en spirale de ce que j'ai baptisé plus tard baroque existentiel, métamorphoses continues, harmonies inouïes entre le dedans et le dehors, la rue et les palais, le Vésuve au levant, la Solfatare au couchant. Je me suis fondu dans ces contrastes extrêmes avant de pouvoir, jusqu'à l'intime, l'explorer et, sans trêve, la partager.

En quoi la ville a-t-elle changé ?

• **J.-N.S.** Heureusement, en rien !.. On dit que Naples est d'une beauté unique, par malheur peuplée de Napolitains ! Bref, *« un paradis habité par des diables »*. Les Napolitains tutoient les mythes fondateurs et l'Histoire. Sans les Napolitains, saints ou criminels, Naples n'existerait pas. Et l'Europe serait orpheline.

Quel écrivain, selon vous, a le mieux parlé de Naples ?

• **J.-N.S.** Je citerais deux livres de deux génies : au XVIIe siècle, *Le Conte des contes* de Giambattista Basile, la plus que divine comédie du Sud. Au XXe siècle, *La Peau* de Curzio Malaparte. Comme vous le savez, infernal, d'une cynique compassion, et toujours admirable.

Propos recueillis par Alexandre Fillon

Vient de paraître : *Anna Amorosi* (Seuil)

dans une belle maison à la limite des quartiers populaires de Naples, et à ses contacts avec les gamins des voisins, que fascinait le tombeau de Virgile.

On vient à Naples, mais on n'y reste pas toujours, et les îles, Capri et Ishia, attirent aussi les écrivains. Tout Comme le fait Pompéi, cité ravagée. Pline le Jeune avait déjà raconté dans deux lettres célèbres l'éruption du Vésuve et la mort de son oncle venu de trop près voir la catastrophe, en 79. Corinne et Lord Nevil commencent aux ruines de Pompéi leur voyage en Italie dans le *Corinne* (1807) de Madame de Staël. Ses « derniers jours » ont inspiré à Edward Bulwer-Lytton, en 1834, un titre célèbre, adapté de multiples fois au cinéma. Théophile Gautier s'intéresse aux visiteurs du site antique et y installe une nouvelle fantastique, « Arria Marcella » (1852), où un touriste français, séduit par les formes d'une femme dans les cendres de Pompéi, se promène avec son fantôme la nuit. Depuis, la catastrophe – annonce des désastres écologiques qui nous menacent – a suscité de nombreux livres. Les plus notables sont le *Pompéi* de Robert Harris (2003), remarquable par la façon dont il intègre au récit les notions modernes de volcanologie, et celui de Maja Lundgren, d'une précision documentaire exceptionnelle (2004).

JEAN-PAUL SARTRE SERA L'UN DES PREMIERS À VOIR LE NAPLES FASCISTE

Cette image faite de splendeur esthétique et de fascination du passé bascule au XXe siècle. Jean-Paul Sartre sera l'un des premiers à voir en 1932 le Naples fasciste et l'appréciera peu. Il en ramènera une nouvelle, « Dépaysement », qu'il jugera ratée et n'inclura pas dans son recueil *Le Mur* (1939). Il y raconte la journée d'un touriste français, Audry, qui s'ennuie et découvre les quartiers populaires, dépeints avec une hargne dégoûtée. Dans cette *« ville vérolée* […] *le purin des ruelles se colle à vous »*. Ces ruelles sont des *« colonies animales »*, où les gens *« jouissaient avec indolence de leur vie organique. Des enfants rampaient, étalant leurs derrières tout nus près des viandes et des entrailles de poissons, raclant contre la pierre leurs petites verges tremblantes »*. Bien sûr, c'est aussi le pouvoir corrupteur du fascisme qu'il dépeint, tout comme Curzio Malaparte racontera dans *La Peau* (1949) la corruption et le désespoir des Italiens face à la naïveté des soldats américains. Le *« baiser de feu »* du roman d'Auguste Bailly (1923) est loin…

ENTRE RÊVES ET RÉALITÉS SORDIDES

Le grand écrivain du lieu aujourd'hui est Erri De Luca *[voir page 62]*. Usant souvent du dialecte napolitain, il a donné au Naples populaire une voix à part, ni émerveillée ni dénonciatrice, plutôt désireuse de comprendre une singularité qui est aussi celle de sa vie à lui, enfant pauvre de la petite bourgeoisie italienne, né dans une famille que sa déchéance sociale condamnait à l'isolement. Son livre le plus connu porte le nom de son quartier, *Montedidio*, cette colline qui domine la baie, la plus haute de la ville, berceau d'une enfance entre rêves et réalités sordides. La réussite pour ses parents sera de quitter Montedidio et d'aller dans le quartier neuf, riche et insipide de Mergellina. Son bonheur d'enfant est de rejoindre Ischia, l'île en face de Naples. *Tu, moi* et *Le Jour avant le bonheur* évoqueront aussi sa cité. *« J'ai donc su tout de suite que la beauté avait un prix. Elle n'était ni gratuite ni donnée. Pour moi, le bonheur est cette possibilité d'arracher à la vie un petit butin. »* Naples, comme à tant d'autres, lui a permis d'en arracher beaucoup.

Hubert Prolongeau

LA SUBLIME OFFENSÉE

Un témoignage littéraire fort et lucide, le regard porté sur la ville par l'auteure Anna Maria Ortese.

Une gamine pauvre attend avec ferveur les lunettes qui la sauveront de sa quasi-cécité. Une femme jamais mariée s'émeut du retour en ville d'un homme aimé et apprend qu'il vient d'en épouser une autre. Via Forcella et San Biagio dei Librai, où les mendiants pullulent, se trouvent les comptoirs où l'on achète de l'or. Partout, des *« madones suaves et des martyrs »* veillent sur une ville où *« ne brûle que le feu du sexe sous le ciel noir du surnaturel ».* Une journaliste se rend aux Granili, fourmilière hideuse où vit une *« plèbe au faciès informe ».* En cette maison des morts, elle croise un garçon défunt porté par sa mère, accompagnés par les pleurs d'une putain. On s'émerveille de ces quatre nouvelles néoréalistes et poétiques qui nous entraînent dans une Naples de cauchemar, pleine de créatures mélancoliques et grotesques. L'attrait du recueil tient aussi dans le récit où Ortese met en scène ces intellectuels qu'elle a fréquentés au sortir de la guerre, figures marxistes brillantes travaillant à Sud ou à *La Voce,* et dont elle constate, quelques années après, la mort idéologique, les désillusions, l'amertume. On jugea que ce livre, beau et violent, qui valut à Ortese la reconnaissance, avait été écrit contre Naples. Elle quittera alors à jamais la ville sublime et offensée. Dans un texte écrit quarante ans plus tard, elle confesse : *« À Naples est née pour moi l'idée du caractère intolérable du réel. Ce recueil n'était qu'un écran sur lequel se projetait mon obscur mal de vivre. »*

Patricia Reznikov

★★★★☆

LA MER NE BAIGNE PAS NAPLES (IL MARE NON BAGNA NAPOLI), **ANNA MARIA ORTESE**, TRADUIT DE L'ITALIEN PAR LOUIS BONALUMI, 208 P., GALLIMARD/ DU MONDE ENTIER, 18,60 €

G. IPPOLITO / OPALE / LEEMAGE

DESTINÉES NAPOLITAINES

Après cinq années, le retour d'Elena Ferrante à la fiction était pour le moins attendu. Ses fans retrouveront ici avec bonheur tous les ingrédients qui ont contribué à son succès.

Naples dans les années 1990.

J. DUCANGE/GAMMA RAPHO

Derrière le nom, mondialement connu, l'absence. Si le « mystère Ferrante » est aujourd'hui moins opaque que lors de la sortie du premier tome de *L'Amie prodigieuse*, une saga traduite en quarante langues, la rumeur n'a pas manqué d'accompagner l'entrée en scène de Giovanna, la nouvelle héroïne d'Elena Ferrante, napolitaine comme ses illustres aînées Lila Cerullo et Elena Greco.

Fille unique choyée par des parents professeurs, Giovanna connaît une enfance heureuse et privilégiée jusqu'au jour où elle entend son père la comparer à la figure maléfique de la famille : sa tante Vittoria. *« Elle était l'épouvantail de mon enfance, une silhouette maigre et hirsute, un personnage fou tapi dans les recoins de la maison. »* De Vittoria, Giovanna ne sait presque rien sinon *« le dégoût et la peur »* que sa personne inspire à la seule évocation de son nom. Issu des classes ouvrières peuplant les quartiers pauvres de Naples, le père de Giovanna a tout fait pour éloigner sa fille de ces *« personnages répugnants qui hurlaient sans retenue »* et semblaient constituer une menace aussi indécise que sournoise.

LA FIN DE L'ENFANCE

Troublée par ce rapprochement peu flatteur, Giovanna guette dans le reflet des miroirs le moindre changement de son corps et de son visage, et dans les albums familiaux la silhouette d'une femme qu'on a pris soin d'effacer. Pourtant, quand la jeune fille demande à voir la « Zia Vittoria », ses parents acceptent, comme s'ils avaient toujours su que cette demande adviendrait un jour, et Giovanna découvre un personnage bien plus complexe que ne le laissaient supposer les dires des adultes l'entourant. *« Tout en continuant à adhérer à leur version des faits, je croyais aussi un peu à celle de ma tante. »* Afin de rester leur petite fille adorée, Giovanna apprend à mentir, à ses parents comme à ses seules amies Angela et Ida, qui souhaitent à leur tour rencontrer cette fascinante Vittoria dont leur camarade semble devenue si proche.

ESPOIRS ET DÉSILLUSIONS

Un geste surpris précipitera néanmoins la fin de leur amitié et d'une enfance que Giovanna découvre rétrospectivement peuplée de mensonges : *« Que se passait-il dans le monde des adultes* [...] *? Comment était-il possible qu'ils soient parmi les moins fiables des animaux, pires encore que des reptiles ? »* Déstabilisée et ne sachant plus qui croire, Giovanna se referme sur elle-même et prie pour redevenir celle qu'elle était avant de rencontrer Vittoria.

Si les lecteurs retrouvent avec bonheur le Naples d'Elena Ferrante – celui des années 1990 cette fois –, la ville n'est pas l'unique point commun entre cette nouvelle histoire et la célèbre saga qui parlait déjà d'amitié, d'adolescence et de découverte de soi. Agissant comme un miroir, la ville renvoie Giovanna à sa double identité, de la via San Giacomo dei Capri, où la jeune fille a grandi, aux quartiers populaires où vit encore sa famille paternelle. Naviguant d'espoirs en désillusions, la jeune fille, qui a 16 ans quand le roman s'achève, voit peu à peu le vernis de son enfance se craqueler et affleurer l'hypocrisie constitutive de l'âge adulte.

Portée par une narration à la première personne laissant elle-même affleurer la violence que porte en elle chacune des héroïnes d'Elena Ferrante, *La Vie mensongère des adultes* dissèque avec une terrible lucidité l'ambiguïté des relations humaines, suivant le précepte cher à l'écrivaine selon lequel *« l'écriture est une sorte de reproduction de la vie, marquée par des émotions contradictoires et écrasantes »*. **Laëtitia Favro**

★★★★☆

LA VIE MENSONGÈRE DES ADULTES (LA VITA BUGIARDA DEGLI ADULTI), ELENA FERRANTE, TRADUIT DE L'ITALIEN PAR ELSA DAMIEN, 416 P., GALLIMARD, 22 €

Avant-première

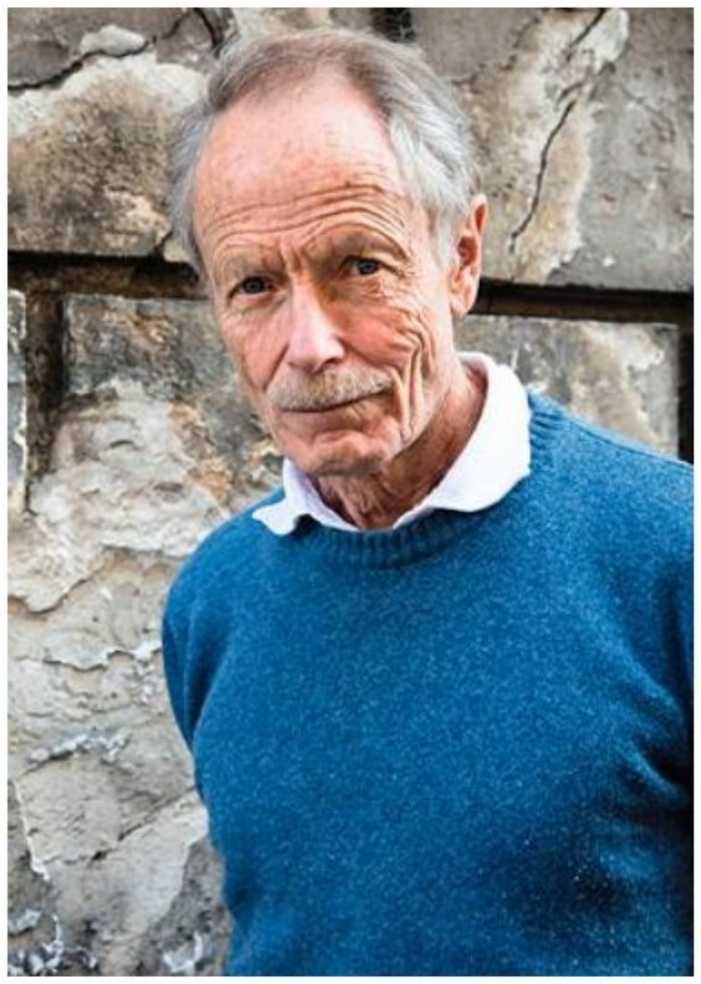
LES BONNES FEUILLES DU NOUVEAU ROMAN D'ERRI DE LUCA

Le grand écrivain italien, Prix Femina étranger 2002 pour *Montedidio*, revient avec le mystérieux *Impossible*. Dont voici les premières pages.

Un homme part au petit matin pour une randonnée dans les Alpes italiennes. Ancien révolutionnaire au passé trouble et ancien détenu ayant purgé sa peine, il n'a depuis sa libération qu'une idée en tête : se mettre à distance du monde. Alors qu'il emprunte les sentiers escarpés du col de Locia, il aperçoit au loin un homme qui le précède et qui hâte le pas pour ne pas être rattrapé. Ce n'est que quelques heures plus tard, dans les portions les plus dangereuses de l'ascension, qu'il retrouve sa trace. Ou plutôt son corps, puisque l'homme est tombé dans une crevasse. Des accidents, dans ces montagnes impitoyables, il s'en déroule des dizaines par an, alors pourquoi soudainement le soupçonne-t-on d'avoir joué un rôle dans cette tragédie ? L'homme mort en contrebas n'est autre que celui qui, des années auparavant, l'a dénoncé et est à l'origine de son arrestation. Comment expliquer que ces deux ennemis d'hier se soient retrouvés au même moment dans cet endroit unique et isolé ? C'est forcément une vengeance, savamment orchestrée – comment cela pourrait-il être une coïncidence fortuite ? C'est impensable, impossible même. À moins que…

Avec *Impossible*, Erri De Luca signe un roman implacable et magistral. Sa littérature est toujours empreinte de cette rage inimitable, une poésie de la colère qui questionne sans cesse la justice et l'engagement dans un monde qui perd pied.

Léonard Desbrières



***IMPOSSIBLE (IMPOSSIBILE)*, ERRI DE LUCA,**
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR DANIÈLE VALIN,
176 P., 20 €. COPYRIGHT GALLIMARD.
EN LIBRAIRIE LE 20 AOÛT.

EXTRAIT

Question. Reprenons du début de votre journée. Vous ne reconnaissez pas la personne de la photo que je vous ai montrée.

Réponse. Je ne la reconnais pas, j'oublie les visages, à plus forte raison des années plus tard. Je ne pourrai que répéter ce que j'ai déjà dit.

Q. Ce n'est pas sûr, vous pouvez ajouter quelque chose que vous n'avez pas dit avant.

R. Peut-être, mais il ne s'agit pas d'une conversation entre deux voyageurs dans un train. Je suis interrogé par un magistrat. Vous décidez des sujets, mais moi je décide si j'ai envie de livrer ou non un souvenir.

Q. Je comprends. Je vous demande tout de même de revenir sur votre journée.

R. Je me réveille tôt, vers 5 heures. J'attends 7 heures pour descendre dans la salle à manger et prendre mon petit déjeuner. Je remonte dans ma chambre, je me lave les dents, je sors, je prends ma voiture et je me dirige vers la montagne que j'ai décidé d'escalader. Je cherche des endroits difficiles, en dehors des sentiers battus, pour me sentir à l'écart du monde. Ce jour-là, j'ai choisi la vire du Bandiarac, en Val Badia. C'est un endroit escarpé et dangereux.
J'ai laissé ma voiture et j'ai emprunté le sentier obligatoire qui monte de la Capanna Alpina au col de Locia. À 7 h 30, il n'y a encore personne. J'ai été étonné de voir quelqu'un plus haut qui me précédait.

Q. Un homme ?

R. Oui, un homme. On peut avoir un curieux comportement en montagne. Si l'on sent quelqu'un derrière soi qui grimpe plus

F. MANTOVANI/GALLIMARD

vite, on accélère pour ne pas se faire dépasser. C'est enfantin, mais fréquent. Il est évident que si l'autre est plus rapide, on sera rattrapé. Celui qui est devant force le rythme et devra bientôt ralentir ou s'arrêter pour reprendre son souffle. Il y a ceux qui font semblant de lacer leur chaussure, de regarder le panorama, de prendre une photo. S'il s'agit d'un couple, alors j'entends l'homme qui invite la femme à monter plus vite. Il le dit à haute voix, il tient à me faire savoir que, lui, grimperait beaucoup plus rapidement.

Quand c'est moi qui tombe sur quelqu'un de plus rapide, je ralentis et je lui cède le passage. Je n'aime pas avoir quelqu'un dans mon dos.

Q. Vous voyez ? Cette remarque ne figurait pas dans votre précédent compte rendu. La présence de quelqu'un dans votre dos vous dérange. Vous préférez être derrière, suivre. C'est intéressant, continuez.

R. Je suis jusqu'au moment où je dois dépasser. Je n'ai pas rattrapé cet homme, il avait manifestement forcé le pas. C'est mieux ainsi, je préfère éviter. Quand je grimpe à un rythme soutenu, mon corps entre dans une sorte d'état de méditation, pendant que ma tête passe de pensées légères à d'autres plus solennelles, à des images, couplets de chansons, dialogues à distance. C'est un rythme intense et je n'ai pas envie de l'interrompre pour dépasser quelqu'un et saluer. Quand je grimpe, je ne fais pas de pause. S'il faut réduire l'allure, je ralentis mais je ne m'arrête pas.

Toujours est-il que je suis arrivé au bout du sentier au col de Locia où commence le haut plateau de Fanes sans avoir à dépasser qui que ce soit. De là-haut, on s'écarte du chemin de terre battue pour emprunter la vire du Bandiarac, au pied de la paroi verticale du Piz Conturines. C'était un endroit bien connu des braconniers d'autrefois. Voir cette personne devant moi qui se hâtait dans cette direction m'a agacé.

Q. Elle se hâtait ?

R. Du col de Locia, il faut d'abord descendre dans une dépression, puis on recommence à monter. Cet homme devant moi courait en descente. J'ai continué dans la même direction à pas plus lents. Si cet homme voulait mettre de la distance entre nous, j'étais d'accord. Je ne l'ai plus vu pendant un moment, puis je l'ai retrouvé à nouveau au début du passage sur la vire. Il était à quelques centaines de mètres à vol d'oiseau.

Q. Vous l'avez revu combien de temps après ?

R. Pas plus de deux heures après. Il marchait craintivement.

Q. Craintivement, c'est-à-dire ?

R. Il s'appuyait à la paroi. Sur ce sol caillouteux, il faut mettre tout le poids du corps sur le pied pour ne pas glisser. Mais, en s'appuyant à la paroi, cet homme compromettait son équilibre. C'est ce que fait celui qui ne se sent pas sûr de ses appuis.

Q. Je vois. Continuez.

R. Je n'ai plus pensé à lui. Le passage sur cette vire exige de la concentration, de regarder fixement par terre, un pas après l'autre. C'est comme si l'on essayait de ne pas faire de bruit, parce que le bruit est synonyme de cailloux qui glissent sous les pieds. Sur la vire du Bandiarac, il faut faire les bons pas à côté du précipice.

J'ai avancé ainsi encore une heure environ. Je suis arrivé à un endroit qui était éboulé. Les pluies, l'accumulation de la neige de l'hiver passé balaient des portions du sentier, laissant une crevasse au milieu. Je ne pouvais pas continuer. Je devais rebrousser chemin. C'était sans regret, mon but est de marcher dans des endroits déserts et j'avais déjà obtenu ma part.
L'éboulement n'était pas récent, mais on voyait quelque chose au fond. J'ai pris mes jumelles et j'ai vu des vêtements au milieu des rochers. Impossible de descendre pour vérifier. J'ai appelé le 112 et j'ai fait le signalement. Puis j'ai attendu pour indiquer l'endroit à l'hélicoptère. Il est arrivé en vingt minutes. Ensuite, je suis revenu sur mes pas. Et maintenant, depuis quelques jours, je répète cette journée pour la troisième fois.

Q. Vous n'étiez pas ensemble ?

R. Non. Je vais seul en montagne. De toute évidence, cet homme faisait la même chose.

Q. Vous n'avez pas entendu crier ? Une personne qui chute crie.

R. Je n'ai pas entendu crier, sinon je me serais dépêché pour essayer de porter secours.

Q. Qu'emportez-vous dans votre sac à dos ? Des jumelles, et quoi d'autre ?

R. Un bon bout de corde, des mousquetons, au cas où je devrais aider quelqu'un en difficulté. Une toile imperméable et une autre pour me réchauffer en cas de bivouac forcé. Je n'emporte ni à manger ni à boire.

Q. Pas de boussole ?

R. Je ne vais pas en mer.

Q. Vous avez appris plus tard à qui appartenait ce corps ?

R. Par le journal.

Q. Une étrange surprise, n'est-ce pas ? Vous vous trouviez sur le même sentier peu fréquenté, quarante ans après le procès.

R. Lui ou un autre, il se produit bien des accidents en montagne. J'ai échappé à plusieurs. C'est une question de chance.

Q. Des accidents. Décider si celui-ci en est bien un est du ressort de ma fonction. La coïncidence éveille les soupçons.

R. Coïncidence : une des innombrables qui se produisent autour de nous et que nous ne remarquons même pas. Mais, dans ce cas précis, le mot « coïncidence » ne vous suffit pas.

SYLVAIN TESSON

NOBLES POURRITURES

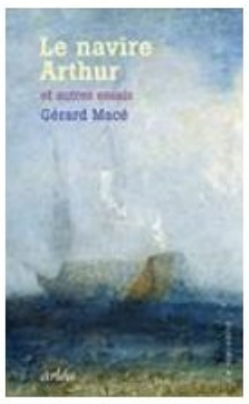
Il n'aura échappé à personne (même aux plus distraits d'entre nous) que l'humanité a connu, récemment, la mise en quarantaine de plus de la moitié de son effectif sur la Terre. Michel Foucault, dans ses cours au Collège de France, avait eu une prémonition : *« Une des plus massives transformations du droit politique au XIXe siècle a consisté, je ne dis pas exactement à substituer mais à compléter ce vieux droit de souveraineté – faire mourir ou laisser vivre – par un autre droit nouveau, qui ne va pas effacer le premier, mais qui va le pénétrer, le traverser, le modifier, et qui va être un droit, ou plutôt un pouvoir exactement inverse : pouvoir de "faire" vivre et de "laisser" mourir. »*

Le professeur évoquait un « bio-pouvoir ». Serions-nous en train de vivre ce nouvel ordre techno-sanitaire alors même que les gouvernements se sont entraînés à limiter nos libertés de mouvement pour raison de santé ? Dans un petit essai, l'écrivain Gérard Macé médite (sainement) sur le rapport que le pouvoir, la science, les hommes et les dieux entretiennent avec *« le pur et l'impur »*.

Le propos de Macé part d'une constatation désagréable. L'humanité est un cloaque, les nations vivent sur leurs propres déjections. L'homme est sale. La société doit composer avec la sécrétion permanente. Elle tente de la cacher, de contenir son débordement, de lutter contre les germes qui en naissent. La guerre contre l'infection est bel et bien un sujet politique. Spirituel même, puisque la lutte contre la saleté est parfois confondue avec la lutte contre le mal (l'amende que l'on recevait au printemps quand on ne respectait pas la directive sanitaire avait quelque chose de la punition morale !). L'auteur prévient : *« C'est que l'hygiénisme peut se transformer en eugénisme, et la propreté en pureté imaginaire si la raison n'est plus à l'œuvre. »* Le livre offre un vivifiant voyage dans la géographie et l'histoire de l'infect. Le sujet, d'une extrême originalité, est rarement empoigné par les hommes de lettres. Il y a des thèmes qu'on masque pudiquement !

Dans *Le Navire Arthur*, on suit le destin de trois médecins confrontés à la question de l'infestation. L'un d'eux embarque à bord d'un navire chargé de fumure humaine destinée à produire de l'engrais aux Antilles. Sur l'*Arthur*, des maladies se déclarent. La contagion serait-elle liée à la nature de la cargaison ? Il aura fallu du temps aux hommes de science – c'est le cœur du sujet – pour comprendre le lien entre les maladies et la présence des putréfactions. *« En 1802, on ignore encore tout des microbes. »* C'est là où pointe le risque du glissement idéologique. De la propreté des corps à la pureté morale, il n'y a qu'un pas (de l'oie). Et Macé de conspuer Céline d'avoir franchi ce pas. L'auteur de ce petit traité des miasmes et des cloaques juge un peu sévèrement ce dernier, lui accordant à peine les bénéfices d'un style prodigieux.

Puis le voyage continue. Macé mêle les souvenirs d'une enfance dans une banlieue parisienne où l'on ne se lavait pas les mains au gel hydroalcoolique, les promenades dans une littérature raffinée de la déjection, les considérations philosophiques sur les lichens et le vin, qui sont les enfants des plus *« nobles pourritures »*. Ce livre procure une bouffée d'air dans un monde où la santé prime. À transformer l'asepsie en modèle de civilisation, on exprime *« une défiance contre tout ce qui fait tache, ou désordre, jusque dans les modes de vie des sociétés qu'on oblige à adopter* […] *notre mode de vie urbanisé »*. Cet essai a été publié avant la glaciation sociale de mars 2020. Avant que les autorités ne s'occupent de *« pasteuriser notre destin »*. Le nouvel ordre cyber-mercantilo-techno-sanitaire ne désinfecte pas encore les livres. Cela viendra.



★★★★☆

LE NAVIRE* ARTHUR *ET AUTRES ESSAIS, GÉRARD MACÉ, 104 P., ARLÉA/LA RENCONTRE, 15 €

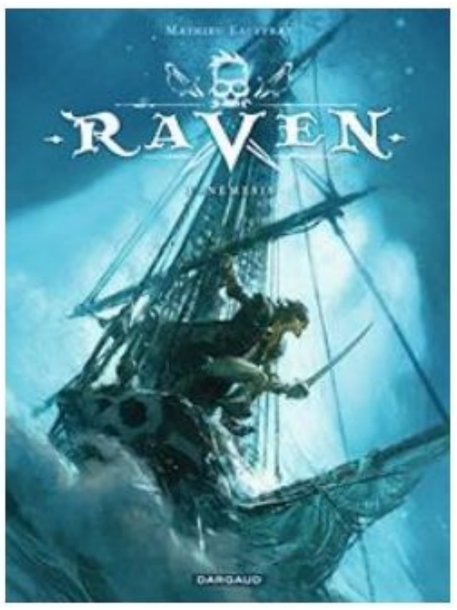
AUDREY SOVIGNET

CAHIER CRITIQUE

LES LIVRES DE VOTRE ÉTÉ

72

ASLI ERDOGAN
L'ADIEU À ISTANBUL



81

RAVEN
VOUS AVEZ DIT PIRATE ?

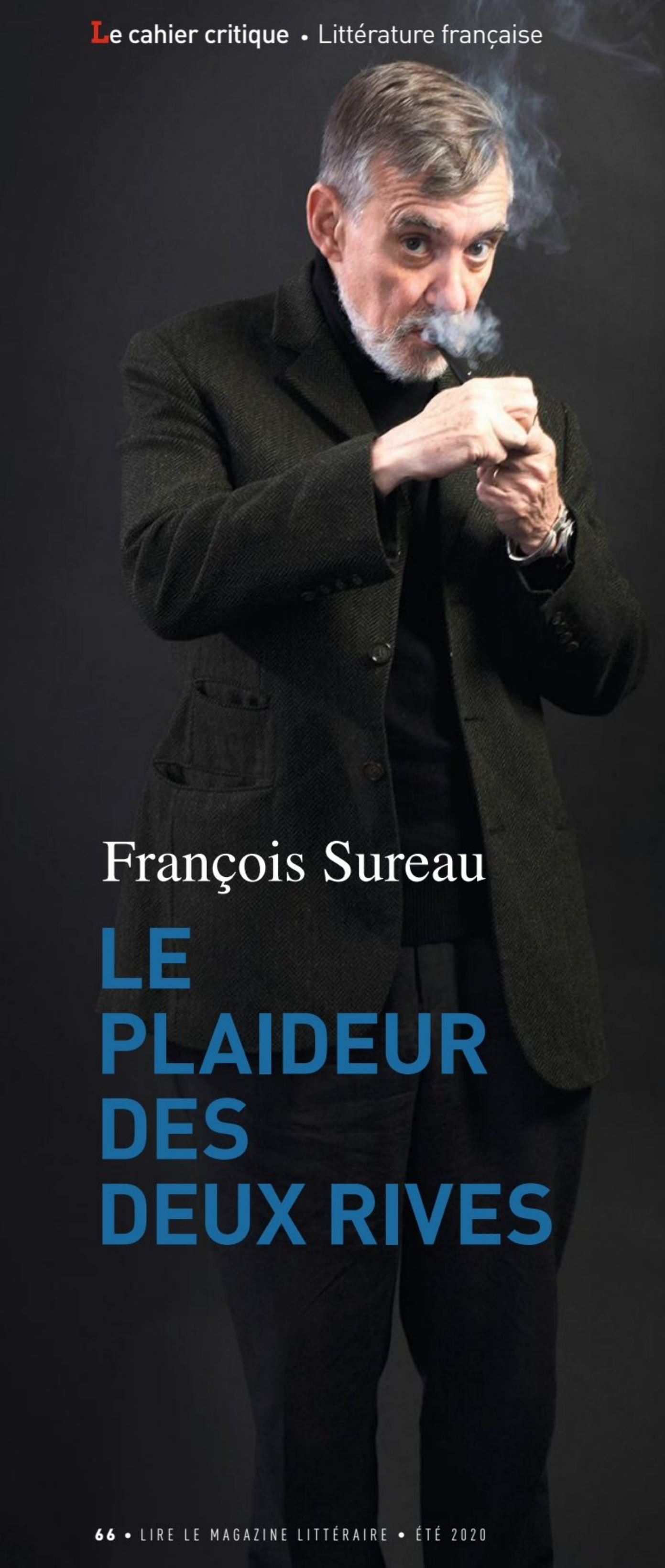
66

FRANÇOIS SUREAU
TOUS EN SEINE !

84

VINCENT GRIMAULT
L'APPEL DE LA CAMPAGNE

C. CHOUPAS – F. MANTOVANI/GALLIMARD – DELMARTY/ALPACA/ANDIA



François Sureau

LE PLAIDEUR DES DEUX RIVES

Le romancier publie *L'Or du temps*, un récit fleuve autour de diverses figures historiques et littéraires liées à la Seine. Nous l'avons rencontré sur la terre ferme, à son cabinet d'avocat.

De François Sureau, on connaît la légende dorée : le brillant énarque devenu avocat aux conseils après avoir bourlingué dans les affaires, l'écrivain précoce lauréat du Grand Prix du roman de l'Académie française à 34 ans pour *L'Infortune*, l'infatigable défenseur des libertés publiques, le conseiller de l'ombre des puissants du jour (Emmanuel Macron dernièrement). Si l'on ajoute qu'il a créé avec sa femme une association qui vient en aide aux réfugiés et qu'il a connu la guerre, qu'il est toujours colonel de réserve de la Légion étrangère, cela fait beaucoup. Un honnête homme du XVIIe siècle qui aurait pu faire la Fronde avec le Grand Condé et des retraites à la Trappe avec Saint-Simon ?

Esprit éclectique vivant bien en 2020, Sureau sort aujourd'hui *L'Or du temps*, un livre de huit cents pages qui tient à la fois de l'essai de philosophie politique sur la France, de l'encyclopédie égotiste et du poème en prose – alors qu'il remonte le cours de la Seine sur les traces d'un peintre surréaliste nommé Agram Bagramko, il digresse sur Pascal et Apollinaire, deux de ses passions fixes, autant que sur Isabelle Adjani et Babar, peint en dernier grand monarque éclairé. Preuve qu'ici-bas la vie est mal faite : au long de sa carrière, Sureau aura pu approcher des présidents de la République, mais jamais aucun roi du niveau de Babar.

UN LIVRE QUI NE SE FINIT PAS

Pour discuter de son étonnant mille-feuille, l'écrivain avocat nous reçoit dans son cabinet du boulevard Raspail. Il fumera durant toute l'interview. Dans l'odeur de pipe qu'il répand à la ronde, c'est d'abord son élégance qui frappe : un capitaine Haddock habillé en aristocrate anglais. Comment s'est-il lancé dans ce projet fou ? (*L'Or du temps* n'est que le premier tome d'une trilogie) *« Pendant très longtemps, j'ai écrit pour me débarrasser de quelque chose, ou être en règle avec des figures spirituelles qui m'avaient marqué (Ignace de Loyola,*

F. MANTOVANI/GALLIMARD

Charles de Foucauld). Dans un sens, c'était comme une psychanalyse : il fallait que ça se termine. Là, je me suis rendu compte qu'il y avait une autre manière de faire de la littérature, une espèce d'aller-retour entre les livres de souvenirs et la vie présente. Il y a un côté proustien : c'est le livre qui ne se finit pas. Et Apollinaire procédait un peu comme ça dans son œuvre en prose. »

CHEZ APOLLINAIRE, LA DIMENSION MYSTIQUE EST INCROYABLE, ET INCROYABLEMENT PASSÉE SOUS SILENCE

Apollinaire, parlons-en. S'étant enfermé pendant deux mois dans sa maison de la vallée de Chevreuse, Sureau a profité du confinement pour écrire à son sujet un livre qui paraîtra entre deux volumes de *L'Or du temps*. Sur lui, il est intarissable : *« Si l'on se décide à ne pas traverser la vie en touriste, la question du salut se pose à un moment ou à un autre. Chez Apollinaire, la dimension mystique est incroyable, et incroyablement passée sous silence. Il n'est pas simplement dans le souvenir de la religion de l'enfance, mais dans une recherche du salut. Ce n'est pas un janséniste, un homme du choix ; lui ne choisit pas, il a cette nostalgie du salut et en même temps il écrit* Les Onze Mille Verges. *Son option mystique est celle d'une harmonie, d'une réconciliation polyédrique. Et puis, je me méfie du christianisme quand il devient politique, et pour Apollinaire, la politique, c'était du chinois… »*

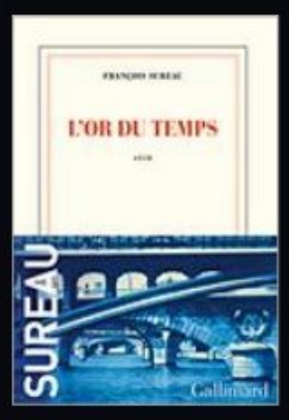
LA PERTE DE L'IDÉE DE SALUT

Quel que soit l'angle par lequel on prenne la conversation, le thème du salut revient tôt ou tard sur le tapis. Sur le déclin de la littérature, par exemple : *« S'il faut chercher quelque part la raison de ce déclin (s'il y en a un), c'est dans le recul des études classiques et la perte de l'idée du salut, qui est quand même ce qui, de Chrétien de Troyes à nos jours, a fondé la civilisation – la quête du Graal, si vous voulez. Notre truc, c'est le Graal ! Qu'est-ce qu'on fait quand on n'a plus le Graal ? De l'autofiction – et on s'en fout. »* Est-ce pour cela que la littérature contemporaine n'est presque plus écrite que par de *« grandes têtes molles »*, comme dirait Lautréamont, que Sureau affectionne ? *« Ce n'est pas de leur faute… Mais c'est une question fascinante : comment cesse-t-on de croire à ce à quoi on a si longtemps cru ? Comment se fait-il qu'au XVIIIe siècle on remplace l'honneur par la raison ? Il y a des causes historiques, les guerres de Religion et autres, mais quand même… »*

BIENTÔT EN HABIT VERT ?

L'envers du salut quel qu'il soit (dans la religion ou dans l'art), c'est la damnation. On ne peut pas quitter Sureau sans l'interroger sur son rapport aux grands, ou supposés tels. Dans les cercles qu'il fréquente, il a dû croiser plus d'un diable. On lui demande des noms, mais l'avocat qu'il est ne juge personne. Vers la fin de son livre, il écrit quand même ceci sur Vauquelin des Yveteaux, poète excentrique mort en 1649 : *« Il avait été un homme comme je les aime, du moins lorsque je suis d'humeur pluvieuse : ayant connu le monde du pouvoir, l'ayant jugé, l'ayant quitté sans phrases, sans reproches inutiles, sans amertume. »* Faut-il y lire l'annonce d'une prochaine disparition ? Derrière sa pipe, Sureau rigole. Si les déserts l'attirent, il n'exclut plus de se retirer non pas à la Grande Chartreuse, mais à l'Académie française, dont il se moquait jusque-là, et où il pourrait désormais présenter sa candidature. Pourquoi n'y entrerait-il pas avec son ami d'enfance Emmanuel de Waresquiel ? Avec les deux copains, le Quai Conti redeviendrait un Jockey Club des lettres. Même en habit vert, Sureau resterait fidèle à ses héros de jeunesse, à Cendrars ou à Lawrence : il n'y a pas d'âge pour chercher l'or du temps.

Louis-Henri de La Rochefoucauld



★★★★★
***L'OR DU TEMPS*, FRANÇOIS SUREAU**, 848 P., GALLIMARD, 27,50 €

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

PLANCHES HABILLÉES

Dans l'imaginaire collectif, Deauville est souvent associé au septième art. Il ne faudrait pas oublier que la cité normande possède également un riche patrimoine littéraire – et pas seulement parce que Françoise Sagan avait, au célèbre casino local, remporté une fortune lui permettant de s'offrir le manoir du Breuil… L'édition 2020 du festival Livres et musiques de Deauville, qui n'a évidemment pas pu avoir lieu, a trouvé une existence sur papier grâce au *Deauville intime de…*, recueil de courts textes libres, signés de fidèles de cette manifestation. On passera sur certaines miniatures dispensables pour mieux retenir quelques savoureuses petites aquarelles en mots. En traînant sur la plage, Belinda Cannone constate, mélancolique, que chacun est *« rendu à sa lente humanité qui se sait, sans le dire, de passage »*. Fidèle à sa réputation d'ours mal léché, Régis Debray explique pourquoi il hait (ou haïssait ?) Deauville. Jérôme Garcin, lui, a eu envie d'évoquer le poney club local, en le liant à son histoire personnelle. Toujours au rayon équestre, Patrick Grainville s'est quant à lui intéressé aux jockeys (aux femmes asiatiques, aussi). Enfin, on ne révélera pas le nom de la grande figure du polar mise en scène dans l'excellente petite histoire de Stéphane Héaume. De quoi donner envie de flâner cet été sur la Côte fleurie… Un bon petit livre vaut parfois tous les prospectus d'office de tourisme.

★★★☆☆
***LE DEAUVILLE INTIME DE...*, COLLECTIF**, 128 P., MERCURE DE FRANCE, 12 €

Anne Serre
ÉCRIVAINE HABITÉE

Récompensée par le prix Goncourt de la nouvelle en mai dernier, l'auteure compose, depuis ses 20 ans, une œuvre singulière, fantaisiste et subversive, animée par un puissant amour de la littérature.

Inclassable. Voilà un terme galvaudé, souvent accolé par facilité à une œuvre qui échappe aux canons du moment. Pourtant, aucun qualificatif ne sied mieux à l'univers d'Anne Serre. Un monde merveilleux et inquiétant où l'on croise des peurs enfantines et des orgies familiales, des femmes insondables, des vagabonds et des écrivains, comme Vila-Matas, qui deviennent des personnages. Le banal devient magique. Et la folie côtoie le désir et la crainte.

Le talent de l'auteure, née en 1960 à Bordeaux, s'illustre aussi bien dans des nouvelles et des romans que dans des carnets et autres textes libres. Ce foisonnement relève d'une quête permanente : chaque livre d'Anne Serre se déploie comme la poursuite d'un rêve ou d'un souvenir, d'une énigme, d'une image ou d'une phrase qui la hantent ou l'intriguent. C'est le cas d'*Au cœur d'un été tout en or*. La plupart des histoires de ce recueil, distingué en mai par le Goncourt de la nouvelle, commencent par l'incipit d'un texte de la bibliothèque de l'auteure. Anne Serre, qui a écrit son dernier roman en date, *Grande Tiqueté*, dans une langue entièrement inventée, n'est pas seulement inclassable, elle est habitée. Et ce, par le monstre le plus terrible qui soit : la littérature.

DES PIGES SOUS PSEUDONYME

Née dans une famille bourgeoise et chrétienne, Anne Serre perd sa mère à 10 ans. Tout ce qu'elle a vécu avant s'efface ; elle naît une seconde fois et se met à écrire. À 17 ans, bac en poche, elle arrive à Paris où elle suit une hypokhâgne et une khâgne au lycée Fénelon. Elle rédige son mémoire à la Sorbonne sur les contes de Madame d'Aulnoy,un esprit subversif et critique souvent comparé à Jean de La Fontaine. Déjà, l'étudiante sait qu'elle ne veut pas enseigner. Elle vit en signant des piges sous pseudonyme, et publie ses premières nouvelles dans des revues, dont la NRF. En 1992, son premier roman, *Les Gouvernantes*, est une version augmentée d'une de ses histoires courtes : les humeurs et les relations de trois femmes qui vivent en privilégiées dans une grande maison entourée d'un parc. Remarquée par la presse anglo-saxonne avec son texte *Le. Mat*, Anne Serre sort d'une relative discrétion avec deux romans, *Un chapeau léopard* et *Les Débutants*, sélectionnés pour plusieurs prix. S'y révèleson véritable talent pour transformer un portrait de femme, puis un amour adultère en récits à énigme.

FAIRE FICTION DE TOUT

La consécration publique et critique arrivera en 2012 avec *Petite table, sois mise !*, texte court relatant sur un ton joyeux le quotidien d'une famille où parents et enfants se livrent à des jeux sexuels entre eux et avec les voisins. Anne Serre a précisé qu'elle condamnait l'inceste et, qu'à l'origine de ce livre, dont le titre évoque un conte de Grimm, il n'y a pas une expérience vécue mais une phrase qui s'est imposée à son esprit et qui ouvre le roman *« La première fois que je vis mon père vêtu en fille, j'avais sept ans »*. Ensuite, il a bien fallu en faire quelque chose.

À notre époque de l'autofiction reine, genre qu'Anne Serre accuse d'avoir fait beaucoup *« de mal à la littérature »*, l'écrivaine a clarifié dans *« La haine du narrateur »* (texte paru dans la revue *Secousse*), que le « je » qu'elle utilise dans ses écrits n'a rien d'autobiographique. Pour elle, vouloir à tout prix que le « je » du narrateur, *« insaisissable »* par nature, soit le « je » de l'auteur, l'expression d'une sorte de récit de vie, c'est aplatir la « spécificité » du roman qui se construit en trois dimensions. *« Un romancier ne peut pas faire autrement que de faire fiction de tout. C'est justement ce en quoi il est romancier. Il est à l'intérieur du monde comme dans un roman, ou comme dans un rêve »*, ajoute Anne Serre. Voilà ce que sont ses livres : des passages entre elle et le monde, qu'on ne se lasse pas d'emprunter. **Gladys Marivat**

★★★★★

***AU CŒUR D'UN ÉTÉ TOUT EN OR*, ANNE SERRE,** 144 P., MERCURE DE FRANCE, 14,80 €

F. MANTOVANI/GALLIMARD

La ferme aux idéaux

Brigitte Pilote s'empare du thème, très tendance, de la vie à la campagne. En toute sobriété.

Voilà deux ou trois ans que livres et films reprennent goût à la terre. Au cinéma, ce furent *Petit paysan, Sans adieu* ou *Au nom de la terre*. En littérature, bien après Bergounioux, Michon et Lafon : *Règne animal, Sangliers* ou *Une bête au paradis*. Et c'est avec ce roman, signé Cécile Coulon à l'automne dernier, que *La femme qui rit* entretient le plus d'affinités. Par la force et la détermination farouche de son personnage féminin d'abord, cette pâle *« servante »* taiseuse et malingre qui, ignorant tout du monde rural, le connaîtra bientôt mieux que ses maîtres.

UN MONDE SANS MANIÈRES

Par sa forme ternaire, ensuite, comme les trois actes d'une terrible tragédie. Embauchée à la ferme des Sever, l'étrangère crève par sa simple irruption *« l'abcès »* de solitude et de labeur du veuf et de son fils infirme. Mais tous trois portent en eux un indicible secret : l'un chevillé au corps, l'autre au fond du cœur, la troisième à l'endroit de l'esprit. Classique et sobre, l'écriture suit le droit sillon de ce monde sans manières, où le destin semble frapper plus durement qu'ailleurs. Et c'est dans les détails qu'elle se révèle la plus saillante : ici, la brusque incandescence d'une robe dans la lumière d'un vitrail ; là, l'éclat d'un minuscule pendentif échappé d'un corsage ; et dans l'étable le cliquetis d'enfer, entêtant et fatal, d'anneaux métalliques entrechoqués.

Camille Thomine

★★★☆☆

LA FEMME QUI RIT, **BRIGITTE PILOTE**, 160 P., SEUIL, 16 €

Poésie

Le piéton métaphysique

Au gré de son *Déploiement*, le poète tchèque de langue française Petr Král – lauréat du prix de la Francophonie 2019 – déambule dans la ville et fait jaillir des espaces nouveaux. Angles, lignes directrices, trous percés dans la diversité de la matière urbaine… Physique et abstrait à la fois, son geste poétique est d'abord une expérience spatiale. Chez lui, le fourmillement de la foule urbaine passe souvent au second plan, effacé devant une étendue mobile et hétéroclite d'objets, grands et petits riens dont il relie et absorbe les squelettes invisibles : véhicules, grues, enseignes bancaires, dents, bûches, tuyau d'arrosage, mouchoirs, vent dans le rideau d'une fenêtre ouverte. *« J'achève de manger une salade de poissons/sans cesser d'écrire même la barquette vide fait désormais partie du poème »*, affirme sa voix solitaire souvent habillée d'ironie. Les images inattendues se jouent des échelles et des perspectives. *« Un paquet de cigarettes écrasé ressemble de façon frappante au dernier modèle de portable. »* Ou : *« la carte géographique d'une flaque de café crème étalée sur la table d'un doigt dictateur »*. Par des basculements de l'envers et du dedans, du centre et de la périphérie, le paysage se meut autrement, éminemment vivant.

Estelle Lenartowicz

★★★☆☆

DÉPLOIEMENT, **PETR KRÁL**, 80 P., LURLURE, 15 €

Dans le rétroviseur

Christian Chavassieux se glisse avec une stupéfiante habileté dans la tête de ses personnages. Le lecteur n'est pas au bout de ses surprises.

Doit-on se faire à l'idée que la fin de l'humanité est inéluctable ? Angoisse millénariste qui ne nous quitte plus ; souci mitonnant dans une série de crises – environnementale, sanitaire, économique… Pour dire nos drames pointillistes, l'écriture de Christian Chavassieux, dans *Noir canicule*, imite les bips d'un électrocardiogramme : dans un récit fragmenté, l'auteur raconte par petites touches subtiles la journée de plusieurs personnages au plus chaud de la canicule de 2003. Comme dans n'importe quel bon polar (celui-ci est d'ailleurs excellent), la mort n'est pas nécessairement un mort : elle est là, un peu partout, tapie dans l'ombre que le soleil brûlant veut bien laisser, collée aux peaux poisseuses, ou bien en train de cuire à l'étouffée dans les peurs et les fantasmes des personnages.

Même dans le confort climatisé de son taxi, Lily ne pourra y échapper. Elle transporte pour la journée un couple de paysans, dont le mari cancéreux va tenter sa dernière chance chez un charlatan. En conduisant, elle repense à son ex-mari. Leurs jeux érotiques dangereux lui reviennent. Un sombre secret les lie. Pour ses clients, elle affiche un sourire commercial. Rien à faire : *« Le soleil impudique »* révèle à la paysanne *« une femme impatiente, vénale, une mercenaire »*. Dans *Noir canicule*, plus il y a de lumière, plus c'est sombre ; plus il fait chaud, plus le froid tenaille les cœurs.

Pierre-Édouard Peillon

★★★★☆

NOIR CANICULE, **CHRISTIAN CHAVASSIEUX**, 192 P., PHÉBUS, 17 €

MARTINE DOUCET

QUE VAUT… LE NOUVEAU ROMAN D'AMANDA STHERS ?

À 48 ans, Alice vit seule dans un appartement parisien où sa fille l'a *« installée »* pour ne pas avoir à lui rendre visite ni à revenir sur les lieux d'une enfance marquée par l'absence de père. Abîmée par les hommes, Alice a préféré la solitude aux humiliations, et s'est peu à peu recroquevillée sur elle-même jusqu'à taire ses désirs et préférer *« le confort du fantasme aux risques de la vie »*. Un jour d'automne, son corps se réveille pourtant sous les mains d'un masseur japonais, dont la délicatesse la réconcilie avec des sensations oubliées, avec des sentiments qu'elle ne pensait plus éprouver ailleurs que dans ses rêves. Pour se rapprocher de cet homme dont elle ignore tout sinon le tact et une certaine mélancolie perceptible dans son regard, Alice prend des cours de japonais afin de lui avouer son amour dans sa langues. Mais quand elle décide de lui ouvrir enfin son cœur, l'homme a quitté Paris pour le Japon. Résolue à ne pas garder leur rencontre *« comme un bel objet que l'on range dans une boîte »*, Alice rédige cette *Lettre d'amour sans le dire* dans laquelle elle se livre pleine et entière, ne dissimulant rien des blessures passées ni de l'espoir qui l'anime. Sous la plume d'Amanda Sthers mêlée à celle de son personnage se dessine le portrait sensuel et sincère d'une femme qui choisit, grâce à l'amour et en s'éveillant à une culture différente de la sienne, de se réinventer. **Laëtitia Favro**

★★☆☆☆

***LETTRE D'AMOUR SANS LE DIRE*, AMANDA STHERS**, 140 P., GRASSET, 14,50 €

Memento Mori

À l'aube de sa vie, Nathan Devers explore déjà, dans son premier roman, la question de notre finitude.

Ciel et Terre commence par la vision d'un sol, dont le goudron luisant mène déjà outre-tombe. À 25 ans, Léonard s'aperçoit qu'il n'a jamais pensé à la mort. Tout bascule le jour où, installé dans son studio face au cimetière d'Auteuil, il subit l'influence de *« Nécropolis »*. Léonard comprend que la mort ne nous rend pas plus égaux et certainement pas plus libres : en guise de biographie, elle ne nous accorde qu'une stèle avec un prénom et des dates qu'on n'a pas choisis. *« Le pourquoi ne laisse aucun repos »*, dit Heidegger. C'est peut-être pour cela que les cimetières sont aussi calmes, suggère Nathan Devers : la mort se passe de raison. Aussi absurde se révèle la perte du premier amour de Léonard, qui décide en retour de livrer sa vie aux jeux de hasard, conscient pourtant qu'il reste possible d'agir. Arrêter de fumer, la retrouver, sans être sûr de la garder. *Ciel et Terre* fait partie de ces livres qu'on peut ouvrir à n'importe quelle page : chaque paragraphe est doté d'une remarquable autonomie réflexive, qui se délie dans la poésie des images. À seulement 22 ans, Nathan Devers signe le premier chant du cygne à précéder la naissance d'un écrivain. **Camille-Élise Chuquet**

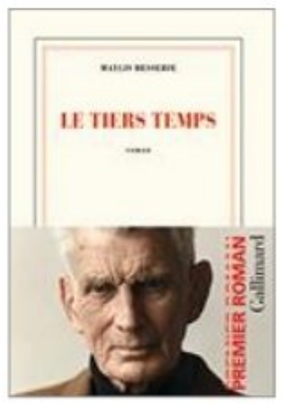
★★★★☆

***CIEL ET TERRE*, NATHAN DEVERS**, 192 P., FLAMMARION, 18 €

Une valse à trois temps

Une maison de retraite dans le 14e arrondissement de Paris. Sur le gazon synthétique faisant office de jardin, un vieil homme aux *« rides interminables »* se tient immobile et silencieux après avoir tant marché et tant écrit, devenu à son tour un *« personnage face à sa fin »*. Samuel Beckett, 83 ans, 1,82 mètre pour 63 kilos, attend, mutique, saisissant chaque occasion d'éprouver un *« dernier vertige »* avant la chute : une brève échappée par-delà les murs du mouroir, un exercice visant à évaluer son équilibre entre deux barres parallèles.

En dehors des examens médicaux et des temps de sociabilité contrainte, ses pensées toujours alertes naviguent entre son Irlande natale et le *« Boul'Mich »*, parmi ses souvenirs avec James Joyce et sa fille Lucia, avec le metteur en scène d'*En attendant Godot* Roger Blin, et son épouse Suzanne, la *« colporteuse de pièces »*, la *« marchande de manuscrits »* qui a frappé à toutes les portes les mains lourdes de pages. Entouré de ses fantômes, Beckett observe ses dernières forces l'abandonner non sans ironie, ses derniers instants prenant sous la plume de Maylis Besserie l'apparence de scènes empruntées au théâtre de l'absurde. Récompensé par le Goncourt du premier roman, *Le Tiers Temps* s'inspire de faits réels pour imaginer, avec toute l'adresse que l'exercice suppose, la fin de partie de l'un des plus grands écrivains du xxe siècle. **L.F.**



★★★☆☆

***LE TIERS TEMPS*, MAYLIS BESSERIE**, 184 P., GALLIMARD, 18 €

J.F. PAGA – F. DELORME/FLAMMARION

Amour par correspondance

Séparés par la guerre, les grands-parents de Frédérique Berthet ont entretenu une étroite correspondance, témoin de leur passion réciproque.

« *Le courrier, rendez-vous des chimères nécessaires* », écrit Frédérique Berthet dans son nouveau roman, *Never(s)*. Cependant, ce ne sont pas des illusions que dessinent les lettres évoquées par sa narratrice, mais bien la construction d'un amour par correspondance. Comment s'aimer sans se voir ? Comment construire une famille, des souvenirs et des évidences quand les guerres vous séparent si peu de temps après le mariage ? *Never(s)* est un récit mais pourrait aussi être un film. Frédérique Berthet, auteure de *La Voix manquante* (2018) et enseignant-chercheur en cinéma, s'empare de la valise de lettres laissée par sa grand-mère avant de mourir pour nous transporter entre 1943 et 1950, à Casablanca, Nevers ou en Indochine grâce à des flash-back, des plans-séquences et quelques ellipses. La lumière de Casa et ses odeurs entourent la rencontre d'Étiennette et de Georges. L'amoureux la prend pour épouse en 1943 en même temps qu'il adopte son enfant à naître. Des mois précédant cette union, il ne reste que peu de traces. Georges part bientôt en guerre contre les Allemands puis ce sera l'Indochine.

UNE LIGNE IMAGINAIRE ENTRE L'AVANT ET L'APRÈS-GUERRE

Pendant ces années, Étiennette lui écrit, beaucoup. « *Je t'aime ne m'oublie pas écris-moi* », l'exhorte-t-elle à chaque séparation. Seules les lettres témoignent de leur union qui ne s'incarne pas dans un quotidien des corps, comme un fil qui relie et s'épaissit pour donner de la matière au sentiment amoureux. Il faudra cinq ans pour qu'elle commence enfin à vivre avec son mari et leurs deux enfants. Le récit éclaire cette période peu connue d'un après-guerre qui se poursuit en guerre d'Indochine. Il raconte un temps suspendu qui ne permet pas de renouer avec la vie. Suffit-il d'établir une ligne imaginaire entre l'avant et l'après-guerre ? À cette histoire d'amour et d'époux qui apprennent à se connaître par les mots s'ajoute une réflexion sur l'écriture. L'auteure couvre de tendresse sa « *grand-mère épistolière* ». Quand devient-on écrivain ? Étiennette, qui n'a pas eu la chance de poursuivre des études, disait « *faire des écritures* ». Des lettres aux ateliers d'écriture créative de sa retraite, l'amour des mots ne l'a jamais quittée. Et le récit ciselé de Frédérique Berthet consacre en Étiennette une femme de lettres.

Aurélie Marcireau

H. BAMBERGER /P.O.L

★★★★☆

***NEVER(S)*, FRÉDÉRIQUE BERTHET**, 208 P., P.O.L, 16 €

RAYON POCHES

★★★★☆

***PLATINE*, RÉGINE DETAMBEL**, 192 P., BABEL, 6,90 €

Elle est oubliée, morte à 26 ans, le 7 juin 1937. Le star-système, impitoyable, a fait de Jean Harlow la reine d'Hollywood avant qu'elle ne soit remplacée par tant d'autres. Dans *Platine*, Régine Detambel raconte cette femme fatale, ce sex-symbol au destin tragique. Une vraie fausse biographie magnifique qui enveloppe la star de belles phrases satinées comme une robe du soir ou aussi abrasives qu'un conte cruel. Du temps où le cinéma broyait les petites filles. **Éric Libiot**

★★★☆☆

***POUR L'AMOUR DES LIVRES*, MICHEL LE BRIS**, 264 P., POINTS, 7,30 €

Découvreur, flâneur, passeur, collectionneur… Michel Le Bris n'est pas seulement romancier, pas uniquement patron du festival des Étonnants voyageurs, il est aussi amoureux du texte, des mots et des contrées imaginaires. Dans *Pour l'amour des livres*, l'écrivain se balade à travers sa vie, apostrophe ses amis poètes, plonge, et parfois se noie, dans les rayons des librairies, raconte ses amours littéraires. **E.L.**

★★★★☆

***DANS L'OMBRE DU BRASIER*, HERVÉ LE CORRE**, 384 P., RIVAGES/NOIR, 10 €

S'il fallait encore une preuve que le roman noir raconte le monde, s'abreuve des mouvements de l'Histoire, la voilà : *Dans l'ombre du brasier* se déroule lors de la Commune, en 1871, et suit la traque d'un kidnappeur de femmes par un commissaire « *délégué à la sûreté* ». Hervé Le Corre est sans doute l'un des meilleurs auteurs du genre actuellement, grand styliste et impressionnant raconteur d'histoires. **E.L.**

Asli Erdoğan
UN CHANT D'AMOUR

La romancière et militante turque, désormais réfugiée en Allemagne, a été acquittée en février dernier par un tribunal d'Istanbul. Sa plume, restée un temps silencieuse, nous livre ici un magnifique témoignage, une autobiographie à la force poétique inégalée.

Non contents de persécuter les écrivains qui leur déplaisent, les régimes autoritaires leur jouent un autre mauvais tour en les transformant en symbole. C'est ainsi que le dissident Soljenitsyne fit oublier le grand écrivain Soljenitsyne, dont il procédait pourtant, ou que son compatriote Varlam Chalamov devint pour toujours « l'autre écrivain du goulag » quand sa prose cristalline aurait pu faire de lui le Raymond Carver russe. Ce pourrait être aussi le destin de la très brillante écrivaine turque Asli Erdoğan : emprisonnée en 2016 pour avoir dénoncé les violences infligées à la communauté kurde, menacée d'une condamnation à perpétuité, acquittée en février dernier, Asli Erdoğan nous apparaît aujourd'hui comme une égérie de l'opposition au régime autoritaire dirigé par son homonyme. Quelqu'un dont on promeut la cause et dont on tend à oublier la prose. De là, sans doute, la sidération qui viendra au lecteur mal renseigné quand il ouvrira ce *Requiem pour une ville perdue* en croyant y trouver un brûlot portant la colère des intellectuels stambouliotes ! Il y découvrira, habillées en roman, cent quarante pages de pure poésie en prose.

RELIER FEMMES ET VIRGULES

Poésie ! Le mot effraie aujourd'hui. Comme une petite bombe dont le souffle repousserait les lecteurs. Ce serait dommage : comme le savent déjà ceux qui sont passés par son *Bâtiment de pierre*, la poésie enfiévrée d'Asli Erdoğan n'est empesée d'aucune pompe. Ce n'est pas une poésie hermétique pour étudiants portés sur les décryptages post-mallarméens. Pas plus qu'une poésie formaliste qui chercherait à rapprocher littérature et arts plastiques. C'est une poésie personnelle qui ne vous tient pas à distance, mais vous tire à elle par des

C. CHOUPAS

métaphores poignantes. Ainsi ces femmes *« rangées dans les escaliers. Immobiles, presque pétrifiées, pareilles à des statues qui peuvent à chaque instant basculer. (Seule la pierre, par son immobilité, sa ténacité, sa patience, avait su recueillir l'âme humaine pour la restituer mille ans plus tard.) Avec leurs visages ombrageux qui s'empourprent et s'obscurcissent dans la lumière du soir, telles des virgules arbitrairement placées d'un récit qui à l'éternité se dédie »*. Cet extrait dit bien la façon dont, chez Erdoğan, les images s'enfantent les unes les autres. Il dit aussi d'autres constantes de ce *Requiem*

« TES MOTS TRACENT LEUR PROPRE ROUTE COMME DES CAVALIERS GALOPANT À TRAVERS LE DÉSERT »

– les communautés féminines, les jeux de lumière et d'obscurité. Et surtout, cette façon de relier, par leur galbe, femmes et virgules. De ne pas séparer la carte et le territoire mais au contraire de les rapprocher jusqu'à confusion. Ceci est un combat, mais pas celui qu'on attend : comme tout bon poète, Erdoğan se bat contre le pouvoir simplificateur – fascisant, disait Barthes – des mots, et contre les clichés nés de leur usage quotidien : *« mots souillés de salive […], expressions bâclées, bonnes pour un crâne dépouillé »*. Mais elle ne le dit pas trop et préfère célébrer la force des mots insufflés de poésie : *« Tes mots tracent leur propre route comme des cavaliers galopant à travers le désert, et dans les vents de sable que soulèvent les sabots, tous les signes humains se dispersent au vent. »*

Si ce *Requiem* se lit facilement, c'est aussi, tout bêtement, qu'il se décompose en chapitres assez courts, eux-mêmes divisés en entrées souvent brèves. Ces entrées composent une sorte d'autobiographie sensible – cela saute aux yeux lorsque le texte se récapitule à mi-parcours dans un « Curriculum Vitæ pour un mur de prison » nourri d'extraits des pages précédentes et suivantes. Mais il n'est pas nécessaire de le savoir d'emblée pour apprécier l'ouvrage, de même qu'il n'est pas besoin de connaître le tracé d'un fleuve pour se laisser emporter par son cours.

Cette profusion de chapitres et d'entrées permet à l'auteur de varier les tonalités. La note dominante, donnée dans le premier chapitre par des réécritures de la Genèse et des extraits du *Livre des morts des anciens Égyptiens*, relève de l'invocation sacrée : un requiem est une prière aux défunts. Mais cette note sera modulée par des tournures judiciaires – les anaphores en *« Attendu que »*, du chapitre « Manque » : *« Attendu que je suis le corps qui accouche du temps […]. Attendu que l'enfer est à ma portée. »* Et que dire lorsque, dans une étonnante rupture de ton, le texte refait soudain corps avec la réalité factuelle ? *« Tout a commencé par une blague. Par la réponse à moitié sérieuse que j'ai un jour donnée à une question qui me faisait rire : est-ce que vous parlez de vous dans vos livres ? »* Comme ces phrases simples dissonent, dans cette symphonie de métaphores !

L'EXISTENCE SANS MASQUE

C'est que Asli Erdoğan a atteint son but : nous faire entendre, par sa voix, le chant du monde et de ses vérités essentielles. Avant d'écrire, Asli Erdoğan était physicienne, spécialisée dans le nucléaire, et il semble que la démarche scientifique ait sa part dans sa démarche poétique : *« Opérer l'existence comme un chirurgien, en inciser la peau, et plonger dans ses entrailles, au fond de ses entrailles pour en exhumer l'embryon. »* Ceci est un programme. Erdoğan cherche les mots pour se dire, dire le quartier de Galata, à Istanbul, à travers le temps, ou dire le tourment né du départ d'un homme. Dire tout ce que la langue ordinaire omet ou défigure. Bien entendu, ce programme est voué à l'échec. Les anciens Égyptiens, cités par Erdoğan, le savaient déjà quand ils ont inscrit sur les murs du temple d'Osiris *« Je suis toute chose qui a été et qui sera, et nul à ce jour ne m'a vu sans masque »*. Certes, nul n'a vu l'existence sans masque. Mais au bout de ce *Requiem*, on a le sentiment qu'Asli Erdoğan est parvenue à approcher au plus près son visage.

A.B.

★★★★☆
REQUIEM POUR UNE VILLE PERDUE (HAYATIN SESSIZLIGINDE),
ASLI ERDOGAN, TRADUIT DU TURC PAR JULIEN LAPEYRE DE CABANES, 144 P., ACTES SUD, 17 €

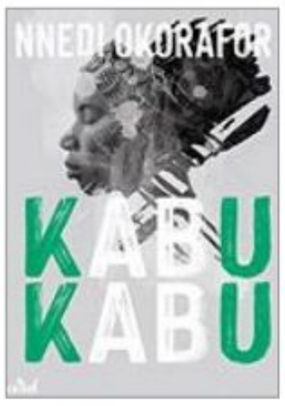
MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

NÉO-NÉGRITUDE

N'en déplaise à ceux qui voudraient l'enterrer sous des tombereaux de témoignages, la fiction n'est pas morte. La preuve : elle accouche encore de nouveaux genres. Comme l'afrofuturisme, cette science-fiction modelée par une esthétique africaine. Sa principale ambassadrice s'appelle Nnedi Okorafor. Née aux États-Unis, cette romancière de 46 ans est restée très liée au Nigeria d'où vient sa famille, et où elle puise les éléments d'un univers post-apocalyptique d'une singularité remarquable. Son recueil de nouvelles, *Kabu Kabu*, commence par une proclamation hilare déguisée en fantasy : un blond guerrier se retrouve acculé par des ombres mortelles, dos à un précipice. Surgit un Noir caricatural, censé sauver le héros puis mourir bravement. Mais cette fois, le *« nègre magique »* se rebiffe et balance le héros dans le vide. Dès lors, le recueil déploie une théorie de femmes volantes à la recherche de leur double masculin, explore le pays de Ginen, où la technologie se marie aux plantes, sillonne un Niger post-technologique où l'on persécute les *« méta-humains »*…

Enracinées dans un terreau africain peu exploité en science-fiction – relations interethniques, sorcellerie traditionnelle –, les inventions de Nnedi Okorafor ne ressemblent à rien de connu. Nous en conseillons donc la lecture aux esprits blasés pour qui la fiction semble une très vieille dame vouée à radoter les mêmes dramaturgies. Au contraire, nous souffle ce recueil, tant reste à imaginer !



★★★☆☆
KABU KABU (ID.), **NNEDI OKORAFOR** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PATRICK DECHESNE 250 P., ACTU SF, 18,90 €

Tracy Chevalier

DU CŒUR À L'OUVRAGE

L'auteure de *La Jeune Fille à la perle* dépeint avec subtilité les espoirs et les craintes d'une femme qui, seule après la Première Guerre mondiale, se retrouve face à elle-même.

Inutile d'être porté sur les travaux d'aiguilles pour trouver de l'intérêt et du plaisir au nouveau roman de Tracy Chevalier, *La Brodeuse de Winchester*. C'est simple, depuis *La Jeune Fille à la perle,* on ne rate aucun volume de l'Américaine établie à Londres. Une conteuse au savoir-faire incroyable, aussi douée pour vous captiver en vous parlant de la fille anonyme de Vermeer, des fossiles dans *Prodigieuses créatures* ou des arbres dans *À l'orée du verger*. À chaque fois, elle réussit à rendre incroyablement incarnés ses personnages, féminins comme masculins.

Tous ses aficionados vont s'enticher de Violet Speedwell. Une femme célibataire de 38 ans qui *« remarque chaque défaut et connaît chaque défaut que les autres remarquent chez elle »*. Violet met tout en œuvre pour se détacher du passé, revenir enfin à la vie. Nous sommes en 1932. La Première Guerre mondiale a laissé des plaies qui peinent à se refermer. Miss Speedwell y a perdu un frère, George, tombé au bois Delville en 1916, et un fiancé, Laurence, mort un an plus tard à Passchendaele.

UNE MAISON PARTAGÉE

Lasse des remarques incessantes de sa mère, Violet a décidé de quitter Southampton et de s'installer à 20 kilomètres de là. À Winchester, qui fut le siège du pouvoir de nombreux rois. La cité où est enterrée Jane Austen est dominée par une cathédrale vieille de neuf cents ans. Comme *« une énorme machine ou une petite ville »*. Un monument tassé *« tel un crapaud gris sur une ordinaire place gazonnée en retrait de la Grand-Rue. »* À Winchester, Violet partage une maison avec deux autres femmes ainsi que la logeuse. Elle travaille comme dactylo aux Assurances du Comté du Sud. Où elle gagne 30 shillings par semaine en tapant sur une machine à écrire Impérial noire aux touches couleur crème.

RENCONTRE AVEC DES AIGUILLIÈRES

Voici quelqu'un qui aime lire Anthony Trollope, qui écoute l'orchestre symphonique de la BBC jouer Elgar et se prive de nourriture pour pouvoir aller au cinéma une fois par semaine. Des hommes, il lui est arrivé d'en avoir après Laurence. Pas question cependant de s'attacher à ceux qu'elle nomme ses *« partenaires de sherry »*, qu'elle croise dans des bars d'hôtel. À Winchester, Violet va se découvrir une nouvelle passion. La cathédrale possède un *« cercle des brodeuses »*. Des aiguillières, chargées de la confection de coussins pour les sièges et les banquettes, qui se retrouvent dans une salle de la Maison paroissiale. Intriguée par cet art minutieux, Violet se familiarise avec le point de croix, le point de riz, le point d'œillet ou le point de Gobelin. Très vite, elle se met à son tour à broder au bureau, dans le train, le soir. Une activité qui demande de se concentrer, de trouver le rythme, de ne plus penser qu'à l'ouvrage que l'on a devant soi. Très vite aussi, elle commence à s'intéresser à une autre activité de la cathédrale. Aux sonneurs de cloches. Et notamment à Arthur Knight, carillonneur à l'église de son village de Nether Wallop, qui grimpe sur son vélo pour venir officier à Winchester. Un retraité, manifestement pas insensible à son charme, qui n'a rien contre l'emmener se promener le long de la Test, la meilleure rivière du pays pour la pêche à la mouche.

Tout au long de *La Brodeuse de Winchester*, Tracy Chevalier peaufine le portrait d'une femme indépendante. Le décor, la psychologie et l'ambiance sont les éléments essentiels d'un roman merveilleusement anglais. L'un des plus touchants de l'auteure de *La Dernière Fugitive et de La Dame à la licorne*. **Alexandre Fillon**

JON DRORI

★★★★☆

***LA BRODEUSE DE WINCHESTER (A SINGLE THREAD)*, TRACY CHEVALIER,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANOUK NEUHOFF, 432 P., LA TABLE RONDE/QUAI VOLTAIRE, 23,50 €.

Chambre avec vue

Une histoire de voyeurisme qui tourne à l'obsession : Claire Fuller s'essaie au thriller psychologique, et c'est convaincant.

Ne rien attendre de la vie : voici l'enseignement que Frances reçoit en héritage à la mort de sa mère. En ce début d'été 1969, elle se sent pourtant prête pour un nouveau départ, et répond à l'annonce d'un collectionneur souhaitant faire expertiser le manoir qu'il possède dans la campagne anglaise, une demeure jadis somptueuse, mais tombant désormais en ruine. À son arrivée, Frances fait la connaissance de Peter et de sa fougueuse compagne, Cara. La curiosité de Frances à l'égard de ce couple fantasque tourne bientôt au voyeurisme lorsqu'elle découvre, dissimulé sous une latte du plancher, un judas offrant une vue plongeante sur la salle de bains de ses voisins qui ont plus d'un secret à dissimuler.

Après le très réussi *Un mariage anglais*, Claire Fuller récidive avec un roman entre ombre et lumière, dont la finesse n'a rien à envier aux meilleurs thrillers psychologiques. Fan de *Downtown Abbey* ou du *Rebecca* de Daphné du Maurier, ne cherchez pas plus loin : *L'Été des oranges amères* est LE livre de votre été ! **Laëtitia Favro**

★★★★★

***L'ÉTÉ DES ORANGES AMÈRES (BITTER ORANGE)*, CLAIRE FULLER**, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR MATHILDE BACH, 416 P., STOCK, 22,50 €

Il suffira d'un signe

Comme les nénuphars fleurissent à la surface des marécages, dans *Pleines de grâce*, une utopie bourgeonne dans un bidonville argentin. Le germe de cet idéal surgit au plus profond du scabreux : alors que Cleo se fait tabasser et violer dans un commissariat, cette prostituée trans a une apparition de la Vierge. Fini les passes et les orgies, Cleo va remettre de l'ordre dans sa vie et dans son bidonville d'El Poso, à Buenos Aires. Elle devient une attraction locale et la journaliste, Qüity, sent qu'elle tient un sujet. Lorsque s'ouvre le roman, les deux racontent en alternance l'histoire du quartier autonome désormais détruit. Et tandis qu'à travers leurs voix El Poso devient une société parallèle où se réinvente la vie en communauté, l'écriture s'impose elle-même comme une sorte de ZAD. Gabriela Cabezón Cámara tisse un récit de vies et de temporalités enchevêtrées d'où émerge un sentiment d'unité mystique : *« On était Dieu, quelque chose de l'ordre du sacré circulait entre nous.* […] *peut-être que ça, c'était la Vierge convertie en air pur. »*

Pierre-Édouard Peillon

★★★☆☆

***PLEINES DE GRÂCE (LA VIRGEN CABEZA)*, GABRIELA CABEZÓN CÁMARA**, TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR GUILLAUME CONTRÉ, 208 P., L'OGRE, 18 €

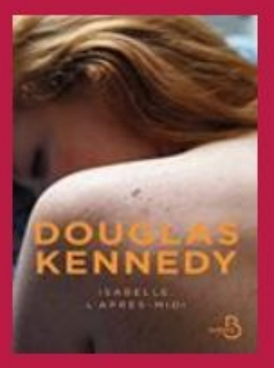
A. HARVEY – S. LEBAN/LEEXTRA/BELFOND

QUE VAUT… LE NOUVEAU ROMAN DE DOUGLAS KENNEDY ?

Isabelle l'après-midi nous plonge dans une ville qui n'existe plus. Le Paris des années 1970 d'avant la mondialisation, quand tout le monde fumait, quand la vie coûtait peu cher. Douglas Kennedy connaît ce Paris-là pour l'avoir visité en 1974, à un âge proche de celui de Sam, 21 ans, le héros de son nouveau roman, débarquant de son Midwest natal dans la capitale française. Un soir, dans une librairie de la rive gauche, Sam fait la rencontre d'une Française. La trentaine, robe noire, yeux verts, cigarette. *« Ma première pensée : Fragile. La deuxième : Belle. La troisième : Je suis amoureux. Et la dernière : Saleté d'alliance. »* C'est le coup de foudre. Isabelle lui propose un cinq à sept deux jours par semaine dans le studio sous les toits où elle travaille comme traductrice. Ils font merveilleusement l'amour – les scènes érotiques, sensuelles et intenses, sont très réussies. Sam veut tout plaquer pour Isabelle ; elle refuse de mettre en péril son confortable mariage.

Les années passent. Sam est rentré aux États-Unis, puis s'est marié, tandis qu'Isabelle a eu un enfant. Qu'est-ce que l'amour à 20 ans ? À 40 ? Est-ce plus important d'être fidèle à l'autre ou à soi ? Les amants se séparent, souffrent, vivent leur vie, se retrouvent. Douglas Kennedy peint Paris et New York en un dégradé de rouge et de noir, couleurs de leur passion et de leur désarroi. Il décrit subtilement le nœud de leurs élans et de leurs choix. On lit ce roman dans un état d'exaltation. On en sort chambardé, le souffle coupé.

Gladys Marivat



★★★★☆

***ISABELLE L'APRÈS-MIDI (ISABELLE IN THE AFTERNOON)*, DOUGLAS KENNEDY**, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHLOÉ ROYER, 312 P., BELFOND, 22,90 €

RAYON POCHES

★★★★☆

ET M!*, RICHARD RUSSO,**
64 P., LA TABLE RONDE, 7 €

En pleine *« déprime post-électorale »*, David, universitaire fraîchement retraité, et sa femme, Ellie, recoivent des amis. Mais l'un d'eux s'avère trumpiste alors que David a soutenu Hillary Clinton. Les échanges renseignent et prêtent à rire sur la société américaine. Dans cette fable déjantée, où les personnages trouvent une profondeur romanesque, l'auteur du cultissime *Un homme presque parfait* confirme son talent de satiriste hors pair. Simon Bentolila

★★★☆☆

***RETOUR À LA CASE DÉPART*, STEPHEN MCCAULEY**,
456 P., 10/18, 8,80 €

David vient de se faire quitter par son compagnon lorsqu'il reçoit un appel de son ex-femme. Celle-ci lui demande de l'aide pour trouver une université à leur fille, mais David finit par rester un peu plus longtemps chez elle... Ces retrouvailles permettent à l'auteur de traiter avec originalité des thèmes tels que l'ambiguïté des sentiments amoureux et amicaux. Dans cette comédie réconfortante, cynisme, tendresse et mélancolie parviennent à faire bon ménage. S.B.

★★★★☆

***PEAUX DE PHOQUE*, VALENTINA VEQET**, 192 P.,
AUTREMENT, 8 €

Tyrenne est une « peau de phoque », l'équivalent d'une « sans dents » chez le peuple tchouktche de Sibérie, menacé d'extinction. Elle mène une existence de misère avec ses trois enfants et son mari, handicapé. Leurs journées, rythmées par la chasse, la pêche et le bricolage, ne connaissent que peu de divertissements. Dans ce court premier roman en forme de plongée documentaire, l'auteure d'expression tchouktche nous livre une leçon d'humilité, dans un style adroitement épuré. S.B.

La Vénus au vison

À travers le personnage de Gloria – joignable par téléphone au BUtterfield 8, titre original du roman –, John O'Hara dresse un tableau haut en couleur du New York des années 1930.

Vous aimez le glamour chez Fitzgerald ? Rêvez du Manhattan de Dorothy Parker ? Alors, foncez sur ce remarquable portrait d'une scandaleuse des années 1930, saisie dans son élément – New York, au temps de la prohibition et des soûleries monumentales dans les bars clandestins. La dame s'appelle Gloria, la vingtaine, et le roman la révèle seule, avec une solide gueule de bois, au fond du lit d'un homme marié rencontré la veille. Dans son empressement, celui-ci a déchiré sa robe. Du coup, pour sortir, Gloria embarque le vison de madame. Cela tombe bien : il vaut quelques milliers de dollars, et déclenche l'une des intrigues du roman !

PRÉFÉMINISME ET LUTTE DES CLASSES

Mais *L'enfer commence avec elle* se distingue surtout par sa peinture des êtres et des mœurs new-yorkais, et par ses dialogues coupants. On visite les *« speakeasies »*, ces bars plus ou moins chics installés dans des appartements. On passe par une maison close du même acabit – où Gloria a rencontré Eddie, romancier-dessinateur-portier, son seul véritable ami. On plonge dans l'intimité de couples établis, apparemment solides – en réalité, monsieur fricote avec la meilleure amie de madame, tandis que celle-ci fantasme sur un bel acteur. Mais ce tableau n'est pas seulement cynique : au cours d'un retour en arrière bouleversant, on découvre le passé de Gloria, l'agression pédophile dont elle a été victime, puis les hommes au bras desquels elle est passée : un directeur d'école, de braves étudiants chics qui l'acceptaient volontiers dans leur bande, mais ne l'auraient jamais invitée chez eux.

Préféministe, John O'Hara ? Plutôt un écrivain honnête, qui cherchait les causes derrière les effets, et préférait laisser entendre plutôt que démontrer. Son roman présente bien un côté lutte des classes (Gloria est pauvre, ses amants souvent riches), mais celui-ci n'est pas appuyé. Le texte n'est pas parfait : ses digressions, sa façon de sauter d'un personnage à l'autre en font un curieux animal. Mais John O'Hara, qui fut une figure essentielle (et paraît-il insupportable) du magazine *The New Yorker* des années 1930 sublime tout par son allant et son humour ambivalent. *« Pour Gloria, sa mère était une parfaite épouse. Que son mari fût mort n'y changeait rien. Ou plutôt, cela n'y était pas étranger. »* Une citation à l'image du livre : sous la comédie de mœurs, une tragédie se joue.

Alexis Brocas

★★★★☆

***L'ENFER COMMENCE AVEC ELLE (BUTTERFIELD 8)*, JOHN O'HARA,**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR YVES MALARTIC, 256 P.,
L'OLIVIER, 22 €

LIBRARY OF CONGRESS

Jeunes femmes au bord de la crise

L'Irlandaise Nicole Flattery a impressionné le monde des lettres outre-Manche avec son premier recueil de nouvelles. Des histoires étranges à l'irrésistible humour noir.

À tout juste 30 ans, Nicole Flattery s'est fait une réputation de nouvelle star des lettres irlandaises avec ce recueil de huit nouvelles, dont la plupart ont d'abord été publiées dans des magazines et revues, notamment la prestigieuse *White Review* de Londres. Celle-ci lui a d'ailleurs décerné en 2017 son prix de la meilleure nouvelle, contribuant à propulser l'auteure sur le devant de la scène, tout en incitant les éditeurs britanniques à monter les enchères. Il suffit de lire une dizaine de pages de son recueil *Dans la joie et la bonne humeur* pour comprendre les raisons de cet engouement : Nicole Flattery a pour elle une ironie coupante, un ton sarcastique et désabusé, une imagination débridée et un talent inouï pour les images qui font mouche.

SPÉCIMENS DE LA GÉNÉRATION Y

Ainsi, une héroïne évoque le bled provincial de son enfance, et résume : *« le trou noir dont j'ai jailli »*. Une autre, dégoûtée par son boulot, se réfugie pour souffler dans un petit vestiaire et soupire : *« Je me sentais chez moi dans ce placard. »* Une autre encore, dans un restaurant minable, passe commande au serveur. Ce dernier hoche la tête *« comme s'il allait peut-être daigner y réfléchir »*.

Les héroïnes, toutes des femmes, forment de beaux spécimens de la génération Y : étudiantes sans perspectives, jeunes adultes dépressives, trentenaires dépitées qui ont raté le train de l'amour. Flattery, telle une metteuse en scène de théâtre, leur donne à jouer des pièces improbables, largement dialoguées, qui flirtent parfois avec le surréalisme (une fille, après la mort de son père, se découvre une bosse poussant dans le dos). Il lui arrive de sombrer dans des expérimentations fastidieuses, à l'image de l'interminable novella centrale qui, de A à Z, décrit, justement, une pièce de théâtre, mettant à rude épreuve la patience du lecteur. Ce dernier lui pardonne cependant grâce à la dernière nouvelle, une farce sinistre sur les rencards Meetic, bijou d'humour noir à la construction parfaite. **Bernard Quiriny**

★★★☆☆

DANS LA JOIE ET LA BONNE HUMEUR (SHOW THEM A GOOD TIME), **NICOLE FLATTERY**, TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR MADELEINE NASALIK, 304 P., L'OLIVIER, 22,50 €

Heureux qui comme Johnson…

La chance vous sourit est la dernière nouvelle de cet ouvrage. Mais c'est aussi le titre du livre paru en 2015 aux États-Unis, deuxième recueil d'Adam Johnson, qui lui a valu de remporter le National Book Award. Peu de temps auparavant, en 2013, ce natif du Dakota (1967) avait été lauréat du prix Pulitzer pour son deuxième roman, *La Vie volée de Jun Do* – publié en 2014 en France. Raison de plus pour (re)découvrir celui qui a reçu, dans deux genres différents, les deux plus grandes récompenses littéraires outre-Atlantique.

Voici donc six longues nouvelles, une somme variée dont le premier intérêt est de nous faire voyager : Californie, Louisiane, ex-RDA et Corée du Nord sont les théâtres de ces histoires tour à tour émouvantes, cocasses, provocantes. Ou déchirantes, comme « Ouragans anonymes », située en Louisiane après l'ouragan Katrina. Un chauffeur-livreur de la compagnie UPS tente de se reconstruire après que sa dernière petite amie a disparu en abandonnant leur nourrisson dans son camion. À l'instar de la Louisiane, l'homme tente de se relever, pour se révéler enfin à lui-même. Dans une autre histoire, un pédopornographe essaye de fuir ses démons, tandis que Johnson s'amuse à nous convaincre d'empathie pour cette ordure. Parmi ces thèmes sensibles de société, l'hyper-technologie est aussi bien présente, grinçante dans une nouvelle, inquiétante dans l'autre. Ces récits épars sont unis par une communauté de destins tordus, de vies torturées, d'inquiétantes étrangetés. La chance, ici, est aussi pour celles et ceux qui lisent Johnson. **Hubert Artus**

L. O'SULLIVAN

★★★★☆

LA CHANCE VOUS SOURIT (FORTUNE SMILES. STORIES), **ADAM JOHNSON**, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANTOINE CAZÉ, 320 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

David Nicholls

UN TUBE POUR L'ÉTÉ

Auteur du fameux *Un jour* – écoulé à plus de 5 millions d'exemplaires à travers le monde –, le romancier britannique revient sur le devant de la scène avec *Summer Mélodie*. Une confiserie plus amère qu'il n'y paraît, qui se permet même quelques notes shakespeariennes.

Vous voyez cet adolescent au visage vaguement familier sur la photo de classe ? C'est Charlie Lewis. Rejeté par sa mère, épouse démissionnaire, il cohabite avec son père, musicien dépressif et alcoolique depuis la faillite de ses boutiques de vinyles. Ses examens sabordés, le jeune homme se réfugie dans la lecture, *Roméo et Juliette*, et fait la connaissance de Frances Fisher. Qui répète la pièce de Shakespeare avec la compagnie Full Fathom Five. Cette rencontre illumine l'été de Charlie. Cédant aux instances de Fran, il incarne Benvolio. Alors qu'il ne pense qu'à se rapprocher d'elle, tout un univers s'offre à lui ; une joyeuse bande disparate d'acteurs amateurs et, par-dessus tout, Fran et sa passion pour le théâtre, Fran et son amour des mots.

DÉCLARATION D'AMOUR À LA CRÉATION

On le connaissait avec *Un jour* (adapté au cinéma par Lone Scherfig) et *Nous* – deux immenses succès dans le monde entier ; le Britannique David Nicholls continue dans cette verve tragicomique avec *Summer Mélodie*. Qui a pour particularité d'être une déclaration d'amour à la création. *« Je suis heureux de crier ma joie de lire, d'aller aux concerts, au théâtre et dans les galeries »*, nous confie-t-il. *« Je me considère comme le produit de ces livres, films et chansons. »* Au moment où la culture est actuellement menacée dans nos sociétés, l'écrivain montre toutefois une note d'optimisme : *« Tout ce que nous pouvons espérer, c'est que les gouvernements et les organismes officiels reconnaissent à quel point l'art et la culture sont vitaux – durant le confinement, ce sont les histoires qui nous font rêver. Aussi, mon grand espoir est que nous avons maintenant cessé de tenir les choses pour acquises. S'asseoir dans le public et écouter de la musique, danser, aller au cinéma… Il y aura peut-être une grande floraison, une passion pour toutes les choses que nous avons temporairement perdues. Je l'espère. »* Mélancolique mais pas forcément nostalgique, David Nicholls s'amuse dans son roman avec les maladresses et cocasseries des premiers émois narrés, s'inscrivant dans l'Angleterre pop des années 1990, au bon goût parfois discutable.

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE

Tel Dexter devenant un homme meilleur au contact d'Emma dans *Un jour*, Fran incarne dans *Summer Mélodie* l'enseignante ouvrant la voie. *« Elle est affranchie de toutes ces notions sur ce qu'un garçon devrait être, c'est-à-dire gêné par l'expression de soi »*, explique David Nicholls. Ce partage est d'ailleurs une source intarissable d'apprentissage pour l'adolescent qui parvient à se construire en tant qu'individu. *« La musique, les livres, les films, et même l'art semblaient avoir un pouvoir accru à notre âge. Comme une amitié, ils pouvaient changer notre vie »*, pense Charlie. Bouleversant sa vision du monde, il reconsidère sa relation aux autres, à son père. Un sujet récurrent dans l'œuvre de Nicholls, bien qu'aucun de ses romans ne soit autobiographique. *« J'entretenais une relation maladroite avec mon propre père et c'est quelque chose que je regrette profondément… Nous étions si différents. Je suis triste qu'aucune résolution n'ait été possible de son vivant. »* Il ajoute : *« Je suis moi-même un père, maintenant, et la complexité de cette relation me semble perpétuellement intéressante. »*

Intitulé dans sa version originale *Sweet Sorrow*, en hommage à William Shakespeare, le cinquième ouvrage du romancier britannique révèle brillamment *« ce que nous attendons exactement d'une histoire d'amour, des frictions, des tensions et, oui, de la douleur. Elle contient paradoxalement une forme du plaisir, une douceur presque masochiste dans la tristesse. »* David Nicholls poursuit : *« C'est ce que j'aime écrire, retenant la leçon de Shakespeare. D'ailleurs, où sont les mariages heureux dans ses pièces ? »* Les noces sont parfois amères…

Marie Lechevalier

★★★☆☆

***SUMMER MÉLODIE (SWEET SORROW)*, DAVID NICHOLLS,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR VALÉRIE BOURGEOIS, 512 P., BELFOND, 22 €

S. SPRING

Quand Napoléon rencontre Lovecraft

Avec ce premier livre traduit en France, Gilberto Villarroel ose un pari qui tient toutes ses promesses. Inventivité et habileté pour ce roman à la fois historique et fantastique. On en redemande.

Opposer une garnison napoléonienne recluse dans le fort Boyard au grand Cthulhu, l'immortelle entité inventée par le maître de l'épouvante littéraire H.P Lovecraft : une idée folle ? Certes, mais le scénariste chilien Gilberto Villarroel jouit d'assez de talent pour que l'on prenne au sérieux sa délicieuse uchronie fantastique. Elle débute à la façon rigoureuse et documentée des romans historiques : mi-avril 1815, la garnison du fort Boyard capture en mer le fameux Lord Cochrane, héros de la marine anglaise et bourreau des Français à la bataille de l'île d'Aix. Une fort belle prise pour le capitaine Eonet, responsable du fort. Mais bientôt, une créature inhumaine est aperçue rampant dans les rochers, une tempête se prépare, l'atmosphère s'emplit d'odeurs de poisson pourri et les signes de basculement dans l'univers lovecraftien se multiplient. Le capitaine Eonet cache l'étrange statue d'une divinité pré-humaine à tête de poulpe. Et voilà que les frères Champollion débarquent, missionnés pour étudier de curieux hiéroglyphes découverts par les bâtisseurs du fort !

Puis l'horreur se déchaîne et l'auteur doit choisir : rester dans le canon lovecraftien et opter pour la peinture de consciences humaines, submergées par de paroxystiques visions d'épouvante, ou garder sa tonalité pince-sans-rire, qui lui a permis d'arriver jusqu'ici ? Gardons-nous de répondre à cette question : elle participe aussi du suspense qui maintient le lecteur sous tension (malgré quelques inutiles paragraphes récapitulatifs). Disons simplement que la passion renseignée de l'auteur pour l'ère napoléonienne et l'œuvre de Lovecraft, et le plaisir visible qu'il prend à les mêler font de *Cochrane vs Cthulhu* bien plus qu'un simple pastiche : plutôt un joyeux addendum au sombre mythe créé par *Le Maître de Providence*. Comme un tentacule de plus sur la face octopéenne du grand Cthulhu !

Alexis Brocas

★★★☆☆

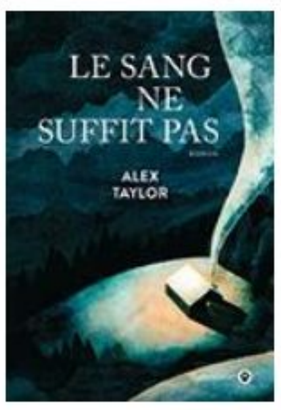
***COCHRANE VS CTHULHU (ID.)*, GILBERTO VILLARROEL,** TRADUIT DE L'ESPAGNOL (CHILI) PAR JACQUES FUENTEALBA, 388 P., AUX FORGES DE VULCAIN, 20 €

La mort aux trousses

Qui sortira d'ici vivant ? Dans le cadre grandiose des monts de Virginie figés par l'hiver, l'histoire prend d'emblée des allures de jeu de massacre. Nous sommes en 1748. Reathel, veuf, affamé et flanqué d'un dogue tombe, au seuil d'une cabane, sur *« l'Allemand »*. Deux hommes, c'est souvent un de trop : un carnage s'ensuit. Reathel se retrouve seul avec Della, une sang-mêlé prête à accoucher. Une vieille ourse rôde, cherchant vengeance. On lui jette le cadavre de l'Allemand. *« Quelques lambeaux ensanglantés de la chemise de nuit de Marl voletaient comme des oiseaux blessés sur le givre maculé de rose. »*

Della enfante. Sa fille est promise à un chef Shawnee – le prix à payer pour que les Indiens laissent les colons en paix. Ceux-ci envoient deux frères traquer la jeune femme ; ils ne sont pas seuls. Un aumônier malade, un docteur aux abois, un Français dément se mêlent à la danse. Dans ce théâtre de gel à ciel ouvert, des balles sifflent, des corps tombent, des arbres explosent… *« Ce n'est que la mort »*, maugrée un personnage.

Roman à la langue incandescente, *Le sang ne suffit pas*, refusé aux États-Unis, est un récit fondateur d'un nihilisme radical : la chronique d'une civilisation engendrée dans la violence, et hantée de pulsions tragiques. **Fabrice Colin**



★★★★☆

***LE SANG NE SUFFIT PAS*, ALEX TAYLOR,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANATOLE PONS-REUMAUX, 320 P., GALLMEISTER, 23 €

À trois, on y va

Voix majeure du polar israélien, Dror Mishani n'a pas son pareil pour déjouer les codes du genre. Chacune des parties d'*Une deux trois* se concentre sur une femme – Orna, enseignante ; Emilia, Lettone réfugiée à Tel Aviv ; Ella, qui cache bien son jeu. Toutes rencontrent un homme. Le même : Guil, petit avocat spécialisé dans les passeports pour citoyens à double nationalité, qui leur jouera une partition différente. Chacune des histoires a un lien – forcément tordu – avec les autres. Avec ses récits à tiroirs, Mishani lève le voile sur la famille, sur la société et ses réfugiés. **Hubert Artus**

★★★☆☆

***UNE DEUX TROIS (SHALOSH)*, DROR MISHANI,** TRADUIT DE L'HÉBREU PAR LAURENCE SENDROWICZ, 336 P., GALLIMARD/SÉRIE NOIRE, 23 €

PARIS MUSÉES /MUSÉE CARNAVALET – AKG-IMAGES/FOTOTECA GILARDI/DARIUSH

Un avenir à tâtons

Dans leur livre respectif, Jean-Philippe Blondel et Olivier Adam se glissent dans la peau d'adolescents en quête de sens, reflétant nos incertitudes quant au monde de demain.

L'un expérimente la fuite en avant pour tenter de trouver un futur. L'autre s'interroge sur le sens de la vie dans un monde finissant. Olivier Adam et Jean-Philippe Blondel mettent en scène deux héros adolescents dans un face-à-face avec leur avenir. Si les scénarios sont très différents, les deux romanciers réussissent à s'approcher au plus près des questionnements de leurs personnages. Dans *Les Roches rouges*, Olivier Adam raconte l'histoire d'Antoine, un adolescent apathique amoureux d'une jeune mère fuyant les coups de son mari. Il suffit de quelques pages pour comprendre que tous deux ont traversé des événements tragiques. Dans *Il est encore temps*, Jean-Philippe Blondel dresse le portrait de Lou. Le médecin a rassuré ses parents avec le mot « anémie » pour expliquer ses fréquents malaises mais, dans le secret du cabinet médical, il a en réalité compris le profond désarroi qui envahit la jeune fille. À quoi bon apprendre les verbes irréguliers s'il n'y a tout simplement plus d'avenir sur la planète ? L'adolescente se redresse peu à peu en découvrant les mots de Greta Thunberg. Lou et Antoine apprennent progressivement à donner un sens à leur vie.

Autre point fort de ces textes : l'évolution des personnages adultes. Chez Adam, Antoine comprend que ses parents ne le lâcheront jamais et ses souvenirs d'enfance ponctuent sa cavale. Chez Blondel, la mère, professeure, finit par remettre en cause les actes de sa génération, se plaçant d'égal à égal avec ses élèves quand elle parle d'écologie… Les deux auteurs embarquent leurs lecteurs dans les réalités sociales des familles de leurs héros, scrutent leurs vies friables, leurs décisions fragiles… Dans les deux cas, ils célèbrent des lendemains possibles.

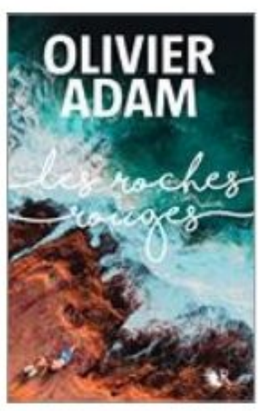
Raphaële Botte

★★★★☆

***IL EST ENCORE TEMPS !*, JEAN-PHILIPPE BLONDEL**, 176 P., ACTES SUD JUNIOR, 14,50 € (DÈS 13 ANS)

★★★☆☆

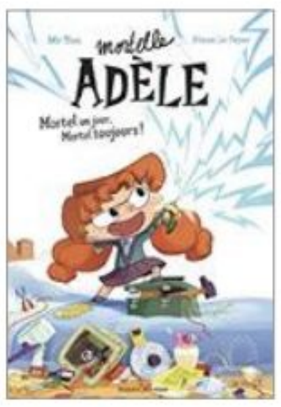
***LES ROCHES ROUGES*, OLIVIER ADAM**, 240 P., ROBERT LAFFONT/R, 17,90 € (DÈS 13 ANS)



La reine de la récré passe au roman

Des cheveux rappelant ceux de Mafalda, un aplomb de guerrière : voici Adèle. Sa première bande dessinée est sortie en 2012 et, huit ans plus tard, il s'en est écoulé plus de 3 millions d'exemplaires. Dites « Adèle » dans une cour de récréation, vous verrez tout de suite que c'est mortel ! Derrière le pseudonyme de Mr Tan se cache le romancier Antoine Dole *(Naissance des cœurs de pierre, Météore…)*. Avec le roman *Mortel un jour, Mortel toujours*, il donne de l'épaisseur à *« sa sale gosse »*. Les fans retrouveront ce qui les fait rire et se plongeront sans peine dans une *« longue histoire »* célébrant les différences et la singularité de chacun.

R.B.



★★★☆☆

***MORTELLE ADÈLE. MORTEL UN JOUR, MORTEL TOUJOURS !*, MR TAN** ET **DIANE LE FEYER**, 80 P., BAYARD JEUNESSE, 9,95 € (DÈS 7 ANS)

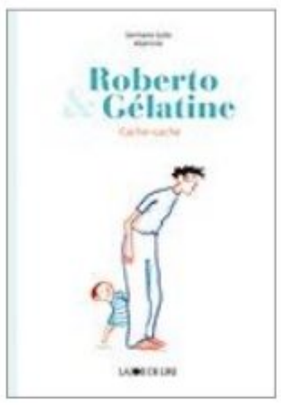
Grand prix pour grande dame

Un grand frère, chaussettes rayées rouge, captivé par son livre. Une petite sœur, robe rayée bleue, réclamant une partie de cache-cache… *« Obê'to ! »*, supplie sur tous les tons Gélatine. *« J'suis cachée, Obê'to ! »* Il va bien finir pas céder… Quelques coups de crayons de couleur suffisent aux personnages à habiter les pages. Un peu plus loin, les amateurs du travail d'Albertine reconnaîtront ses créatures, mi-peluches vivantes, mi-monstres sympathiques. *Roberto & Gélatine. Cache-cache*, écrit avec son époux Germano Zullo, est savoureux. On y retrouve la poésie, la facétie et le talent de l'illustratrice suisse. Son œuvre vient d'être couronnée par le prestigieux prix Hans Christian-Andersen. Si vous ne connaissez pas encore le trait de cette grande dame, son jeu avec les tailles et les formes, son humour et sa justesse, alors, plongez dans *Mon tout-petit*. Un chef-d'œuvre !

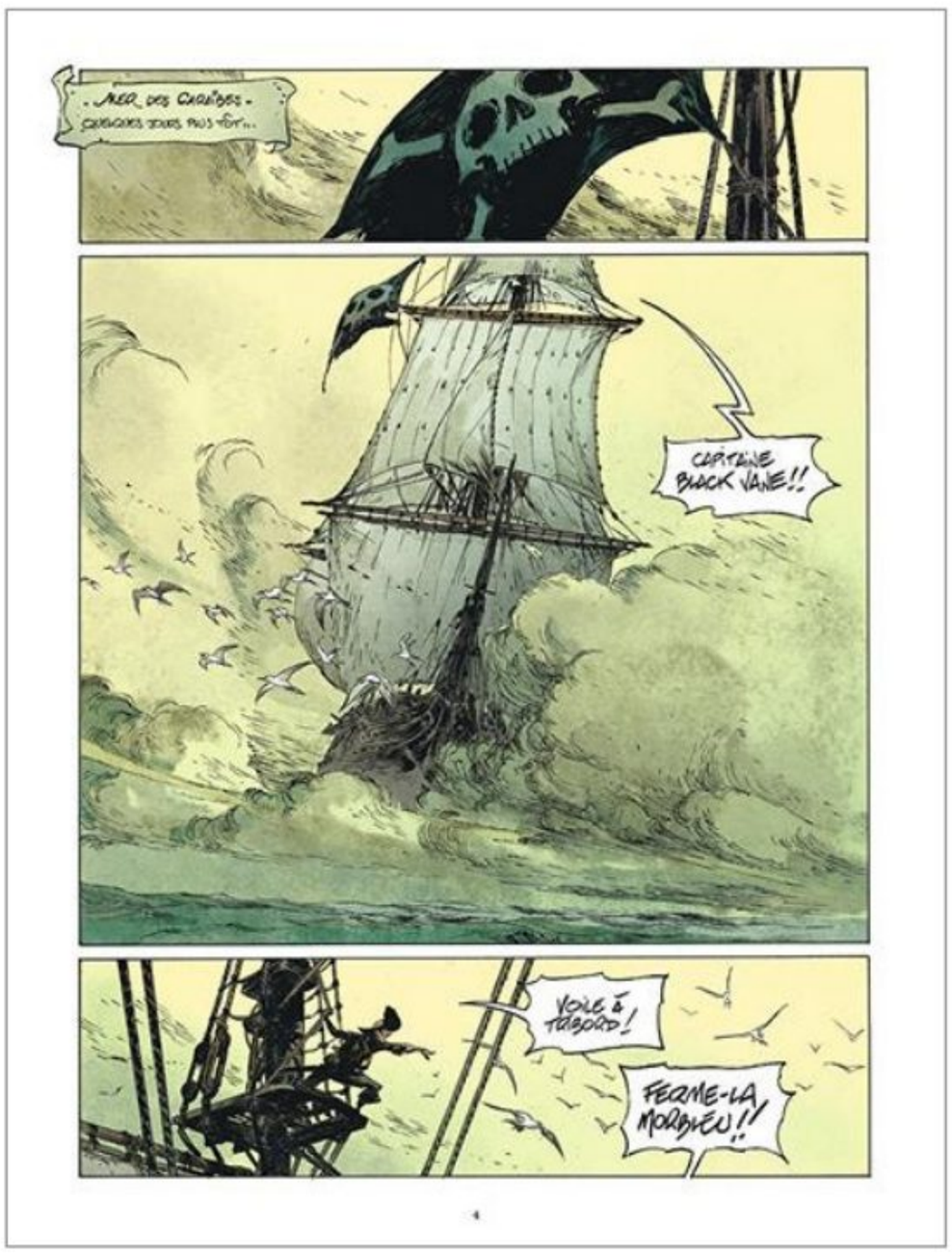
R.B.

★★★★★

***ROBERTO & GÉLATINE. CACHE-CACHE*, GERMANO ZULLO** ET **ALBERTINE**, 88 P., LA JOIE DE LIRE, 14,90 € (DÈS 6 ANS)



ÉRIC FLOGNY/PINK/SAIF IMAGES



Retrouvez tous les mois nos conseils lecture en vidéo sur fnac.com/conseils-experts

L'instant LiRE: à la fnac

★★★★☆

RAVEN (T. 1). NÉMÉSIS,
MATHIEU LAUFFRAY,
56 P., DARGAUD, 15 €

Oh ! mon bateau

À en croire Mathieu Lauffray, la vie de pirate n'a vraiment rien d'un long fleuve tranquille. Ce qu'il démontre avec brio dans *Raven*, un premier album diablement emballant qui nous fait prendre le large avec bonheur !

Pirate aussi charismatique que casse-cou, Raven aimerait bien échapper à sa réputation de *« chat noir de la flibusterie »* et enfin connaître son heure de gloire. Jamais à court de mauvaises idées, il décide, sur un coup de tête, de voler une carte au trésor. Petit problème : cette dernière appartient à une redoutable pirate du nom de Lady Darksee. S'engage alors une incroyable poursuite durant laquelle la route de Raven croisera celle d'indigènes peu commodes et de colons trop naïfs. En matière de récits d'aventures, Mathieu Lauffray n'en est pas à son premier coup d'épée. Après avoir signé quelques dessins pour *Le Pacte des loups* de Christophe Gans, l'auteur s'essaye avec succès au récit apocalyptique avec la bien nommée saga *Prophet* (Les Humanoïdes Associés). Cultivant déjà un goût certain pour les anti-héros, il redore le blason de la piraterie en s'attaquant à l'une de ses figures les plus emblématiques : *Long John Silver* (2006, Dargaud), le célèbre protagoniste de *L'Île au trésor*.

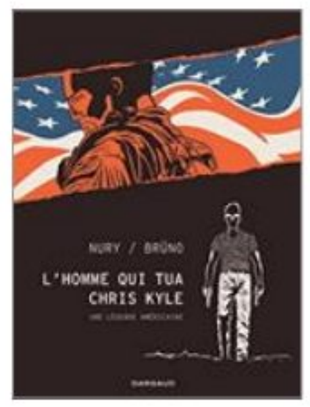
Après avoir exploré l'univers de *Valérian* avec *Shingouzlooz Inc* (2017, Dargaud), l'auteur revient écumer les mers dans *Raven. Némésis*, premier tome d'une franchise qu'on espère au long court. On y retrouve ce même souffle romanesque qui rend ses albums si plaisants. Armé de son style alerte, il nous embarque, pieds et poings liés, dans une aventure tonitruante à grand renfort de scènes d'action épiques, de personnages truculents et autres répliques cinglantes. D'une efficacité redoutable, Raven reprend avec panache les codes du genre et nous offre une épopée… forcément mouvementée.

Ilan Ferry

★★★★☆

L'HOMME QUI TUA CHRIS KYLE,
FABIEN NURY ET BRÜNO, 164 P.,
DARGAUD, 22,50 €

De l'assassinat d'un héros de la guerre d'Irak par un autre vétéran, Clint Eastwood avait tiré le film *American Sniper*, centré sur la victime ; *L'homme qui tua Chris Kyle* s'intéresse un peu plus à l'assassin. Le traitement scénaristique de Nury est d'une grande rigueur, façon Truman Capote. Le rendu graphique de Brüno est à la hauteur de l'enjeu : l'Amérique qui a élu Trump et, plus au fond, le monde d'aujourd'hui qui, en lieu et place du drame rassurant « *Good versus Evil* », a installé l'insécurité du tragique.

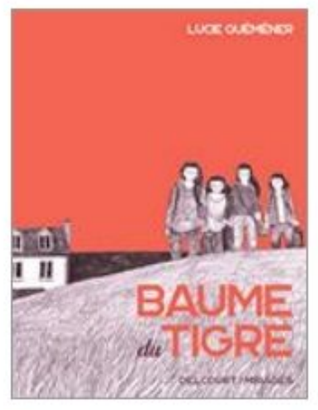


Pascal Ory

★★★☆☆

BAUME DU TIGRE,
LUCIE QUÉMÉNER, 256 P.,
DELCOURT, 23,95 €

La BD française s'ouvre de plus en plus à des auteurs issus de l'immigration asiatique, qui livrent des témoignages différents de ceux des minorités dominantes (ce n'est pas un oxymore). Dans *Baume du tigre*, Lucie Quéméner parle d'un milieu qu'elle connaît bien, sur lequel elle promène un regard subtil, dénué de misérabilisme.
Tous les « grands sujets » y passent – l'intégration des étrangers, la tyrannie patriarcale, les relations compliquées au sein d'une sororie… La leçon est pleine d'optimisme, tempérée par une bonne dose de lucidité.



P.O.

★★☆☆☆

TOUS LES HÉROS S'APPELLENT PHÉNIX
JÉRÉMIE ROYER ET NASTASIA RUGANI,
144 P., RUE DE SÈVRES, 16 €

Un jeune professeur s'impose peu à peu dans une famille de femmes – une mère et ses deux filles –, dont le père est étrangement absent. De plus en plus autoritaire et, pour finir, violent, l'homme se révèle une sorte de pervers narcissique, à l'hérédité chargée. *Tous les héros s'appellent Phénix* installe bien le malaise, qui tient aussi à des éléments échappant aux auteurs : un récit vu par les yeux de l'aînée, d'emblée prévenue contre l'intrus, et un dessin très sage, en contraste assez brutal avec ce qui nous est raconté.

P.O.

3 RAISONS DE REDÉCOUVRIR LES SAISONS de Maurice Pons

UN ROMAN CULTE

Tiré d'une nouvelle écrite en 1960 pour *Les Lettres nouvelles* et publié cinq ans plus tard par René Julliard, *Les Saisons* a acquis au fil des ans un statut de roman culte et secret, difficile à trouver en librairies malgré des rééditions périodiques chez Christian Bourgois à partir des années 1970, puis en 10/18 à la fin des années 1990. Le livre a inspiré en 2016 un film de Sylvie Habault, *Une saison pour Maurice Pons*, docu-fiction poétique sur le roman et l'auteur, avec Denis Lavant et Michael Lonsdale.

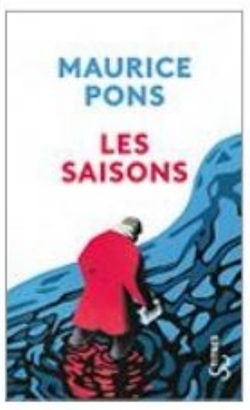
UN BIJOU DU FANTASTIQUE FRANÇAIS

Les Saisons se déroule dans un décor de conte baroque, au fin fond d'une vallée sinistre où se succèdent deux saisons interminables, l'une pluvieuse, l'autre glaciale. Débarqué dans ce monde inhospitalier, le héros tente de s'intégrer à la communauté des habitants, gens rugueux et méfiants… Pons invente un univers mystérieux, inquiétant, presque cauchemardesque, à la fois proche du fantastique et empli de descriptions d'un naturalisme morbide, à la limite du soutenable.

UN AUTEUR TROP PEU CONNU

Maurice Pons a la particularité d'avoir rencontré le succès tout en restant peu connu. Ses *Virginales*, en 1955, inspirent à Truffaut l'un de ses premiers courts-métrages, *Les Mistons*. Pilier de la résidence d'artistes du Moulin d'Andé, qu'il fait découvrir à Perec, il est l'auteur d'une vingtaine de recueils et romans brefs, imprégnés souvent de fantastique, lus et relus avec ferveur par un cercle d'admirateurs qui ne demande qu'à grandir.

Bernard Quiriny



★★★★☆

LES SAISONS
MAURICE PONS, 264 P., CHRISTIAN BOURGOIS/TITRES, 7,50€

Dans la gueule du lion

Alors que Joseph Kessel fait son entrée dans la Pléiade, l'historienne Dominique Missika s'est penchée sur l'histoire passionnée qui a uni ce personnage de légende à la chanteuse et résistante Germaine Sablon.

Comme Alexandre Dumas dont il rêvait être l'ami, Joseph Kessel connut une popularité qui retarda sa reconnaissance critique. Avant que le coauteur du *Chant des partisans* n'entre à l'Académie française, il lui fut abondamment reproché d'être dans l'air du temps : *« Trop journaliste dans ses romans et* […] *trop romancier dans ses reportages. »* Cette citation est extraite de l'introduction à la Pléiade qui lui est consacrée, et qui clôt le débat sur sa légitimité littéraire. Un an après son alter ego Romain Gary, comme lui Juif d'origine russe, le lion entre dans la prestigieuse collection de la NRF. Enfin ! Ce travail remarquable, dirigé par Serge Linkès, maître de conférences à l'université de La Rochelle, rassemble – et éclaire – une vingtaine des ouvrages de « Jef ». Parmi lesquels *L'Équipage* (1923), son roman-récit d'aviation et d'amitié durant la Première Guerre mondiale. Ou *Les Cavaliers* (1967), éblouissant roman d'aventures dans les steppes afghanes. Les deux tomes, accompagnés d'un album photo[1], permettent de comprendre les rouages de l'épique « système Kessel », et de son « art du réemploi » : du reportage au récit documentaire, puis au roman, et enfin à l'écran. Des notices signalent les liens dans les « couples de reportages et de romans » – tel *La Piste fauve* (1954) et *Le Lion* (1958).

Penchons-nous un instant sur l'album. Au fil de sa biographie, l'homme à la gueule de catcheur nous entraîne de caserne en cabaret, ou dans un quartier populaire de Hong Kong. Le voilà en 1907, à 9 ans, avec son petit frère, qui se suicidera plus tard. Puis on le retrouve dans un estaminet anglais avec l'actrice

Joseph Kessel à Londres (1942-1943), sous le regard du général de Gaulle…

Germaine Sablon en 1943. Le couple était au bord de la rupture.

L'HÉROÏNE DES OMBRES

C'est de cet amour sulfureux qu'il est question dans le document fort éclairant et bien écrit de Dominique Missika, *Un amour de Kessel*. Le couple légendaire se rencontra un soir d'octobre 1935, dans un cabaret chic de la place Pigalle où Germaine Sablon chantait. L'écrivain déjà célèbre était accompagné de sa maîtresse. L'historienne dresse un beau portrait de cette femme passionnée et insoumise, qui souffrit pourtant en silence du comportement cavalier du lion. Rappelons surtout qu'elle enrôla Kessel et son neveu, Maurice Druon, dans la Résistance. Engagée comme infirmière ambulancière, elle fut la première interprète du *Chant des partisans* ; mais c'est le nom de Kessel que l'histoire a retenu. Lumière est donc rendue à cette héroïne des ombres.

Simon Bentolila

★★★★☆

***ROMANS ET RÉCITS I, II*, JOSEPH KESSEL,** 1968 ET 1808 P., GALLIMARD/LA PLÉIADE, 135€

★★★☆☆

***UN AMOUR DE KESSEL*, DOMINIQUE MISSIKA,** 208 P., SEUIL, 18€

1. Album photo offert à l'occasion de la Quinzaine de la Pléiade pour trois volumes de la collection achetés.

COLLECTION PARTICULIÈRE/PHOTO F. HANOTEAU/GALLIMARD

Les deux vies de Chamfort

Ce grand moraliste fut d'abord un poète de cour avant de troquer la renommée pour la lucidité. Redécouvrons-le grâce à son biographe, Jean-Baptiste Bilger.

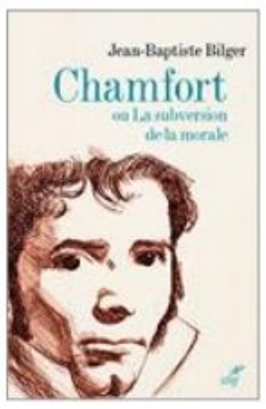
De Chamfort (1740-1794), la postérité n'a conservé que ses *Maximes et Pensées*. Pourtant, cet ouvrage posthume n'aurait jamais été publié si un ami n'avait rassemblé ces sentences couchées sur des bouts de papier, puis rangées dans des cartons. L'autre paradoxe de celui qui incarna « l'esprit français » aux yeux de Stendhal, Schopenhauer et Nietzsche est qu'il fut d'abord un courtisan, comme le fait observer Jean-Baptiste Bilger dans *Chamfort ou la Subversion de la morale*.

Sébastien Roch Nicolas, qui prend à 20 ans le nom de Chamfort pour faire oublier ses origines de fils d'épicier – à moins qu'il ne soit le rejeton d'une dame de bonne noblesse et d'un chanoine –, eut deux vies. Dans la première, il compose poèmes et épîtres, court les prix de l'Académie et les salons de Mme du Deffand et de Mme Necker. Protégé de Louis XVI et de Marie-Antoinette après le succès de sa tragédie en cinq actes *Mustapha et Zéangir* – aujourd'hui passée aux oubliettes –, il renonce soudain, à 26 ans, aux honneurs et aux charges. *« L'homme sans état* [sans position sociale] *est le seul homme libre, pourvu qu'il soit dans l'aisance »*, proclame-t-il. *« Plus mon affiche littéraire s'efface, plus je suis heureux »*, ajoute-t-il.

DES SALONS À LA POLITIQUE

Conscient de demeurer *« un être auquel on concédait des avantages »*, il doute désormais jusqu'aux vertus de la littérature, que pourtant les Lumières portent aux nues, au prétexte qu'elle contribuerait au progrès humain. Chamfort déserte les salons pour la scène politique. À la Révolution, ses idées républicaines le rapprochent de Mirabeau, La Fayette, Condorcet et Sieyès. Son franc-parler et ses mots d'esprit le désignent comme suspect sous la Terreur. Emprisonné, puis relâché, il tente de se suicider. Celui qui décréta que *« la plus perdue des journées est celle où l'on n'a pas ri »* meurt peu après de ses blessures.

Emmanuel Hecht



★★★☆☆

***CHAMFORT OU LA SUBVERSION DE LA MORALE*, JEAN-BAPTISTE BILGER,** 374 P., LE CERF, 22 €

À chacun ses manies

Dans son second ouvrage, Alexis Ferro s'amuse à regarder les auteurs par le petit bout de la lorgnette et à mettre en avant leurs lubies et obsessions.

Alexis Ferro est écrivain comme d'autres seraient DJ. Dès son titre, *La B.O. de ma jeunesse*, son premier roman laissait entendre cette passion pour la compilation. Scratchs intimes, mélodies à partager : l'écriture comme un grand mix. Son second livre est un essai guidé par ce même goût pour le hit-parade. Dans *Le Bilboquet de Jean-Jacques Rousseau et autres divertissements*, l'auteur dresse l'inventaire des marottes d'écrivains qui le touchent, l'amusent, l'intéressent. Les toquades des autres disent aussi les enthousiasmes d'Alexis Ferro. Entre les lignes, le cabinet des curiosités devient une sorte d'autoportrait en collage ; manière de rappeler qu'on se raconte parfois mieux à travers les manies des autres et que toute tentative autobiographique relève toujours un peu du sample, d'un échantillonnage de mots et d'obsessions empruntés.

La collection des bibelots littéraires a aussi une vocation métonymique. Le bilboquet de Jean-Jacques Rousseau est le totem *« d'un nouvel ordre moral » : « jeu sans but, parfaitement inutile »*, il *« représente une oisiveté choisie »*. Chez Marcel Proust se *« déploie un imaginaire nasal très personnel, organisé selon une attraction-répulsion pour le "nez juif" – guillemets de rigueur »*. La gastronomie italienne dans la marmite de John Fante sert également de ligne de démarcation : *« Lui faire honneur, c'est assumer ses origines. En avoir honte, c'est les renier. »* La casquette du jeune Holden Caulfield pourrait tout aussi bien être *« également un casque »* ; notamment celui que J.D. Salinger portait à Utah Beach, dans les Ardennes, à la libération de Dachau et sous lequel fermentaient des traumatismes qui ressurgiront dans *L'Attrape-cœurs*.

La liste s'étend et le livre finit un peu par prendre des airs de buffet à volonté, tandis que l'auteur se frotte les mains de gourmandise. Son appétit vaut parfois pour unique argument – ce qui n'ouvre pas toujours celui du lecteur.

Pierre-Édouard Peillon

★★☆☆☆

***LE BILBOQUET DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET AUTRES DIVERTISSEMENTS*, ALEXIS FERRO,** 144 P., ANNE CARRIÈRE, 13 €

BIANCHETTI/LEEMAGE

Vincent Grimault

LE BONHEUR EST DANS LE PRÉ

Et si la campagne était l'avenir des villes ? De plus en plus de Français prenant la clé des champs, ce qu'avait imaginé il y a plus d'un siècle Alphonse Allais est devenu réalité, comme le constate le journaliste Vincent Grimault dans cette enquête inédite.

Les campagnes vont « globalement » bien, n'en déplaise aux cassandres. Un puissant mouvement de mobilité des villes vers les zones rurales se poursuit depuis une quarantaine d'années. Plus seulement du fait des retraités, mais de cadres las de subir embouteillages, pollution, stress, cherté de la vie. Voire, comme l'été dernier, de canicules, appelées à se répéter avec le changement climatique. Il ne faudrait pas pour autant aller trop vite en besogne. Les villes continuent de créer l'écrasante majorité des emplois, d'être des lieux d'innovation, de culture et de loisirs. Mais pour combien de temps, quand la qualité de vie prend le pas sur la carrière ? Quand le besoin d'espace et de fraîcheur se substitue à la satisfaction de résider au cœur de la ville ? Tels sont les constats et les questions posés par Vincent Grimault, journaliste à *Alternatives économiques*, à l'issue d'une enquête fouillée et nourrie par toute une littérature axée sur l'économie et les sciences sociales.

LA CROISÉE DES CHEMINS

Dans *La Renaissance des campagnes*, l'auteur, emboîtant le pas de la géographe Valérie Jousseaume, n'exclut pas que l'humanité entre dans une nouvelle phase. Après l'ère nomade, l'ère paysanne, l'ère industrielle – la nôtre, avec la concentration dans les villes, la standardisation de la production et la consommation de masse –, celle-ci entrerait dans un modèle mêlant technologie et décroissance, télétravail et micro-fabriques : des petites unités de production en quête de solutions locales. Le territoire rural deviendrait le refuge de la *« sobriété heureuse »*, ultime avatar de la quête du bonheur.

Ces perspectives paraîtront plus familières aux lecteurs après l'épreuve du confinement et la floraison de couvertures

des magazines vantant les campagnes et de nouveaux modes de vie à inventer. Vincent Grimault envisage volontiers une accélération du mouvement, mais il reste prudent. *« Le Covid pourrait fragiliser l'économie des territoires ruraux, où le tissu productif est plus sensible aux chocs sectoriels »*, suggère-t-il à l'occasion d'un échange avec *Lire Le Magazine Littéraire*. *« Un ouvrier qui perd son emploi et doit se reloger en concurrence avec des "néo-ruraux" aisés subit la double peine. À charge pour les élus de permettre à ceux-ci de s'installer et*

LE TERRITOIRE RURAL DEVIENDRAIT LE REFUGE DE LA « SOBRIÉTÉ HEUREUSE »

aux habitants d'origine de continuer à vivre bien sur leur territoire. » La campagne, insiste-t-il, n'est pas uniforme. Elle peut être *« heureuse »*, mais aussi *« en crise »*, voire *« en difficulté, mais en renaissance »*.

À l'origine de cette enquête, au début de l'année 2018, il y a un courrier de Jean Vogel, maire de Saâles (Bas-Rhin, 830 habitants), reprochant au journal une vision enjolivée de la campagne et invitant à jauger de visu la désindustrialisation du massif vosgien, le recul des services publics, l'arrivée de populations précaires des villes et la résignation des élus. *« Une situation de pays en sous-développement »*, résume l'édile, qui a vécu en Afrique. Le bourg alsacien sera la première étape de la boucle de Vincent Grimault. Ensuite, il se rendra à Saint-Flour, sous-préfecture du Cantal, et à Crest *[photo ci-contre]*, dans la Drôme. Ces départements lui sont familiers (il y a vécu respectivement quinze et cinq ans) mais, surtout, ils illustrent *« deux types de campagne »*. La première est *« à la croisée des chemins, entre une crise centenaire qui se termine difficilement »* – même le fromage a été dégommé de la première marche des AOP – et *« des signaux de renaissance à confirmer »*, à l'instar de la relance de la lentille blonde. La seconde constitue *« le laboratoire des campagnes qui renaissent »*. Quant à Albi (Tarn), l'auteur s'y est rendu à l'occasion d'un reportage sur les villes moyennes. Sur place, il a constaté qu'évoquer la ville sans son bassin de vie *« n'avait pas de sens »*. Enfin, son choix s'est porté sur Les Herbiers (Vendée), afin de *« raconter ces campagnes industrielles que notre imaginaire a du mal à se représenter »*. Les Herbiers ? Une ville de 16 000 âmes, 13 000 emplois, le plus faible taux de chômage de France et des entreprises locomotives comme Jeanneau (bateaux de plaisance de luxe). Les clés de la réussite ? Une autoroute proche, la fibre et du foncier, résume un patron.

EN FINIR AVEC LE « DISCOURS PRO-MÉTROPOLITAIN »

« Pour avoir vécu dans des territoires divers – rural isolé et fragile, rural périurbain dynamique, métropole régionale [Lyon] *et la capitale »*, Vincent Grimault n'a pas eu le sentiment de découvrir une *« vraie »* France. Il a acquis en revanche *« la conviction qu'aucun territoire n'est condamné »*. Depuis dix ans, les Français ont été *« abreuvés de discours sur la future hégémonie des métropoles et sur le déclin inéluctable des campagnes »*. À chaque reportage, nous explique-t-il, les habitants interviewés semblaient reprendre cette antienne. Mais ensuite, *« ils racontaient une autre histoire mêlant projets, création d'entreprises, installation de nouveaux habitants »*. Jugeant *« regrettables »* les effets du *« discours pro-métropolitain »*, le journaliste a décidé d'écrire ce livre. Car *« les campagnes peuvent être fières – au sens anglais de "pride" – et elles peuvent se développer par elles-mêmes en collaboration avec les villes. À condition de ne pas être en situation de dépendance et d'infériorité »*. Ce qu'un directeur de Pôle emploi résume plus prosaïquement : *« La réussite d'un territoire, c'est comme un CV. Il y a un certain nombre de règles à respecter et de choses à éviter. Mais tous les jours, il y a des gens qui trouvent un emploi avec un mauvais CV. Et inversement. »*

Emmanuel Hecht

★★★★☆

LA RENAISSANCE DES CAMPAGNES. ENQUÊTE DANS UNE FRANCE QUI SE RÉINVENTE
VINCENT GRIMAULT, 320 P., SEUIL, 21 €

DELMARTY/ALPACA/ANDIA

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

AU CŒUR DE L'ENQUÊTE

Il y a toujours un moment où les Mémoires d'un auteur deviennent, de fait, d'outre-tombe. Décédé le 25 juillet 2019, Pierre Péan avait ainsi quasiment terminé un gros volume de ses souvenirs, au parfum de poudre à canon. Près d'un an après sa mort, nous découvrons donc ces *Mémoires impubliables*, dont les brefs chapitres, feuilletonesques à souhait, auraient de quoi alimenter des dizaines de saisons de séries télé. La Françafrique est évidemment à l'honneur pour ce spécialiste du Gabon, de Bokassa, de Robert Bourgi et François de Grossouvre en passant par le capitaine Barril ou Jean-Christophe Mitterrand. Une famille que Péan connaît bien, lui qui signa en 1994 *Une jeunesse française. François Mitterrand (1934-1947)*. Sur près d'un demi-siècle, on rentre ainsi dans les arcanes du pouvoir, des sales coups, des menaces. Et c'est absolument fascinant. Règle-t-il trop facilement ses comptes (notamment avec *Le Monde* et Edwy Plenel) ? Probablement. Mais cette subjectivité est inhérente au genre. Au-delà de toutes ces révélations haletantes, *Mémoires impubliables* se fait le portrait d'un individu, d'une carrière, d'un métier dont les codes ont changé. *« Si je devais résumer ma vie,* écrit Pierre Péan à la dernière page, *je dirais que j'ai eu la chance de continuer, adulte, les jeux que j'aimais tant dans mon enfance, les jeux de piste, les chasses au trésor. »* Après tout, les scoops ne sont-ils pas une forme de Graal ?

★★★★☆

MÉMOIRES IMPUBLIABLES, **PIERRE PÉAN**, 672 P., ALBIN MICHEL, 25 €

Johann Chapoutot

AUTOPSIE D'UNE IDÉOLOGIE

Gallimard réédite l'un des monuments de l'œuvre de l'historien. Et si l'« été apprenant », voulu par le gouvernement, était l'occasion de regarder les nazis au fond des yeux afin que le ventre de la bête immonde ne soit plus jamais fécond ?

Adolf Hitler à Berlin en juillet 1940, après la fin de l'offensive allemande en Europe de l'Ouest.

« *Une personne est génocidaire car elle pense que c'est bon, juste et bien.* » En une phrase glaçante, Johann Chapoutot nous met face à une vérité insoutenable, à la potentielle part de monstre en chacun d'entre nous. Le professeur de la Sorbonne a publié de nombreux ouvrages sur les nazis. Son essai *Libres d'obéir,* paru en janvier 2020, est un tel succès que les éditions Gallimard rééditent aujourd'hui *La Loi du sang. Penser et agir en nazi*. Pour l'historien, la volonté de comprendre l'idéologie de ce régime remonte au collège. À la faveur d'un voyage de classe, le jeune garçon scolarisé dans une ZEP de Martigues découvre Weimar. Il est émerveillé par son histoire intellectuelle. Dans un mouchoir de poche se trouvent les maisons de Goethe, de Nietzsche, de Liszt et, à quelques kilomètres de là, Buchenwald : *« Dans ma tête d'adolescent, c'est un véritable court-circuit. Que se passe-t-il dans ce pays ? »*

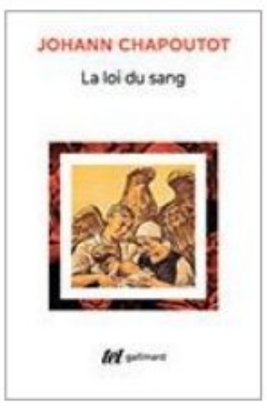
S'ensuit un parcours brillant : une classe préparatoire à Henri-IV, l'École normale supérieure, une année à Harvard, des bourses et une thèse soutenue en 2006 : « Le national-socialisme et l'Antiquité », publiée aux PUF. En effet, les promoteurs de cette idéologie mortifère se réfèrent en permanence à la culture antique. Pour Goering, le créateur de la Gestapo, la défaite des Allemands à Stalingrad est comparable à celle de Léonidas lors de la bataille des Thermopyles, autrement dit un sacrifice au service de la gloire du Reich. Les idéologues du régime tirent également de grandes leçons de l'Antiquité à partir de ce qu'ils considèrent comme des erreurs. Les civilisations grecque et romaine auraient dégénéré parce qu'elles n'auraient pas protégé leur sang…

L'IDÉE DE RACE POUR JUSTIFIER L'HORREUR

Dans *La Loi du sang,* initialement paru en 2014, Johann Chapoutot analyse ensuite les fondations normatives du nazisme. Il amène son lecteur dans les méandres des pensées des historiens, médecins, juristes et philosophes du Reich. Ceux-ci ont élaboré un système de valeurs fondé sur l'idée de race. Ce concept a justifié l'eugénisme, l'extermination des ennemis et la domination des peuples soumis. L'historien démontre que ces doctrines répondent aux angoisses germaniques : *« En 1932-1933, l'Allemagne est un pays de chômage, de famine et de tuberculose. Les nazis ont tenu leurs promesses : la liberté et le pain. En 1938, l'adhésion au nazisme et à la politique antijuifs est massive. »* Pour autant, le contemporanéiste rappelle que le peuple allemand n'a pas appelé la Solution finale de ses vœux : *« Des rumeurs évoquent des trains pour les déportés, les gaz mortels. C'est tellement grotesque que personne n'ose y croire. »*

Le national-socialisme a laissé une marque funeste dans notre histoire. Faut-il craindre le retour de ces idées haineuses sur la scène politique ? Selon l'historien, *« une idéologie est liée à un contexte. La situation de l'Allemagne après la Première Guerre mondiale et la violence de la société à cette époque ont rendu le nazisme désirable. Mais les nazis n'étaient pas des machines ou des fous. On nie leur humanité pour mieux nous accommoder de leurs exactions. Mais ma discipline étudie des humains »*. Les nazis étaient-ils trop humains, pourrait-on se demander malicieusement en faisant un clin d'œil à Nietzsche ? Pour le savoir, il suffit de se plonger dans l'œuvre de Johann Chapoutot.

Virginie Girod



★★★★☆

LA LOI DU SANG. PENSER ET AGIR EN NAZI,
JOHANN CHAPOUTOT,
564 P., GALLIMARD/TEL, 13 €

AKG/ULLSTEIN BILD

Il faut rendre à César…

Grâce au travail magistral d'Alessandro Garcea, voici une somme exceptionnelle réunissant tous les écrits de Jules César. Et mettant ainsi à l'honneur l'un des plus marquants protagonistes de l'histoire de Rome.

Assis sur sa chaise de magistrat, Jules César se fait amener Vercingétorix vaincu, et les armes sont jetées à ses pieds : ces images qui hantent depuis la Renaissance l'imaginaire européen viennent d'un unique livre, *La Guerre des Gaules*, rédigé par le proconsul romain peu de temps après les faits, vers 52 avant notre ère. Avec ce long commentaire de huit années de campagne militaire contre les nations gauloises, César a donné aux lettres latines l'un de ses chefs-d'œuvre, auquel il faut ajouter *La Guerre civile*, récit de sa guerre contre Pompée. De ces textes haletants, à l'efficacité narrative étourdissante, Alessandro Garcea nous offre une superbe traduction, réunie pour la première fois en français dans *Tout César*, avec le reste conservé de l'œuvre : trois guerres apocryphes et les fragments de discours, correspondances et traités perdus. Juge et partie, César compose une vaste ego-histoire au service de ses ambitions politiques, méticuleuse dans ses observations mais sélective dans les faits, à distance de l'histoire légendaire d'un Suétone comme de celle objective d'un Thucydide. Mémorial d'un chef qui maniait aussi bien le stylet que le glaive, *La Guerre des Gaules* reste une source irremplaçable d'informations sur la topographie et les peuples de cette partie de la Gaule qui n'était pas encore romanisée. Ces pages fondatrices – sans lesquelles Astérix n'aurait jamais existé – ont donné aux Belges, Gaulois ou Helvètes leur premier visage.

Philippe Chevallier

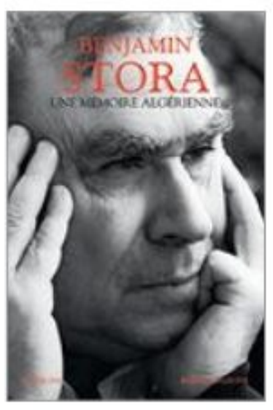
★★★★☆

***TOUT CÉSAR. DISCOURS, TRAITÉS, CORRESPONDANCE ET COMMENTAIRES*,** JULES CÉSAR, ÉD. BILINGUE ÉTABLIE PAR ALESSANDRO GARCEA, 960 P., ROBERT LAFFONT/BOUQUINS, 32 €

Guerres sans fin

La guerre, l'exil et l'engagement sont les matrices des six ouvrages de l'historien Benjamin Stora, réunis sous le titre fédérateur *Une mémoire algérienne*. À moins qu'il ne s'agisse « des » guerres, celle d'Algérie ayant été à la fois coloniale, nationaliste et civile. « Des » exils, puisque le jeune natif de Constantine débarqua à Sartrouville à l'indépendance, et que l'historien de la maturité dut prendre le large à Hanoï, après les menaces de mort de groupes islamistes. Et « des » engagements, politiques dans les années de jeunesse, puis civiques à la tête du Musée de l'histoire de l'immigration. Aujourd'hui, en France, sept millions de résidents sont concernés par la mémoire de l'Algérie : pieds-noirs, harkis, Algériens nationalistes, immigrés, militants de gauche. Aussi écrire sur le sujet reste-t-il un *« exercice périlleux »*. Stora s'est acquitté de la tâche avec une rigueur jamais démentie. Ses analyses sur les acteurs du conflit (*Le Mystère de Gaulle, François Mitterrand et la guerre d'Algérie, etc.*), comme ses exercices d'ego-histoire (*Les Clés retrouvées, La Dernière Génération d'octobre*) sont là pour nous le rappeler.

Emmanuel Hecht



★★★★☆

***UNE MÉMOIRE ALGÉRIENNE*,** BENJAMIN STORA, 1 088 P., ROBERT LAFFONT/BOUQUINS, 32 €

L. ROYER/MUSÉE CROZATIER

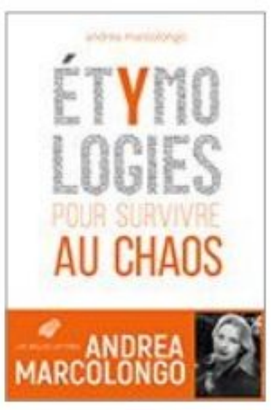
Vercingétorix aux pieds de Jules César après la défaite d'Alésia.

Le sens à la racine

Pour survivre au chaos : voilà un sous-titre en adéquation avec l'actualité ! Comme à l'accoutumée, Andrea Marcolongo plonge son lecteur dans les délices du grec et du latin et saupoudre le tout de quelques confessions personnelles. Que ceux qui n'aiment pas les mots pour le simple bonheur de les avoir en bouche passent leur chemin ! Car il s'agit réellement d'un ouvrage d'étymologie. Cette adepte de la langue d'Homère dissèque avec gourmandise 99 mots classés non pas par ordre alphabétique mais par sentiment. Elle crée neuf thèmes parmi lesquels « La confusion » ou « La passion ». Dans le chapitre du « Tourment », on apprend que l'étymologie de « anxieux » peut remplacer la benzodiazépine. Suffit-il de savoir que ce *« mot pour dire l'agitation intérieure asphyxiante »* possède *« la même racine que le terme angoisse »* pour aller mieux ? Il faudrait peut-être demander son avis au Dr Raoult… Étymologie et chloroquine, serait-ce là le remède idoine aux craintes post-confinement ?

L'helléniste est manifestement arrivée au bout du filon qui l'a rendue célèbre, mais *Étymologies. Pour survivre au chaos* n'en sera pas moins une madeleine pour les anciens forts en thème nostalgiques des déclinaisons et de l'odeurde la craie.

V.G.



★★☆☆☆

***ÉTYMOLOGIES. POUR SURVIVRE AU CHAOS (ALLA FONTE DELLE PAROLE. 99 ETIMOLOGIE CHE CI PARLANO DI NOI)*,** ANDREA MARCOLONGO, TRADUIT DE L'ITALIEN PAR BÉATRICE ROBERT-BOISSIER, 336 P., LES BELLES LETTRES, 17,50 €

À tout monteur tout honneur

Cinquante ans de carrière et autant de souvenirs, voilà ce que Yann Dedet a voulu nous faire partager. Lui qui a collaboré avec les plus grands réalisateurs et contribué à de nombreux succès cinématographiques.

Passe montagne **(1978), de Jean-François Stévenin, est l'un des films montés par Yann Dedet.**

Délicate position que celle du monteur dans la production d'un film, à la fois « spectateur zéro » et « dernière roue du carrosse ». Yann Dedet joue ce rôle d'équilibriste depuis cinquante ans et a collaboré avec Truffaut, Pialat, Stévenin, Garrel, Claire Denis, Cédric Kahn, Amos Gitaï… Dans un riche livre d'entretiens, il revient sur la genèse des films auxquels il a participé, *La Nuit américaine*, *Passe montagne, Sous le soleil de Satan, Roberto Succo*… Passionnant, le monteur est aussi un funambule de l'anecdote de tournage, parvenant à aborder simultanément la petite histoire et sa méthode large et généreuse. Lorsqu'il se souvient d'un Truffaut geignant *« Qu'est-ce qu'on va faire de toute cette merde ? »* devant les images filmées, le monteur embraie : *« C'est un bon départ d'être affligé par ce qu'on a tourné, ça permet de faire repartir l'envie de zéro. »*

Se dégage de ces conversations un goût pour le mystère et l'inachèvement de celui qui, pourtant, est responsable du découpage. Belle interrogation qui affleure : comment être celui qui tranche le récit sans en décapiter le sens, comment refermer les scènes tout en les laissant ouvertes ? Même des années après, Yann Dedet confesse : *« En revivant tout ça, j'ai souvent l'impression d'être encore en montage, que rien n'est fini. »*

Pierre-Édouard Peillon

★★★☆☆

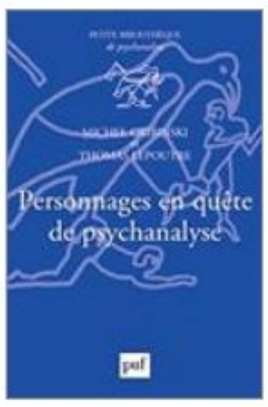
***LE SPECTATEUR ZÉRO*, YANN DEDET,** 352 P., P.O.L, 22 €

Les grands esprits se rencontrent

Nous sommes toujours le fruit de nos rencontres, réelles ou figurées, directes ou indirectes. La psychanalyse, et en premier lieu la personne de Freud comme ses travaux, s'est nourrie de nombreuses connexions défiant le temps, comme le montre l'étrange petit livre du duo Michel Gribinski-Thomas Lepoutre.

Personnages en quête de psychanalyse repose sur une série de très courts portraits – près de deux cents *« vies brèves »* –, reposant généralement sur un détail, une anecdote ayant eu des répercussions concrètes dans la discipline et ses multiples controverses. On trouve ici de nombreux psychiatres, psychanalystes, philosophes ou médecins, d'obédiences très variées. Mais on aura surtout plaisir à découvrir les notices plus inattendues, consacrées aux proches de Freud ou à quelques cas cliniques (citons le fortuné Sergueï Pankejeff dit « l'homme aux loups »). Sans oublier certaines références littéraires, entre monstres sacrés, figures méconnues (le poète-botaniste Aldebert von Chamisso) et quelques publications, tel l'hebdomadaire satirique allemand *Simplicissimus*, dont la plupart des dessinateurs firent allégeance au Reich – mais c'est une autre histoire…

Baptiste Liger



★★☆☆☆

***PERSONNAGES EN QUÊTE DE PSYCHANALYSE*, MICHEL GRIBINSKI ET THOMAS LEPOUTRE,** 208 P., PUF/PETITE BIBLIOTHÈQUE DE PSYCHANALYSE, 14 €

Mécanique de la servitude

Exilé loin de son pays et des menaces d'emprisonnement, l'écrivain égyptien Alaa El Aswany livre un essai incisif et percutant sur la dictature.

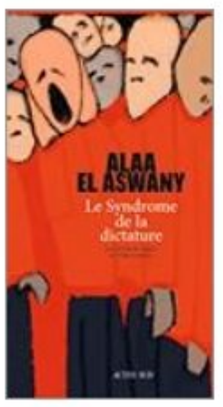
Depuis l'arrivée du maréchal Al-Sissi au pouvoir en 2013, l'œuvre du romancier Alaa El Aswany est bannie d'Égypte. Obligé de publier ses derniers livres au Liban ou en Angleterre, l'auteur de *L'Immeuble Yacoubian* en a profité pour décoder, sous la forme d'une étude médicale, le phénomène de la dictature au XXe siècle à partir du cas égyptien marqué par la survivance du système autoritaire installé par Nasser.

LE MODÈLE DU BON CITOYEN

Celui que le grand écrivain Tawfiq al-Hakim qualifiait de *« tyran charismatique » « a jeté un sort sur les Égyptiens »*. En se soumettant à un dictateur, les gens ont perdu leur aspiration à la liberté et se comportent à la manière d'un malade qui semble ensorcelé et hypnotisé. Alaa El Aswany les compare à des *« malades mentaux »* devenus incapables d'imaginer leur vie sans le dictateur qui les protège et dont ils épousent la volonté. À ces premiers symptômes d'aliénation s'ajoute la dualité extrême entre ce qui est annoncé par la propagande et la vérité. L'ensemble de ces signes révèle un syndrome. Le modèle du « bon citoyen » émerge : soumis et délateur, celui-ci a abandonné sa conscience.

Avec *Le Syndrome de la dictature*, essai incisif, Alaa El Aswany pose un diagnostic choc : dans une dictature, les malades ne sont pas, comme on le croyait, les gouvernants, mais les gouvernés.

Olivier Cariguel



★★★★☆

***LE SYNDROME DE LA DICTATURE (THE DICTATORSHIP SYNDROME)*, ALAA EL ASWANY,** TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR GILLES GAUTHIER, 208 P., ACTES SUD, 19,80 €

LE PACTE

LES GRANDES ÉVASIONS

Alors que l'on savoure depuis quelques semaines à peine la possibilité retrouvée du voyage, les journalistes Marc Fernandez et Evan Ratliff nous embarquent dans deux aventures rocambolesques et dressent un saisissant éloge de la fuite.

Certains grands livres naissent parfois d'une simple blague. C'est ainsi que le journaliste et écrivain Marc Fernandez se retrouve embarqué dans un périple dantesque, dont il allait faire la matière de son *Nouveau Western*. Au détour d'une discussion, il annonce avoir trouvé le sujet de son prochain livre. Il veut fuir la civilisation et parcourir les routes espagnoles à cheval, sur les traces du Cid. C'était sans compter l'oreille attentive d'une éditrice qui trouve l'idée géniale et lui conjure de relever le défi.

Alors, il y a presque un an jour pour jour, après un entraînement intensif, Marc Fernandez enfourche son VTT, rebaptisé Tornado pour l'occasion, et s'élance de Burgos, la ville natale du Cid, jusqu'à Valence où le chevalier mourut en 1099 : une équipée sauvage de plus de neuf cents kilomètres à travers une partie méconnue de l'Espagne, immensément vide et pourtant chargée d'Histoire. D'origine espagnole, Marc Fernandez a toujours été bercé par les récits de ce combattant légendaire. Rodrigo Díaz de Vivar n'est pas que le héros tragique d'une pièce de Corneille. Il fut un chevalier en chair et en os, un héros déchu et banni. Le Chemin du Cid, itinéraire très prisé des aventuriers, n'est autre que le parcours qui a jalonné sa vie.

Depuis la Castille, où Rodrigue fut le Campeador (le vainqueur de bataille), jusqu'à Valence dont il s'empare pour le compte des musulmans qui le surnomment le Sid (en arabe « monsieur » ou « seigneur »), on embarque pour une aventure à couper le souffle dans le décor des westerns cultes de Sergio Leone. Un récit virevoltant, alternant subtilement les tribulations comiques d'un apprenti aventurier, les passionnantes anecdotes d'un journaliste en reportage et les réflexions intimes d'un écrivain qui renoue avec son pays d'origine.

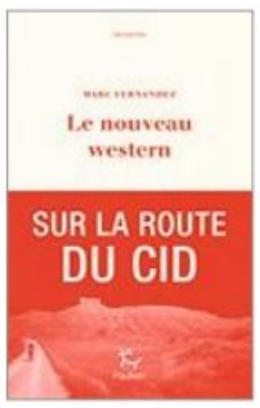
ARRÊTE-MOI SI TU PEUX

Sur les deux cent mille Américains qui disparaissent chaque année, près des deux tiers ont organisé eux-mêmes leur disparition. C'est en partant de ce constat glaçant que le reporter Evan Ratliff a décidé de s'intéresser à la question de la fuite et de l'anonymat à l'ère du tout numérique. Alors qu'il couvre l'affaire d'un homme ayant simulé sa mort (une enquête qu'on peut découvrir dans la seconde partie du livre), il a une idée lumineuse. Plutôt que de multiplier les interviews de fuyards et de détectives, il décide de se glisser lui-même dans la peau d'un fugitif et d'orchestrer sa propre traque. *Disparaître*, c'est l'histoire d'un défi gonzo lancé par l'entremise complice du magazine américain *Wired*. Au moment où Evan Ratliff s'élance de San Francisco, le 13 août 2009, s'ouvre une chasse à l'homme d'un genre particulier. Une récompense de 5000 dollars sera offerte à celui qui réussira à le retrouver durant le mois que durera sa cavale.

Commence alors un road movie au suspense haletant : on suit notre homme de ville en ville, de motel miteux en logement loué sous un faux nom ; il multiplie les combines et les dissimulations, se cache derrière un postiche, paye ses billets d'avion auprès des dernières compagnies acceptant du liquide, avec un objectif en tête, ne jamais attirer l'attention. Mais peu à peu, ce qu'Evan Ratliff pensait être un jeu instructif et amusant sombre dans le thriller paranoïaque et le journaliste se heurte à un inquiétant paradoxe. S'il s'avère extrêmement compliqué de disparaître, enquêter virtuellement sur quelqu'un et tout savoir de lui est un jeu d'enfant. En quelques heures seulement, toutes les informations les plus intimes de son ancienne vie sont révélées au grand jour et servent à ausculter le moindre faux pas.

Derrière la mise en scène spectaculaire de cette traque, *Disparaître* offre une réflexion saisissante sur la valeur de nos existences dans une ère numérique où l'on distingue mal le service de la surveillance. Un livre à double fond, comme la mallette de tout fugitif.

Léonard Desbrières



★★★☆☆ ***LE NOUVEAU WESTERN***, **MARC FERNANDEZ,** 187 P., PAULSEN, 19,50 €

★★★☆☆ ***DISPARAÎTRE. DANS LA NATURE (VANISH)***, **EVAN RATLIFF,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHARLES BONNOT 128 P., MARCHIALY, 17 €

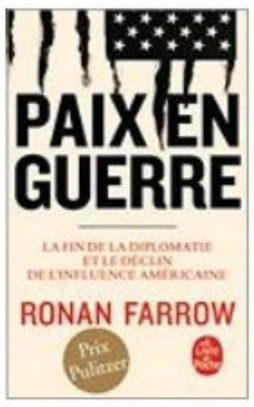
A.DEMOTES/PHOTONONSTOP VIA AFP

RAYON POCHES

★★★☆☆

***COMMENT L'ÉCONOMIE EST DEVENUE RELIGION*, STÉPHANE FOUCART,** 272 P., FOLIO, 8 €

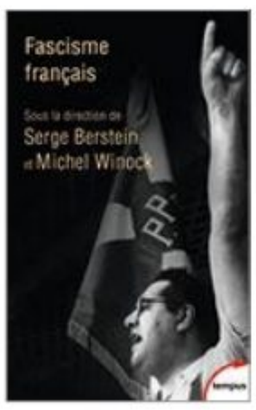
Et si l'économie avait pris la place laissée vacante du sacré et de la religion, du fait du « désenchantement du monde » (Gauchet) ? Ce nouveau culte, soutient le journaliste du *Monde* Stéphane Foucart dans son livre *Comment l'économie est devenue religion,* a son dieu, le Marché ; son dogme, la liberté d'entreprendre ; ses grands prêtres, les banquiers et les financiers. Et ses hérétiques, défenseurs de l'environnement et partisans de la décroissance. Stimulant. **Emmanuel Hecht**



★★★★☆

***PAIX EN GUERRE (WAR ON PEACE),* RONAN FARROW,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARIE-FRANCE DE PALOMERA, 600 P., LIVRE DE POCHE, 8,90 €

La rhétorique guerrière de la diplomatie américaine et le début de son déclin remontent à l'attentat contre le World Trade Center de 2001. Bush Jr décide alors de remplacer les diplomates traditionnels par des militaires, soutenus par l'industrie de l'armement. La thèse du journaliste Ronan Farrow est étayée dans *Paix en guerre* par un vaste reportage à travers le monde et par son expérience d'ex-conseiller du diplomate de haut vol Richard Holbrooke. Offensif. **E.H**



★★★☆☆

***FASCISME FRANÇAIS*, SERGE BERSTEIN ET MICHEL WINOCK** (DIR.), 320 P., TEMPUS, 10 €

Le fascisme est-il une idéologie française ? « Oui », prétend depuis quarante ans l'historien israélien Zeev Sternhell, et sa matrice est un cocktail de nationalisme, syndicalisme révolutionnaire et proudhonisme. « Non », rétorquent les historiens français : Azéma, Jeanneney, Joly… L'antiparlementarisme et le boulangisme ne doivent pas être confondus avec le fascisme, articulé autour du parti et de l'État. Polémique. **E.H**

Vaccination contre le choléra à l'Institut Pasteur à Paris, en juillet 1971.

Qui s'y frotte s'y pique

L'ouvrage d'Annick Perrot et Maxime Schwartz et celui de Patrick Zylberman se complètent à merveille. Montrant le rayonnement de de Pasteur dans le monde, d'une part, et le paradoxe du système de vaccination, vital, mais rejeté au nom de la liberté individuelle.

Le grand Louis Pasteur ne pouvait espérer un meilleur disciple que ce neveu, Adrien Loir, qui va parcourir le monde pour transmettre ses idées et ses pratiques. Recruté comme aide-préparateur, il seconde le savant partout et s'initie à la grande affaire du temps, la vaccination. Les auteurs, qui ont sous-titré le livre : *La vie aventureuse d'Adrien Loir, savant et globe-trotter,* mènent leur récit tambour battant. Ils le suivent à Copenhague, à Saint-Pétersbourg, en Amérique du Nord et du Sud, mais aussi dans des lieux aussi improbables que Bulawayo, en Rhodésie. Le neveu raconte ses aventures du point de vue médical comme sous l'angle sociologique ou ethnologique. Pasteur l'envoie en Australie pour éradiquer le pays de ses lapins. Ces rongeurs y sont encore, mais Loir a le temps de vacciner les poules et de vivre une aventure amoureuse avec la sublime Sarah Bernhardt.

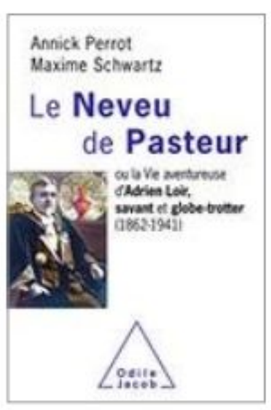
En Tunisie, où Loir, marié avec trois enfants, imagine s'installer, il rencontre la passion de sa vie. Hélène, descendante ruinée d'aristocrates espagnols, bouleverse tout. La société de l'époque et l'Institut Pasteur rejettent les amoureux et leurs enfants. Une vendetta qui explique que ce neveu soit méconnu.

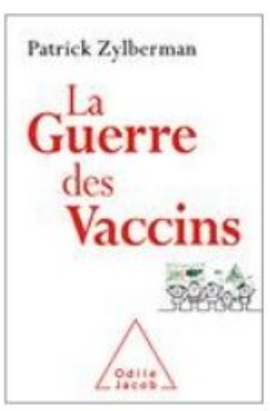
LUTTES D'INFLUENCE

Premier à avoir vacciné avec succès contre la rage, Pasteur ne se doutait pas que les vaccins seraient un jour rejetés au nom de la liberté individuelle. C'est pourtant cette « guerre » que relate Patrick Zylberman en abordant ici la gestion des épidémies. Une partie des populations adhère aux obligations vaccinales. Une autre les rejette, au nom de la liberté. Depuis les années 1970, des groupes de plus en plus puissants s'attaquent aux politiques publiques. Leurs moyens d'action, leur idéologie, leurs liens avec les théoriciens du complot sont analysés. Comme la faiblesse de l'État qui peine à faire observer les vaccinations obligatoires – dont la variole –, au risque de voir revenir ces maladies redoutées.

Il s'agit d'un véritable champ de bataille où les partisans de l'intérêt collectif font face à ceux de l'intérêt individuel. Ce livre, écrit avant la montée en puissance du Covid-19, pose les questions essentielles : qui est prêt au vaccin quand on le mettra au point ? Est-on à la veille d'une nouvelle guerre, où les anti s'attaqueront-ils aux pro ? À lire avant que les armes ne sortent du bois.

Françoise Monier





★★★☆☆

***LE NEVEU DE PASTEUR*, ANNICK PERROT** ET **MAXIME SCHWARTZ,** 320 P., ODILE JACOB, 24,90 €

★★★☆☆

***LA GUERRE DES VACCINS*, PATRICK ZYLBERMAN,** 352 P., ODILE JACOB, 23,90 €

AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

MARYLIN
MAESO

PAR-DELÀ LE PLEIN ET LE VIDE

En matière de millénarisme et de messianisme, je le confesse : je suis une femme de peu de foi. Je ne crois pas aux lendemains qui chantent. Je me méfie des figures charismatiques grimées en hommes providentiels. Il n'en faut pas plus pour se tailler une réputation de pessimiste et de trouble-fête. Je suis la mécréante qui s'entête à ne pas voir les miracles opérés par le professeur Raoult. Je suis l'idiote qui regarde ses pieds quand le sage montre le monde d'après pointer à l'horizon.

Serais-je donc pessimiste ? Je dirais, avec Camus, *« que pessimiste quant à la destinée humaine, je suis optimiste quant à l'homme »*.

Soupçonner celui qui accueille la promesse du Grand Soir avec le marteau « idoloclaste » de Nietzsche d'être un adorateur frileux du statu quo, c'est comme accuser l'architecte, qui prend mille précautions en vue de garantir la solidité du pont, d'entraver à dessein la marche du progrès qui brûle de fouler l'autre rive. Ou comme repeindre en « méthodologistes » bornés et jaloux les médecins qui reprochent à leur confrère d'avoir prématurément crié « Euréka ! » en brandissant devant la foule en liesse une molécule dont l'efficacité demeurait discutée, et les effets secondaires non négligeables. Aux adeptes invétérés du manichéisme que nous sommes ou que nous redevenons aisément, faute de travailler à maintenir la mesure, la nuance, qui aide à voir dans l'optimisme et le pessimisme non pas des contraires, mais des forces aussi complémentaires que le clair et l'obscur, a l'apparence terne de l'indécision. Elle est pourtant la plus fidèle émanation d'un monde qui n'a cure des peintures en noir et blanc dont on s'évertue vainement à le recouvrir.

Le « monde d'après » n'aura pas lieu. Parce qu'il n'y a qu'un seul monde, et que ceux qui, depuis des siècles que les crises sociales, économiques, politiques ou sanitaires adviennent, se proposent de le refaire comme on arrache la feuille noircie d'un cahier pour les beaux yeux d'une page vierge, oublient commodément que rien ne pousse instantanément sur un champ de ruines.

UN MONDE QUI N'A CURE DES PEINTURES EN NOIR ET BLANC DONT ON S'ÉVERTUE VAINEMENT À LE RECOUVRIR

S'il faut être pessimiste quant à la condition humaine, c'est parce que l'Histoire ne cesse de nous apprendre que le travail harassant, la souffrance et l'attente interminable sont l'éternel prix à payer pour façonner au réel un visage à peine moins inhumain. Il n'y a là aucune raison de désespérer, sauf peut-être pour les partisans du « tout ou rien » qui, de colère, lassés par les détours, brûleraient le navire d'Ulysse en misant sur la vague dialectique pour les mener tout droit à Ithaque, tous les passagers dussent-ils y laisser la vie.

Comment, dès lors, ne pas être optimiste ? Comment ne pas songer à ces hommes et à ces femmes dont l'intelligence, le courage, l'obstination et le sens du commun ont su faire contre mauvaise fortune grand cœur et accomplir, bien au-delà de leur courte vie, tellement plus pour réparer le monde que les quelques coups d'éclat dont on tisse nos mythologies politiques ?

Pessimiste est celui qui veut remplacer le monde. Optimiste, celui qui croit qu'on peut l'améliorer. Lucide et modeste, celui qui entreprend ce dur labeur en sachant qu'il ne vivra probablement pas pour en voir les fruits.

AUDREY SOVIGNET

PAUL B. PRECIADO

À SON CORPS BATTANT

Le philosophe trans publie l'intégralité d'un discours choc où il exhorte les psychanalystes à repenser radicalement la notion de genre.

Le 17 novembre 2019, Paul B. Preciado est invité au Palais des congrès de Paris pour prendre la parole devant 3 500 psychanalystes réunis lors des journées internationales de l'École de la cause freudienne, une association psychanalytique fondée en janvier 1981 par Jacques Lacan. Le thème du colloque est : « Femmes en psychanalyse ». Le témoignage de Paul B. est attendu : *« J'ai vécu comme femme jusqu'à atteindre 38 ans »,* annonce-t-il au public. Dix ans plus tôt, cultivant un look androgyne, Beatriz Preciado arborait une moustache postiche et prenait de la testostérone synthétique. Pas pour devenir un homme : *« Cela ne m'intéresse pas »,* confiait-elle à *Libération* en 2008, à l'occasion de la sortie de *Testo Junkie*, un essai de philosophie transgenre dans lequel elle se déclarait tout de go *« gouine trans »*. C'est-à-dire *« personne de genre non-binaire »,* précise Preciado au début de son laïus. Si Beatriz s'enduisait à l'époque la peau de testostérone, c'était pour ressentir l'effet psycho-actif que produit cette hormone stéroïdienne lors d'un rapport sexuel avec une femme.

ROMPRE AVEC LE DISCOURS UNIVERSITAIRE

« On m'a attribué le genre féminin à la naissance, dans une ville catholique d'une Espagne qui était encore franquiste », poursuit Preciado, dont le témoignage tourne à la confession. Née en 1970, à Burgos (Espagne), Beatriz fréquente une école non mixte tenue par les Sœurs servantes réparatrices du Sacré-Cœur de Jésus. Elle y multiplie avec bonheur les expériences lesbiennes. Murée dans le déni, sa mère ne veut voir en elle que la fille à marier. Son père *« ferme les yeux »*. Devenue boursière à Madrid chez les Jésuites de l'Opus Dei, elle médite sur Ignace de Loyola le jour et s'éclate dans les boîtes de travestis la nuit. En 1992, elle s'envole pour New York. Étudiante à la New School University, elle suit les cours de l'apologue de la dissidence, Agnès Heller, et du pape du déconstructivisme, Jacques Derrida. Une autre star de la *French theory* la passionne : Michel Foucault, dont la théorie du bio-pouvoir et son obsession pour la conversion disciplinaire des corps doivent autant aux heures studieuses passées sous la voûte de la Bibliothèque nationale qu'à sa conversion dans les années 1975 au sado-masochisme et à la prise de LSD avec ses collègues de l'université de Californie de Berkeley.

« Les normes de la sexualité ne sont ni fixes ni naturelles », assène Preciado à l'unisson de Foucault. D'autres penseurs d'horizons différents disent au fond la même chose, tels les lacaniens Jean Allouch (psychanalyste) et Slavoj Zizek (philosophe), ou le regretté moraliste Ruwen Ogien. L'imp(r)udence sinon l'originalité de Preciado réside peut-être dans la manière provocatrice qu'elle a de rompre avec ce que Lacan appelait le « discours universitaire » (autrement dit, surplombant, euphémistique, moralisateur et passablement bégueule), en ne craignant pas d'affirmer crûment que ces normes sont régies aujourd'hui par l'univers marchand du porno et la diffusion massive des drogues : Viagra pour messieurs, cocaïne, GHB ou méphédrone pour les autres. On pense curieusement au Soma, cette drogue légale qui aide à copuler dans *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, un écrivain prophétique dont la conception de la *« sexualité comme loisir »* en fit également une idole de l'U. C. Berkeley dans les années 1960. Paul B. Preciado a forgé un néologisme pour désigner ce que le sociologue Émile Durkheim eût qualifié en son temps de « fait social » : la Pharmacopornographie.

AU PIRE UNE « DÉVIANCE », AU MIEUX UNE « PATHOLOGIE »

Mais c'est surtout dans la façon que Paul B. a de se prendre comme sujet d'expérimentation – il se dit philosophe « auto-cobaye » – qui fait grincer les dents du « monde savant ». Quand, dans les années 2000, Preciado analyse dans son *Testo Junkie* les effets testostéronés de son histoire d'amour avec « VD », son amie Virginie Despentes (puisqu'il s'agit

PLAIN PICTURE

d'elle) planche au même moment sur son *King Kong Théorie*. À l'époque, Virginie se voit *« gouine porno punk »* avec bouledogue et bière à gogo. Sa compagne se déclare plutôt *« trans in between non opéré »*. Campant entre deux identités sexuelles, elle s'en trouve plutôt bien et reproche encore aujourd'hui aux *« académiciens de la psychanalyse »* venus l'entendre au Palais des congrès d'interpréter cette mutation comme une *« monstruosité »* signalant au pire une *« déviance »*, au mieux une *« pathologie »*. Car Preciado a fait siennes les théories *queer* de Judith Butler, Gayle Rubin et Teresa de Lauretis : elle estime que le genre et la différence des sexes sont de pures et simples *« fictions »* (forcément *« politiques »* car, pour paraphraser Foucault, *« tout est politique »*). Fictions forgées il y a deux siècles par *« la société occidentale patriarcale, hétérosexuelle et bourgeoise »*.

Dans son *Manifeste contra-sexuel*, un essai publié il y a vingt ans par l'écrivain et éditeur gay Guillaume Dustan, Preciado développait déjà une réflexion sur le *« contrat social hétérocentré »* qui fait de l'hétérosexualité *« une norme universelle liée au pénis et au vagin »* que le discours psychanalytique aurait contribué à *« naturaliser »*. Sur ce point, on peut se demander si Paul B. ne se trompe pas de cible en concentrant son tir sur la psychanalyse freudienne et lacanienne *en général*. Poursuivant l'interrogation de Freud sur le statut subjectif de la féminité et sa récusation par les deux sexes, Jacques Lacan n'a pas seulement tenté de mettre à mal la distinction homme/femme, il s'est appliqué toute sa vie à démanteler le rapport sexuel lui-même, tel que défini par la bonne société occidentale des XIX^e^ et XX^e^ siècles.

LE SINGE DE KAFKA

Voici, par exemple, ce qu'il énonçait dès 1959 dans son séminaire consacré à *L'Éthique de la psychanalyse* (livre VII) : *« Vous savez que j'ai souvent pris ici comme cible le caractère approximatif, vague et entaché de je ne sais quel moralisme optimiste, dont sont marquées les articulations originelles de la forme dite de la génitalisation du désir. C'est l'idéal de l'amour génital – autour de qui est censé modeler à soi tout seul une relation d'objet satisfaisante – amour-médecin, dirais-je si je voulais accentuer dans un sens comique la note de cette idéologie – hygiène de l'amour, dirais-je pour situer ici ce à quoi semble se limiter l'ambition analytique. »* Paul B. Preciado entend, lui, remplacer ladite *« génitalisation du désir »* par ce qu'il appelle un *« contrat social contra-sexuel »*. Selon les termes de ce pacte conclu entre adultes consentants (comme l'auraient recommandé Ruwen Ogien tout autant que Michel Onfray), le *« godemichet »* – ou tout autre objet pénétrant – et l'anus – un anus Dalinien considéré comme *« centre universel contra-sexuel »* – sont au cœur d'une sexualité qui veut se placer en dehors de l'opposition masculin/féminin, mâle/femelle ou hétérosexuel/homosexuel. Nous ne sommes pas loin non plus des recommandations de Lacan de ne jamais *« céder sur son désir »*, lorsque Preciado livre dans son *Testo Junkie* ses conseils sur la façon de traiter son partenaire : *« Le traiter sexuellement comme une pute ou comme une reine, mais toujours de manière aléatoire, uniquement en fonction de tes propres désirs. »*

À partir de 2015, Beatriz utilise le nom de « Paul B. Preciado » et choisit le masculin pour s'identifier. Le 16 novembre 2016, il change d'état civil et devient officiellement un homme. C'est donc cet homme, mais un homme *queer*, c'est-à-dire refusant toute assignation identitaire, qui s'exprime ce jour-là devant 3 500 psychanalystes pour la plupart passablement atterrés. Ce qu'il leur dit relève à la fois de la provocation, de l'intime et du franc-parler, et signale une pratique discursive déroutante que les Grecs nommaient *parrêsia* et que Michel Foucault rapprochait à la fin de sa vie du *« discours de vérité »*. S'appuyant sur Kafka et son *Rapport pour une Académie*, dans lequel un singe répondant au nom de Pierre le Rouge discourt devant une assemblée de scientifiques, Preciado se met à expliquer que loin de toute émancipation son apprentissage du langage ne fut qu'un passage *« d'une cage à une autre » : « des barreaux de fer à la subjectivité humaine »*, laquelle subjectivité aurait été construite par la société occidentale *« hétéro-patriarcale »*. À l'œuvre dans les discours médical et psychanalytique, elle enfermerait le transsexuel dans la catégorie nosographique de *« malade mental »*. Sujet, aux yeux des psychanalystes, d'une *« métamorphose impossible »*, ce dernier serait en effet incapable de résoudre correctement son complexe d'Œdipe. Une incapacité qui le ravalerait, comme le singe de Kafka, à l'état de *« monstre »*.

Fidèle à la théorie du genre, Preciado refuse l'idée de déterminisme corporel. Dans son discours, il ne se contente pas de faire

LE GENRE ET LA DIFFÉRENCE DES SEXES SONT DE PURES ET SIMPLES « FICTIONS »

Paul B. Preciado

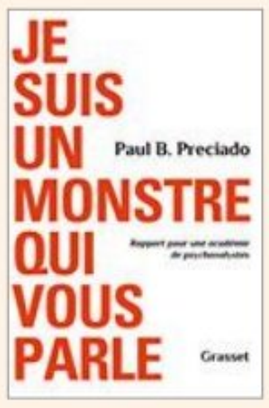
L. CRESPI

Marche pour les droits des personnes trans et intersexes, organisée par le collectif Existrans, en octobre 2018.

en quelque sorte le singe en racontant sa transformation sexuelle. Il invite les psychanalystes réunis dans la salle à constater sur pied que la prétendue *« métamorphose impossible »* dont ils parlent pour le désigner comme malade mental a été *« rendue obsolète »* par les technologies dont la société dispose désormais *« pour influer sur les corps et nos façons de procréer »*. Poursuivant vaille que vaille sa diatribe, il ne craint pas de ravaler la psychanalyse de Freud et Lacan à un *« ethnocentrisme patriarcal-colonial européen »*. Faisant l'apologie du *« corps trans »* comme *« puissance de vie »*, il lance un vibrant appel à la transformation, non seulement des pratiques psychologiques et psychanalytiques de la quasi-totalité des 3 500 personnes réunies, mais aussi des classifications nosographiques qui constituent en quelque sorte leur « chasse gardée » : *« Dans les années à venir,* dit-il en substance, *nous devrons élaborer collectivement une épistémologie capable de rendre compte de la multiplicité des vivants, sans réduire le corps à sa force reproductive hétérosexuelle. »*

Inutile de dire que la conférence provoque un séisme. On se demande au passage si Jacques Lacan, qui ne manquait pas d'humour, aurait reconnu ses petits : *« Lorsque j'ai demandé s'il y avait dans la salle un, une ou un/e psychanalyste homosexuel/le, trans, ou du genre non-binaire, le silence s'est fait, fissuré par quelques fous rires »*, écrit Preciado en préambule du discours, qui vient de paraître chez Grasset sous le titre *Je suis un monstre qui vous parle*. *« Lorsque j'ai demandé aux institutions psychanalytiques de prendre leur responsabilité face à la transformation actuelle de l'épistémologie sexuelle et du genre, une moitié de la salle a rigolé, tandis que d'autres ont hurlé, ou m'ont demandé de quitter les lieux. Une femme a déclaré, assez fort pour que je l'entende depuis ma tribune : "Il ne faut pas le laisser parler, c'est Hitler." »* Filmé par des smartphones, le discours a été mis en partie en ligne. Des fragments ont été retranscrits, traduits et publiés sur Internet sans souci de cohérence. *« Afin d'élargir le débat, il importait de publier ce discours dans son intégralité »,* indique-t-on chez Grasset. On ne dira pas si ce texte passionnant, indubitablement sincère, au ton agressif et au lyrisme vaticinant nous a convaincus. Après tout, il était destiné en priorité à *« l'assemblée des psychanalystes »,* une catégorie fourre-tout que Preciado voue sans discernement aux Gémonies. Franchement pas cool pour quelqu'un qui refuse la mise en boîte ! Peut-être est-ce là que le bât blesse ? Loin d'être unanimes, les associations psychanalytiques se déchirent à propos de celui que les plus hostiles ont diagnostiqué *« dysphorique* [autrement dit angoissé] *du genre »*. Une marque de vitalité d'une profession bien moins monolithique que Preciado veut nous le faire croire.

Jean-François Paillard



JE SUIS UN MONSTRE QUI VOUS PARLE. RAPPORT POUR UNE ACADÉMIE DE PSYCHANALYSTES, PAUL B. PRECIADO, 128 P., GRASSET, 9 €

MARIE MAGNIN/HANSLUCAS

LES VIGIES DE L'OBSERVATOIRE

« *Hacker, c'est un beau métier !* », « *La pensée de l'après ? Une cuite à la méthode Coué.* » Avec leurs formules qui claquent, Aurélie Jean, Marylin Maeso ou encore Julia de Funès, jeunes essayistes des éditions de l'Observatoire sont devenues incontournables.

Trois ans après la création de la maison, moins de deux ans après le lancement de la collection « La relève » dirigée par Adèle Van Reeth, les éditions de l'Observatoire alignent des succès, notamment au rayon philosophie. Plus de 37 000 exemplaires pour *La Comédie (in)humaine* de Nicolas Bouzou et Julia de Funès ; plus de 20 000 pour *De l'autre côté de la machine* d'Aurélie Jean et plus de 27 000 exemplaires pour *Rupture(s)* de Claire Marin. Muriel Beyer, la fondatrice de la maison, peut donc regarder avec contentement ses jeunes pousses occuper les terrains médiatiques.

VOULOIR COMPRENDRE ET ARRÊTER DE S'INDIGNER

La collection de petits opus numériques « Et après », lancée fin avril et mêlant jeunes essayistes et plumes installées, en est l'illustration. *« Je me suis aperçue – ce que je ne réalisais pas vraiment – qu'il y a une communauté d'auteurs à l'Observatoire. Ils ont tous répondu présent et se relaient les uns les autres, sur les réseaux sociaux. Une vraie solidarité existe. »* Pourtant, quand Aurélie Jean parle d'intelligence artificielle et d'algorithmes, Marylin Maeso pense les réseaux sociaux et leurs mécaniques, Julia de Funès interroge le travail et Laurence Devillers… les robots. Le plus petit dénominateur commun relève pourtant de l'évidence pour Marylin Maeso : *« Nous avons un certain nombre de principes en commun, notamment de vouloir rompre avec la culture du "buzz" à tout prix, de nous pencher sur des sujets brûlants et de souhaiter comprendre et arrêter de s'indigner comme c'est la mode actuelle. Nous ne sommes pas un groupe de polémistes. »* Ancrés dans le réel, c'est ainsi que sont choisis les auteurs : *« Ils font le lien entre la pensée philosophique et l'expérience quelle qu'elle soit, et tiennent les deux dimensions ensemble. C'est ce que j'aime dans la philosophie »*, note Adèle Van Reeth. Aucun sujet n'est méprisé, tout doit être accessible. *« Si Socrate avait vécu au temps des réseaux sociaux, du cinéma, des jeux vidéo, il en aurait parlé, il parlait de tout »*, ajoute Marylin Maeso.

PORTER UNE AUTRE PAROLE SUR LES PLATEAUX TÉLÉ

Avec la crise du Covid et les questionnements qui en découlent, les invitations s'enchaînent pour ces auteurs *« qui sont dans l'anticipation plus que dans le constat »*, selon leur éditrice. Des auteurs qui aiment contrer les évidences. Ainsi Aurélie Jean s'insurge-t-elle contre l'« IA *bashing* » sur Canal +. Julia de Funès, sur *Quotidien*, critique les *« happyculteurs »* en tout genre, tandis que Marylin Maeso égratigne BHL sur France 5. *« Tu ne peux pas rester dans ta tour d'ivoire, sinon tu laisses cette logique du buzz régner et ses effets pervers s'installer. À tel point qu'après tu n'auras plus la capacité d'être entendu. Les gens auront perdu la capacité d'entendre la nuance autrement que comme une lâcheté ou le refus de prendre parti. On va sur les plateaux pour aller directement sur le champ de bataille et y porter une autre parole. »*

Des vigies philosophiques à suivre pour ne pas oublier Alain, cité par Julia de Funès : *« Il y a l'avenir qui se fait et l'avenir qu'on fait. »*

Aurélie Marcireau

De haut en bas, Aurélie Jean et Julia de Funès.

J. ARESTEANU – H. ASSOULINE/L'OBSERVATOIRE

LES ROBOTS « ÉMOTIONNELS », **LAURENCE DEVILLERS**, 272 P., L'OBSERVATOIRE, 20 €

DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA MACHINE, **AURÉLIE JEAN**, 208 P., L'OBSERVATOIRE, 18 €

LE DÉVELOPPEMENT (IM)PERSONNEL. LE SUCCÈS D'UNE IMPOSTURE, **JULIA DE FUNÈS**, 160 P., L'OBSERVATOIRE, 16 €

L'ABÉCÉDAIRE D'ALBERT CAMUS, **MARYLIN MAESO**, 240 P., L'OBSERVATOIRE, 19 €

« L'ORDINAIRE EST LE MOTEUR PREMIER DE L'ÉCRITURE »

Dans son dernier livre, *La Vie ordinaire*, Adèle Van Reeth, animatrice des *Chemins de la philosophie* sur France Culture, mène une enquête intellectuelle et très personnelle sur la notion de l'ordinaire et en profite pour repenser la pratique de la philosophie et la notion d'ancrage au monde.

Qu'est-ce que l'ordinaire ? En quoi est-il intéressant philosophiquement ?

• **Adèle Van Reeth.** Si j'avais la réponse à cette première question, je pense que je n'aurais jamais écrit ce livre et n'aurais même jamais eu envie d'écrire. C'est le moteur même de l'existence du livre ! La place de l'ordinaire dans l'histoire de la philosophie est très minime. J'émets l'hypothèse que la philosophie, pour se construire, a besoin de prendre ses distances avec la vie ordinaire, pour des raisons d'abord très pragmatiques : la pensée, afin de se déployer, a besoin de temps, d'espace et de silence. Or la vie ordinaire est une vie d'horaires, d'interactions et de contraintes, qui peuvent venir entraver le geste même de la pensée. C'est peut-être pour cette raison qu'elle n'a pas été jugée digne de réflexion philosophique : pour réfléchir, il faut s'en extraire. J'ai essayé de faire l'inverse. C'est un défi immense et souvent douloureux !

D'où l'importance, pour vous, d'Emerson, qui explique que l'on peut penser à hauteur d'homme ?

• **A.V.R.** Emerson arrive assez tôt dans le livre alors que la narratrice étudie à Chicago. Elle l'entend d'abord dans la bouche d'un professeur de philosophie qui, le premier, va attirer son attention sur le mot « ordinaire ». C'est un choc ! Et si le travail de la philosophie pouvait s'ancrer dans l'ordinaire ? Qu'est-ce que cela changerait, à la réflexion philosophique et à la manière dont on vit l'ordinaire ?

C'est donc un chambardement pour la narratrice, nourrie de philosophie classique ?

• **A.V.R.** C'est la découverte d'un terrain jusque-là inexploré, où se rejoignent la philosophie, c'est-à-dire une certaine approche intellectuelle du monde, et la vie dans ce qu'elle a de plus prosaïque. Une fois le mot prononcé, elle sent qu'elle n'a d'autre choix que de s'y plonger pour de bon, tant ce mot l'accompagne depuis longtemps sans qu'elle sache vraiment ce qu'il désigne.

Cette question de l'ordinaire en pose une autre : celle de l'ancrage dans le monde…

• **A.V.R.** C'est exactement ça. La question de l'ordinaire – qui est toujours une question pour la narratrice – est de savoir pourquoi, dans les moments les plus anodins, un petit bruit ou une odeur sont parfois l'occasion d'une grande violence qui nous donne immédiatement envie de vivre sur une autre planète. Pourquoi un tel décalage entre l'intensité de cette sensation et le caractère en apparence anodin de la situation ? Peut-être parce que l'ordinaire ne désigne pas le banal et le familier, mais quelque chose de plus fort et sombre qu'il faut explorer. Cette sensation d'être projeté hors du monde vient du fait qu'à ce moment précis le réel devient à ce point insupportable que nous n'avons pas d'autre choix que de nous en détourner. Toute la question est de savoir pourquoi cela se passe lors de scènes ordinaires.

Pourquoi à ces moments-là, selon vous ?

• **A.V.R.** C'est le sens de l'enquête que mène la narratrice en plongeant au cœur des scènes domestiques. Mais parce qu'elle est persuadée que la réponse doit se trouver du côté de la philosophie, elle mène parallèlement une discussion avec les penseurs qu'elle a lus, rencontrés, et qui ont compté pour elle. De ce point de vue, l'enquête restera une aporie, mais du point de vue du livre, celui-ci jaillit vraiment lorsque les deux aspects se rejoignent et que l'écriture prend une autre forme, qui ne sépare plus la vie d'un côté et la pensée de l'autre.

Il y a des scènes éclairantes comme celle du jeu de société…

• **A.V.R.** Dans la famille qu'elle décrit, le jeu de société tient une place très importante. Pour tous ses membres, il s'agit d'un divertissement mais, pour elle, ce n'est qu'une cérémonie qui l'ennuie. Elle n'y voit aucune dimension ludique, et se demande pourquoi les joueurs sont prêts à mettre tant d'énergie dans un jeu plutôt que dans leur propre vie. Elle est obsédée par le réel, et ne pardonne pas aux autres de lui tourner le dos. Elle s'interroge : et si ce qui lui pesait dans le jeu n'était pas le jeu lui-même, mais l'injonction à célébrer un instant social, comme un rite, un passage obligé dont elle ne ressent pas le besoin et qui, même, l'oppresse ?

La maternité tient une place importante dans le livre : un moment commun mais spécial de la vie ordinaire ?

• **A.V.R.** Avoir un enfant nous ancre dans le quotidien de manière profonde. La grossesse et l'accouchement sont des expériences exceptionnelles, mais également très courantes, dont il n'est pourtant presque jamais question en philosophie.

« Être enceinte me repose de moi », écrivez-vous. La grossesse est-elle un repos philosophique ?

• **A.V.R.** La grossesse est un état transitoire, c'est ce qui me le rend intéressant et, comme la narratrice, je n'aime rien tant que la transformation. En l'espace de quelques mois, le processus de transformation va

F. MANTOVANI / GALLIMARD.

être si puissant qu'il peut occulter un temps les problèmes habituels et ainsi apporter un certain repos de soi. Le ventre proéminent devient comme un écran entre soi et le monde, qui influence forcément le rapport habituel que l'on entretient avec lui.

Justement, vous vous interrogez : *« À quoi aurait ressemblé l'histoire de la philosophie si elle avait été écrite par des personnes ayant fait ce type d'expérience ? »*, d'où la question de la métaphore de l'accouchement…

• **A.V.R.** Cette métaphore de l'accouchement, « la maïeutique » de Socrate, a irrigué toute l'histoire de la philosophie. Au moment où la narratrice fait l'expérience de l'accouchement, elle lui paraît inappropriée. De deux choses l'une : soit l'acte de philosopher ressemble vraiment à un accouchement, et alors pourquoi la philosophie parle-t-elle si peu de l'accouchement réel d'un corps par un autre corps ? Soit la philosophie n'a pas grand-chose à voir avec lui, et il faut repenser la manière de la pratiquer. C'est ce que montre le livre. Cette écriture-là n'est pas l'accouchement de quelque chose, mais la transformation d'une seule et même personne. C'est peut-être là que se trouve la philosophie, non dans l'accouchement mais dans la transformation.

Avez-vous trouvé comment en « faire quelque chose », de cette vie ordinaire ?

• **A.V.R.** L'écriture ! Faire quelque chose de la vie ordinaire est la question qui hante la narratrice. Peut-être ne peut-on rien en faire… Cette inutilité l'agresse. C'est dans et par l'écriture que ce problème se nomme et se conjure. Le livre n'apporte pas de réponse, sauf peut-être l'écriture, dont la vie ordinaire est le moteur premier.

À la fin de votre ouvrage, on a le sentiment que vous trouvez moins de beauté à l'intranquillité ?

• **A.V.R.** Les expériences relatées par la narratrice sont nombreuses : la séparation, l'accouchement, la maladie…, autant d'expériences qui donnent à l'intranquillité une autre forme. Elle se change en inquiétude. L'inquiétude a un objet réel : on s'inquiète pour quelqu'un. L'intranquillité, elle, n'a pas d'objet, c'est un rapport au monde, lui-même difficilement nommable. Il y a une beauté à cela : elle fait écrire et se loge au cœur de la vie ordinaire, mais dès lors que l'inquiétude s'invite dans ce rapport au monde, l'intranquillité est légèrement occultée.

***La Vie ordinaire* raconte une famille recomposée, un couple contemporain… Pourquoi avoir choisi d'y intégrer ces éléments, sans doute autobiographiques ?**

• **A.V.R.** Comment toucher le cœur du lecteur dans ce qu'il a de plus intime ? En osant s'aventurer sur le terrain de l'intime. C'est une méthode d'écriture. Le livre n'est pas le résultat d'une consignation fidèle d'événements que j'ai vécus, mais l'acte de puiser dans des choses qui me composent pour les transformer dans et par l'écriture, avec l'espoir de toucher le lecteur à un endroit qui lui est familier, mais qu'il n'a peut-être jamais osé explorer.

En fermant le livre, on se dit que les mots ordinaires sont les plus importants – notamment à la fin de la vie quand la narratrice échange avec son père malade.

• **A.V.R.** Vous avez raison, l'écriture, à la toute fin du livre, est beaucoup plus apaisée, comme si les mots, et surtout les mots ordinaires, qui étaient un obstacle pour elle, étaient soudain chargés d'une douceur inattendue pour faire face à une situation douloureuse. Ces mêmes mots contre lesquels la narratrice était en lutte jaillissent soudain avec une fluidité surprenante. C'est sans doute à ce moment que l'ultime transformation s'opère… et que le livre s'achève.

Propos recueillis par Aurélie Marcireau

***LA VIE ORDINAIRE*, ADÈLE VAN REETH**, 192 P., GALLIMARD, 16 €

JEAN-PAUL II EN CENSEUR DE SAINTETÉ

Quinze ans après son décès, la journaliste Christine Pedotti et l'historien Anthony Favier se penchent sur la personnalité emblématique de l'évêque de Rome. Et tentent de dresser un inventaire de son long pontificat, de plus d'un quart de siècle.

Colosses aux pieds d'argile, les grands hommes échappent aux jugements simples. Leurs mobiles se logent dans les plis du temps et nul ne sait où commencent et s'arrêtent leurs actions, emportées par le vent de l'Histoire. Faire le bilan du pape Jean-Paul II, quinze ans après son décès, alors que la sainteté enveloppe sa mémoire, c'est juger un quart de siècle : celui d'un Occident déchiré par la guerre froide, d'où la religion semblait alors se retirer comme la mer sur le sable. En tirant sur lui place Saint-Pierre en 1981, Ali Ağca fit la preuve, devant les caméras, que ce chef d'État régnant sur moins de 50 hectares était l'égal des puissants de ce monde, comme le confirmera Gorbatchev saluant son rôle décisif dans la chute du Mur.

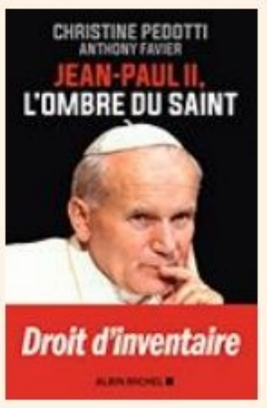
Avant de marquer le siècle de son empreinte, c'est la figure du souverain pontife que Jean-Paul II bouscula, et pas seulement parce qu'il remplaça la chaise à porteurs par la papamobile. Ses prédécesseurs parlaient au monde ex-cathedra, drapés dans le velours et la dentelle ; le Polonais Karol Wojtyla fut un pape de grand vent, un Jean-Baptiste globe-trotter, rêvant d'une nouvelle évangélisation conduite par une Église remise à la verticale du monde. Malgré les foules des Journées mondiales de la jeunesse, le pape superstar n'a pas su enrayer un déclin du catholicisme dont on se demande aujourd'hui s'il le précipita ou le freina. Deux thèses s'affrontent : pour la première, la défection des fidèles s'explique par l'intransigeance papale sur la morale sexuelle, prolongeant l'encyclique *Humanæ vitæ* (1968) de son prédécesseur sur la contraception et les thermomètres ; la seconde voit au contraire dans les années 1960 et le concile trop libéral de Vatican II la dissolution de l'identité chrétienne dans un humanisme bon teint auquel monsieur Deux mit bon ordre : « *Sans le latin, la messe nous emmerde* », chantait Brassens.

UN SENS BRÛLANT DU DESTIN PERSONNEL

Rapatriant le sacré sur Terre, dans la liturgie et la famille, Jean-Paul II fut le maître d'œuvre d'une restauration ambiguë comme le montrent la journaliste Christine Pedotti et l'historien Anthony Favier dans *Jean-Paul II, l'ombre du saint*, relecture subtile d'une vie. Leur inventaire est sévère, rappelant la géométrie variable de l'intransigeance papale : discret face aux juntes militaires d'Amérique latine, Jean-Paul II réprima sur ce continent un catholicisme social et populaire jugé trop à gauche ; en quête de nouveaux soldats pour sa croisade, il soutint aveuglément de jeunes ordres religieux ultraconservateurs, dont les turpitudes sexuelles auraient fait rougir le maire de Sodome.

Mais *L'ombre du saint* va au-delà du relevé de compte. Attentifs aux écrits du souverain pontife, les deux auteurs ressaisissent derrière les faits la cohérence d'une pensée qui est d'abord une mystique de la sexualité où le corps retrouve sa vocation spirituelle. Vision positive, marquée par la philosophie moderne (phénoménologie, personnalisme), mais vision englobante qui assigne à chaque sexe un rôle et une mission : femme-mère ou viril presbyte, bien loin de la riche humanité décrite par la Bible. Ruse habile du Ciel : en élevant si haut la sexualité, Jean-Paul II fit peser sur les corps et les désirs tout le poids du monde et de son salut. Ce système de pensée porta son action, à égalité avec un sens brûlant de son destin personnel. Reste une figure si rare du leader, devenue presque incompréhensible pour nous : celui que guide une vision du monde, à l'heure où seuls le pragmatisme et le clientélisme en tiennent lieu.

Philippe Chevallier



***JEAN-PAUL II, L'OMBRE DU SAINT*, CHRISTINE PEDOTTI ET ANTHONY FAVIER,**
336 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €

GALAZKA/MP/LEEMAGE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
de l'académie Goncourt

LA PORTE DE L'ÉCRITURE

Apprend-on à écrire un roman, une nouvelle ? Tant de gens y échouent. Combien avons-nous vu de savants, de lettrés, d'experts ayant triomphé d'études supérieures ardues rédiger moins bien qu'un gamin qui s'est contenté de vivre ? Formuler sa pensée, trouver l'expression saisissante, soutenir l'intérêt, déterminer le début et la fin d'un récit, ourler des phrases qui s'enchaînent en se renouvelant, voilà qui paraît relever d'un don fulgurant. Devant tant d'intelligences qui trébuchent lorsqu'elles écrivent et croulent sous le poids d'une plume, je serais tenté de conclure : on est écrivain comme on est blond ou brun, de naissance.

N'entretenons pourtant pas d'illusions. Qu'est-ce qu'un individu doué ? Celui qui n'a pas besoin d'apprendre ce que les autres doivent apprendre, celui qui possède spontanément le savoir.

Il existe donc un savoir-raconter. Cette science tourne d'emblée à plein régime chez l'*écrivain né*, quasi inconsciente, tandis qu'elle atteint lentement sa vitesse de croisière chez l'*écrivain construit*. En outre, les plus doués jouissent rarement de tous les dons. Qui commence avec brio ignore comment terminer. Tel virtuose stylistique se révèle un architecte maladroit. Cet habile dialoguiste rate ses descriptions. Pour un Marcel Proust, génie exhaustif, capable de ciseler la miniature autant que de dresser le plan d'ensemble, aussi précis que grandiose, anecdotique et profond, trivial et sublime, juste dans la parlure de chaque personnage tout en déployant une réflexion puissante, lequel produit avec *La Recherche du temps perdu* une vaste cathédrale de camées, roman et essai philosophique à la fois, il y a des milliers d'auteurs étroits qui gagneraient à travailler au lieu de s'enchanter d'eux-mêmes.

MON EXPÉRIENCE SE CONFOND AVEC LA MÉMOIRE DE MES CHUTES

On n'inculque pas les éléments de l'écriture à n'importe qui ; on peut cependant guider celui qui en ressent la nécessité intime, impérieuse, l'aider à maintenir et développer son feu, lui signaler ses facilités et ses défauts afin qu'il cultive les premières en atténuant les seconds, lui montrer qu'il subit des tracas inhérents à la création.

Qui m'autorise à donner des conseils ? Pas le talent, plutôt l'expérience, c'est-à-dire une somme d'échecs, de difficultés rencontrées, parfois esquivées, parfois résolues. Mon expérience se confond avec la mémoire de mes chutes. Des moments d'écriture heureux, je n'ai tiré aucune connaissance ; des malheureux, énormément. La grâce n'enseigne rien, la sueur beaucoup.

Je me réjouis, grâce à cette chronique, de tirer un miel de mes déboires, un miel qui nourrira peut-être ceux d'entre vous que l'aventure littéraire attire.

Première recommandation : se taire.

Si une histoire vous demande à vivre, ne lui laissez qu'une porte pour voir le jour : celle de l'écriture. Interdisez-lui toute autre issue. Ne l'épuisez pas, ne la démembrez pas, ne la dispersez pas. La conversation vous obligerait à la fausser, à la structurer en anecdote, à la rendre alerte, à en survoler failles et profondeurs. Les livres que j'ai « parlés », je ne les ai pas écrits. Ou mal.

Ernest Hemingway le rappelait : le mutisme importe. Il fortifie l'œuvre à naître. Un roman narré est définitivement abîmé par la parole.

Discourir d'un livre qu'on veut écrire ne revient pas seulement à procrastiner, mais à détruire la possibilité de l'écrire. Silence et secret demeurent les vrais amis d'un créateur.

AUDREY SOVIGNET

LiRE magazine littéraire Librinova

Et le gagnant est...

Pour sa 3e édition, le concours de nouvelles organisé par *Lire Magazine Littéraire* et Librinova a connu un succès impressionnant et compte bien faire émerger de futures grandes voix littéraires.

Avec 550 textes soumis au jury, le concours de nouvelles *Lire Magazine Littéraire*-Librinova s'offre un nouveau record de participations. L'opération, qui se déroulait du 27 février au 30 avril, a certes bénéficié du confinement, une période hors du temps qui a constitué, pour nos aspirants écrivains et lecteurs du magazine *Lire Magazine Littéraire* un moment providentiel afin de se jeter à l'eau. Mais le thème de cette 3e édition, parrainée par l'écrivain Philippe Delerm, auteur de plusieurs recueils de nouvelles remarqués, a sans nul doute séduit nos candidats dans leur quête d'imaginaire.

« Un numéro qu'il ne connaissait pas s'était affiché sur l'écran » : c'est avec cette phrase comme figure imposée que les candidats ont dû bâtir leur nouvelle et exprimer leur talent littéraire. Un thème énigmatique pour une totale liberté de création. Résultat, l'imagination de nos lecteurs a tourné à plein régime : la peur de répondre au téléphone, les quiproquos tragicomiques du démarchage, les drames familiaux, le numérique comme outil de surveillance et, forcément, de nombreuses nouvelles sur le confinement et la distance qui s'installe entre les êtres. La variété des sujets abordés a rendu la tâche du jury bien plus difficile que lors des autres années.

Après d'âpres délibérations, ce sont six nouvelles qui ont été retenues pour une parution numérique gratuite, disponible sur le site de Librinova. Le lauréat, quant à lui, voit sa nouvelle publiée ici même dans les pages de *Lire Magazine Littéraire*.

Les cinq finalistes sont donc *Mémoire de l'absente* de Mathilde Dondeyne, *Hector se disperse* de L.-J. Wagner, *Comme un orteil cassé sur le pied d'une table basse* de Laurent Grima, *Le Prix des bonnes choses* de Delphine Muse et *Tu aideras ton prochain* d'Emma Bofary. Et le gagnant du concours est Baptiste Violi avec sa nouvelle intitulée *Petits [voir ci-dessous]*. Il s'agissait pour le président du jury, Philippe Delerm, du récit le plus abouti. Selon lui, l'auteur y a fait preuve d'une admirable maîtrise littéraire et a su embarquer le lecteur dans un univers plutôt inattendu, à la rencontre de personnages hauts en couleur.

Léonard Desbrières

LE LAURÉAT
BAPTISTE VIOLI

Coup de cœur du président du jury, Baptiste Violi est le lauréat de cette troisième édition du concours de nouvelles *Lire Magazine Littéraire*-Librinova.
Le jeune homme de 33 ans s'est servi de son expérience en France et à l'étranger pour bâtir une histoire inquiétante et engagée sur le monde de l'entreprise.
« *Depuis quelques années,* confie-t-il, *je suis frappé de voir l'émergence de nouveaux boulots, extrêmement bureaucratiques et très compliqués à expliquer. Dans les discussions quotidiennes, la question : "Tu fais quoi dans la vie ?" est devenue gênante parce que nombreux sont ceux qui ne savent pas quoi répondre.* »
Le personnage de sa nouvelle, intitulée *Petits*, est la victime consentante de cette machine monstrueuse, un senior devenu inutile qui met tout en œuvre pour se fondre dans la masse et toucher son salaire sans avoir à effectuer la moindre tâche. Un récit glaçant, maîtrisé, et une entrée en matière réussie pour Baptiste Violi qui a forcément dans un coin de la tête une éventuelle publication :
« *Depuis toujours, c'est une ambition. J'avais déjà envoyé un manuscrit, sans succès. Depuis un ou deux ans, je m'intéresse de près au genre de la nouvelle. J'ai lu Don DeLillo puis, la découverte de Raymond Carver a été décisive pour moi. J'ai été foudroyé par ses histoires sans chute, déployées dans un univers étrange et clos. Je pense que ce genre littéraire me convient et pourrait être pour moi une belle porte d'entrée dans le monde des lettres.* » D'ailleurs, le texte qui lui a permis de remporter le concours est extrait d'un recueil sur lequel il travaille depuis quelques mois et qu'il souhaite adresser à des éditeurs. Nul doute que ce premier extrait leur donnera l'eau à la bouche.

L.D.

R. HEURTOT-PUPPETO

PETITS

Il referma la porte derrière elle.

Il resta un long moment ainsi, sans bouger. La main sur la porte, la tête inclinée vers le sol, les lèvres entrouvertes. La femme au tailleur noir était repartie. Il tourna le verrou tout doucement. Tout était donc fini ? Il fallait peut-être qu'il s'aère un peu. Il s'approcha de la fenêtre et souleva du bout des doigts les stores en plastique puis ouvrit en grand la vitre coulissante. Mais il resta caché derrière les stores. Un vent froid passa sur son visage, enveloppa son immense silhouette longiligne et son crâne pourvu de nombreux cheveux blancs.

Et s'il fermait les yeux, là, suffisamment de temps, est-ce que tout rentrerait dans l'ordre ? Le monde retournerait-il à son état antérieur ?

Il s'était bien dit ce matin-là que la journée avait mal commencé quand, au bar du café en bas de chez lui, le boucher du coin s'était approché pour lui demander : « Et toi, c'est quoi ton boulot ? Tu fais quoi au juste dans la vie ? » Pareille situation n'aurait jamais dû arriver. Il s'était dit en sortant que son attention s'était relâchée. Dans la panique, il avait bredouillé quelque chose, placé un mot en anglais au milieu d'une phrase alambiquée, fini d'une traite son café et était parti sans demander son reste. Cela ne serait jamais arrivé si seulement il était resté sur ses gardes, s'il n'avait pas sympathisé bêtement avec un inconnu. Il s'en était voulu terriblement. Il avait rejoint son bureau en se disant que cela n'augurait rien de bon.

Une heure et demie après son arrivée au bureau, un numéro qu'il ne connaissait pas s'était affiché sur l'écran du téléphone fixe. Il n'avait bien sûr pas décroché. Seuls deux numéros l'appelaient en théorie, et à intervalles réguliers. Il les connaissait par cœur et les deux numéros venaient du rez-de-chaussée. Celui-ci venait du septième étage ! Au-dessus ne restait que le huitième, l'étage ultime… celui de la direction. Le préfixe ne trompait pas. Trois fois, quatre fois, cinq fois… À chaque sonnerie, dont il avait pourtant réglé le volume sur le minimum, tous les os de son corps tremblaient de concert. Qui pouvait bien avoir besoin de lui ? Il avait espéré que ce fût une erreur. Il avait aussi pensé à débrancher la ligne, mais c'était trop tard.

Comment et pourquoi était-elle venue le voir ? « Définissez-vous ». L'injonction trottait encore dans sa tête… « Eh bien quoi, définissez-vous ». Qu'est-ce qu'elle avait voulu dire ? Une heure était passée et le « définissez-vous » de la femme au tailleur noir frappait désormais dans sa tête comme une masse sur l'enclume.

Au bout de ce couloir qui donnait sur les escaliers de secours, mis à part le local des agents de maintenance et un autre bureau qui, depuis longtemps, avait été condamné et servait d'entrepôt pour le stock, il était seul et personne ne venait d'ordinaire le déranger. Techniquement, personne n'avait besoin de venir jusqu'ici. Le matin, son entrée dans le bâtiment de l'organisation était réglée comme du papier à musique : il n'avait qu'à glisser sa sacoche dans le scanner du sas de sécurité, à passer devant les gardes, à avancer tête basse jusqu'à l'accueil tenu par une jeune fille complètement apathique, à s'engouffrer dans les escaliers de secours (il s'interdisait de prendre l'ascenseur), à grimper quatre à quatre les marches jusqu'au premier étage et enfin à se glisser dans son bureau pour y disparaître le reste de la journée. Le processus pour sortir de l'immeuble était sensiblement le même. Il s'arrangeait pour partir ou arriver dix minutes avant l'heure de pointe afin de croiser le moins de monde possible. Beaucoup ne soupçonnaient même pas que cet homme travaillât au sein de l'organisation. Pas le genre d'homme qu'on remarque. C'était de toute façon tellement rare et fortuit de le croiser que la plupart des gens le prenaient pour un agent de commerce ou d'assurance. Il était aussi invisible, incolore et inodore que le vent.

LE « DÉFINISSEZ-VOUS » DE LA FEMME AU TAILLEUR NOIR FRAPPAIT DÉSORMAIS DANS SA TÊTE

De façon disciplinée cependant, il s'attachait à remplir consciencieusement les formulaires bureaucratiques de suivi des progrès qui prenaient un temps fou et qui avaient tellement grossi ces dernières années qu'ils constituaient parfois pour les employés une charge de travail supérieure au travail en lui-même, si bien qu'il ne serait venu à l'idée de personne de chercher des noises à quelqu'un rendant en temps et en heure des rapports d'évaluation de qualité, exhaustifs, et dont tous les indices étaient au vert. Jamais personne n'aurait été regarder à la nature même de ce travail. Les indicateurs de résultats au vert suffisaient. À cette seule fin, il demeurait en contact direct avec une employée située juste en dessous, au rez-de-chaussée, issue comme lui de l'ancienne génération (elle aussi avait survécu aux purges du passé), et dont il redoutait plus que tout au monde le jour du départ en retraite. Elle était la seule personne de l'organisation avec qui il entretenait des contacts écrits, le moins possible, deux fois l'an très exactement. Son travail était de compiler ces formulaires. Une tonne de documents inutiles et insignifiants dont, paraît-il, on ne peut se passer.

La seconde personne avec laquelle il était périodiquement en contact était le responsable de la maintenance,

qui changeait les plaques de porte de tous les bureaux de l'immeuble une fois par mois. Un petit carton bleu plastifié indiquant le nom et le titre de chaque employé, qu'il y ait ou non des changements de personnel. Absurde. Mais cette visite était régulière, prévisible, comptée. Pas de quoi perturber sa tranquillité. De même, s'il s'autorisait à fumer une cigarette, c'était dans l'escalier de secours, que de toute façon personne n'utilisait, une fois par jour, à treize heures précises. Il n'accordait aucune dérogation à ces règles strictes.

Sur la nature de son emploi, personne n'aurait pu dire quoi que ce soit. Progressivement, à bas bruit, au fil des années et des plans de restructuration qui l'avaient miraculeusement épargné, il était parvenu à disparaître des différents organigrammes de l'organisation. S'il continuait à recevoir les mails généraux, ni son nom ni sa photo n'apparaissaient dans le fichier central. Il avait réussi à faire en sorte que personne ne s'intéressât à la fonction inexistante qu'il occupait. C'était tout. Il ne servait à rien. Pourtant, il continuait de toucher ses émoluments à la fin de chaque mois.

Alors, comment avait-elle pu le trouver ? Avait-il été dénoncé ? Il se mit à tousser. Elle allait revenir, « seule cette fois ». Qu'est-ce que cela signifiait ? Il toussa à plusieurs reprises, une main devant la bouche, tandis que l'autre lui servait à s'appuyer sur un coin de son bureau. Il se sentit chanceler. S'il était découvert, il faudrait dire adieu à tout cela ? Peut-être allait-il devoir rendre l'argent, des années de salaire… Et plus encore, dire adieu à cette routine, à cet îlot de sécurité.

Il n'avait pas ressenti une telle panique depuis des mois, des années peut-être. Un sentiment profond de résignation l'envahit, un sentiment ancien, familier, qui venait de refaire surface dans son existence de façon implacable. Un sourire ambigu tordit ses lèvres blanches. Il repassa dans son esprit ce qui s'était passé il y a moins d'une heure. Il avait été surpris au beau milieu de sa lecture de « Nadja ». Une belle histoire d'André Breton sur l'amour et la folie. Elle était entrée comme une furie, tourbillonnante, avec un air d'*executive woman*. Flanquée de deux petits employés, une femme à l'air servile et un jeune stagiaire, ils avaient envahi son espace sans frapper et en ricanant : « Eh bien, elle est ouverte cette porte, eh bien il est là ! Il est là notre inconnu ! » avait-elle lancé à la cantonade. « Vous êtes nouveau ? Eh bien, définissez-vous enfin ! » Terrifié, il n'avait pas bougé. « Mes collaborateurs ont essayé de vous joindre. Ils ont appelé plusieurs fois, est-ce que la ligne fonctionne ? » avait-elle demandé sans se départir d'un sourire plein d'ironie, lui enjoignant à nouveau d'avoir l'obligeance de lui dire qui il était. Tous ses muscles s'étaient tendus comme un arc. Il avait bafouillé quelque chose. « Plus fort, définissez-vous, bon Dieu ! Je n'ai pas tout mon temps. »

Maintes fois au cours de ces années, il avait pensé à ce moment. Il l'avait autant fantasmé que craint.

Dire qu'elle allait revenir d'une minute à l'autre. Elle avait été nommée à ce gros poste neuf mois plus tôt. Il ignorait que depuis ce jour, dans les couloirs, on ne parlait que d'elle. C'était une petite femme énergique qui se déplaçait partout en serrant dans chaque main deux énormes téléphones à la coque mauve, toujours pressée, et manifestement entraînée dans le tourbillon du pouvoir par un courant ascensionnel. Elle l'avait fixé avec attention avant de tenter de déchiffrer la couverture de *Nadja*, laissé en évidence sur le bureau. Il n'avait pas eu la présence d'esprit de le ranger dans un tiroir : le livre était resté ouvert, face contre table. Puis elle avait balayé du regard chacun des éléments de la pièce. On aurait dit qu'elle en mesurait la superficie. Allait-elle l'en expulser ? Elle avait fait un ou deux commentaires sur le micro-ondes et la machine à café, mais s'était arrêtée là dans l'humiliation. L'entrevue n'avait pas duré plus de trois minutes peut-être. Elle comptait revenir d'ici une heure, seule cette fois. Mais pour quoi faire ? Il resta figé, avec l'impression que ce manège était organisé de toutes pièces par des démons s'amusant de lui.

Il s'assit. L'exemplaire jauni du petit livre était resté ouvert à la même page. La couverture de cette édition était une sorte de découpage-collage-dessin représentant un visage de femme et une main. C'est la 33e illustration de *Nadja*. Il avait nettement vu le regard de la femme au tailleur noir s'y poser, s'y attarder et y revenir plusieurs fois. Il s'y raccrocha de façon irrationnelle. Sur ce dessin, Nadja n'a pas de bouche. Ce qui devrait être son menton s'achève en une sorte de masque triangulaire qui voile le bas du visage et fait ressortir l'intensité du regard. Sa blancheur contraste avec le fond noir du dessin. Du bout du majeur, lentement, il se mit à suivre les contours de la main et du visage de Nadja en frôlant le papier.

On frappa à la porte. C'était elle. Déjà. Il aurait dû peut-être utiliser les quelques dizaines de minutes qu'avait duré cet intervalle pour se préparer, se construire un alibi, se composer un visage. Pourtant, il donnait l'impression d'accepter son sort. Comme si son heure était venue. Il fallait bien qu'un jour il fût démasqué. Son mensonge effondré, il se laisserait alors conduire docilement à l'abattoir. C'était la conclusion à laquelle il était tant de fois arrivé en se penchant sur sa vie. Il ouvrit la porte la tête basse.

Elle commença l'interrogatoire ainsi : « Alors comme ça, vous fumez des cigarettes dans les escaliers de secours ? » Le visage dur le fixait. Il fut interloqué par cette entrée en matière. Elle tourna autour de son bureau, l'arpenta de long en large, de gauche à droite, faisant preuve de grande agilité malgré ses hauts talons, alignant les rapports et autres classeurs qui lui passaient sous la main comme si elle avait déjà pris possession des lieux. Pendant un long moment, elle lui récita le catéchisme de l'organisation, en apparence outrée qu'il n'ait pas eu à cœur de mettre en œuvre dans son quotidien la « réglementation verte » du comité environnement. Elle disait en être la présidente.

Il se souvenait uniquement qu'une des mesures avait été de réduire drastiquement le nombre d'impressions papier du personnel. Dans un souffle, il parvint à lui dire que lui n'imprimait jamais. Elle s'en félicita.

Elle lui fit la leçon. Il se tenait debout, les deux mains jointes et agrippées au dossier de sa chaise, se contentant d'acquiescer à tout. À plusieurs reprises, elle revint tourner autour de *Nadja*, puis en toucha elle aussi la couverture du bout des doigts (le dessin de cette main agissait-il comme un aimant ?). Elle jeta un œil à la brève et sibylline présentation en quatrième de couverture. Depuis tout à l'heure, il ne pouvait se départir du pressentiment puissant que peut-être ce livre allait le sauver.

À quoi rima cet entretien au juste ? Les mots s'effaçaient totalement de sa mémoire, inutiles, tant le rapport de hiérarchie entre une « manager » et un homme réduit à rien l'emporte sur les mots. Certaines phrases le firent frissonner. « Écoutez, il serait bon de me dire plus précisément ce que vous faites exactement, qui vous supervise. » Assez sèchement, elle s'essaya à un : « Ce petit jeu a assez duré. » Mais devant le silence stupéfait et qui durait de l'homme qui devait avoir trente ans de plus qu'elle, elle finissait chaque fois par changer de sujet. Elle n'était pas habituée à ce qu'on n'oppose absolument aucune résistance à ses assauts. Livide, les traits déformés par l'humiliation, il était vitrifié. Elle revint au premier de ses reproches, le fait qu'il fume : « Fumer, et fumer dans les escaliers de secours en plus ! » Elle demanda s'il fumait toujours au premier étage. Il répondit que oui. Elle demanda si c'était régulier. Il répondit que non. Elle fit toute une série d'autres questions embrouillées sur sa raison de fumer dans les escaliers, s'il y avait remarqué quelque chose, s'il était curieux dans la vie, et lui répondait toujours par oui ou non.

Elle donnait l'impression en parlant que chaque chose, chaque individu, chaque mètre carré disponible de bureau, du rez-de-chaussée jusqu'à l'étage numéro sept, étaient sous son contrôle. « Je sais que, pour vous, la génération d'avant, c'est plus difficile de s'adapter. » Il continua d'acquiescer à tout ce qu'elle disait, et, alors qu'ils arrivaient au terme de l'entretien, profitant d'un moment de silence où une nouvelle fois elle s'amusait à titiller la couverture du livre resté sur le bureau, il décida de saisir sa chance et, d'une voix très faible, entre deux toux, voulut lui offrir son exemplaire de *Nadja*. Elle refusa d'abord. Mais il fut si insistant qu'elle ne put dire non à la troisième tentative et finit même par « accepter de bon cœur ». Elle sortit du bureau comme elle y était entrée.

Le visage caché derrière les stores, il regarda la rue en essayant de se rappeler comment il en était arrivé là. Le glissement avait été lent. Il y a de cela de nombreuses années, il s'était d'abord révolté contre le fonctionnement de ce système et la place qui lui était réservée. Mis de côté, il regardait des films ou se baladait dans le quartier quand il avait du temps à tuer. Puis, lors d'un énième plan de licenciement massif, il avait failli perdre son emploi : il avait alors pensé à ses enfants qui n'étaient encore qu'au collège et s'était dit qu'il fallait qu'il serrât les dents. Il avait imaginé un stratagème. Il s'y était enferré. Il était petit à petit rentré en lui-même.

La question du boucher le matin même, « et toi, c'est quoi ton boulot ? » était remontée à sa mémoire. Il valait mieux dire la vérité dans la vie. Je n'en ai pas. Je ne sers à rien. Je me cache, voilà six ans qu'on m'a oublié. Désormais, il pourrait se « définir » lui aussi, et répondre fièrement « chômedu monsieur ! ». Le soir, il pourrait se regarder dans la glace. De toute façon, cela devait bien finir par arriver : ils allaient continuer à se débarrasser de tous les autres petits dans son genre, le responsable de la maintenance ou la préposée aux rapports.

CE MANÈGE ÉTAIT ORGANISÉ DE TOUTES PIÈCES PAR DES DÉMONS S'AMUSANT DE LUI

Il regarda ses mains. Il regarda son bureau. Il pensa à la fois où il s'était pour la première fois assis sur ce banc, en face de l'immeuble, une après-midi entière, et que personne n'avait réagi. Personne ne l'avait remarqué. Personne n'avait eu besoin de lui non plus. Son seul espoir était ce livre. Le fait qu'elle eût accepté son cadeau voulait peut-être dire que tout n'était pas fini, qu'elle avait un cœur et qu'il avait encore une chance de s'en sortir. Il se dit que ce devait être là aussi une illusion. Il se dit qu'il devait commencer à faire ses cartons. Demain, au plus tard, il sortirait de la grande bâtisse aux couleurs d'hôpital qu'il laisserait derrière lui pour toujours, avec ses petits êtres alignés dans des box comme des chevaux munis d'œillères, outillés de souris, d'agrafeuses et de surligneurs. Jamais il ne les reverrait.

Quelques étages au-dessus, la femme au tailleur noir venait de se retirer dans son bureau, prétextant quelque affaire urgente. Elle avait l'air passablement troublée. Le bureau était long et large, pourvu d'immenses canapés, d'une baie vitrée et d'une vue à couper le souffle sur le plus beau pont de la capitale.

Elle décrocha le combiné du téléphone. Pressée, excitée, elle composa le préfixe du huitième étage, suivi d'une série de chiffres. « Chéri, c'est moi. Il ne nous a pas vus. Je ne crois pas… Il ne faisait que fumer. J'en suis sûre même. J'ai fait l'essai de toute façon, même en se penchant depuis l'escalier, on ne voit rien… Je suis rassurée. Oui, oui, je t'assure… C'est un benêt qui ne sert à rien. »

CÉCILE
LADJALI

LA QUÊTE D'INTÉGRAL

« *Tout ce qui est beau est aussi difficile que rare* », selon Spinoza. N'étant pas philosophe mais romancière et professeure, je crois pour ma part que ce qui est beau est toujours difficile. Le chef-d'œuvre – perçu comme tel car la beauté est beaucoup moins *relative* que ce que l'on a coutume de dire – attend que nous fournissions un effort. C'est à cette condition que l'œuvre se donne et nous comble. Il en va ainsi pour la peinture, la musique et la littérature.

Certains livres sont des océans abyssaux dans lesquels nous hésitons parfois à plonger tant ils impressionnent. Pour ne pas se noyer, nous en lisons des pans afin d'en retenir des formules qui deviendront proverbiales. Au lycée puis à l'université, nous convoquons arsenal stylistique, grilles structuralistes, repères axiologiques, schémas heuristiques, paradigmes behavioristes, et nous passons à côté de la grâce, comme le reconnaissait Tzvetan Todorov dans son essai, *La Littérature en péril*. Nous ne nous soucions plus du sens mais du seul signifiant. Nous stagnons à la surface et oublions la profondeur de l'œuvre palimpseste dont les strates subtiles commandent un dialogue avec nos cœurs et non avec nos cerveaux. Ce choix de cuistre fait du texte littéraire un objet vulgaire, ratatiné, destiné à tester l'efficience des outils prévus pour son analyse. Tristesse du professeur. Désarroi des élèves devant l'Infini réduit à peau de chagrin.

Se laisser embarquer, tel est le *Pari* ! Cesser de calculer. Ressentir. Lire l'œuvre en entier. Avancer dans une *forêt de symboles* et tant pis si l'on ne comprend pas tout. Ce qui nous dépasse nous enseigne formidablement. *Mastiquer* le texte, y revenir, trébucher, se relever et se trouver profondément transformé. Car que demandons-nous à un livre sinon qu'il modifie notre rapport au monde, qu'il nous invite à nous poser des questions au lieu de nous apporter des réponses, qu'il fasse de nos consciences inquiètes des esprits curieux ? Les grands livres préfèrent le *pourquoi* au *parce que*, le doute à l'assertion. Le programme idéal serait donc la crainte et le tremblement. La stupeur et l'étonnement. Car bien lire, c'est rencontrer autre chose que nous-mêmes. Lire – comme écrire d'ailleurs –, c'est faire l'expérience de l'altérité pour ensuite revenir à soi plus certains encore de qui l'on est.

DÉSARROI DES ÉLÈVES DEVANT L'INFINI RÉDUIT À PEAU DE CHAGRIN

Lire *tout autre* et *en entier*, telle semble être la gageure du nouveau baccalauréat qui invite les lycéens à lire intégralement *Le Rouge et le Noir, Les Fables, Phèdre, Les Fleurs du mal*. Certes, rien ne semblera plus étrange à un adolescent que les atermoiements d'un héros tiraillé entre Napoléon et la prêtrise, que les réflexions d'un moraliste libertin au sujet de la cour et de son roi, que le jansénisme d'un dramaturge féru de mythologie, qu'un poète maudit affirmant que *« le beau est toujours bizarre »*.

Pourtant, chacun de ces mystères deviendra familier, parce que le livre aura été lu crayon en main, le sonnet déclamé, la fable chantée, le récit murmuré et le monologue tragique joué, tout n'étant qu'affaire d'*appropriation*. Car ce que l'on oublie de dire aux élèves est que le très grand texte est accueillant, qu'il parle à tous et qu'il a été écrit pour eux. J'ai constaté des métamorphoses sidérantes chez les plus récalcitrants qui, une fois sérieusement engagés dans la lecture, ont reconnu en Julien Sorel un camarade, en Phèdre une vieille amie, en maître Renard un complice et en la Passante du poète un fantasme enfin avoué.

AUDREY SOVIGNET

UN LABORATOIRE D'ÉCRITURES

Pionnier dans son genre, le master de création littéraire du Havre fête ses huit ans. Enseignants et étudiants témoignent de leur chance de travailler dans un environnement atypique, stimulant et bienveillant.

Rencontre avec l'écrivain Pierre Senges et les étudiants du master de création littéraire.

Il faudra faire sans. Ce moment émouvant où l'élève que l'on a accompagné deux ans durant présente son projet devant un jury d'universitaires et de professionnels du livre. Les quinze étudiants du master 2 de création littéraire du Havre devaient passer leur diplôme fin juin, en « distanciel » comme on dit en ces temps de pandémie. *« Ce sera frustrant. Nous ne serons pas à leurs côtés, nous ne les reverrons pas »*, regrette Nicole Caligaris. L'écrivaine enseigne au Havre depuis 2017. L'ouverture aux disciplines artistiques est une vocation du master Lettres et Création littéraire du Havre depuis sa fondation en 2012. La formation découle en effet d'une collaboration inédite entre l'Université et l'École supérieure d'art du Havre, l'ESADHaR, où se passent les cours. En plus d'introduire ses étudiants dans le réseau régional des lieux culturels et des festivals, le master leur permet de tisser des liens avec des écrivains. Parmi eux, François Bon, Chloé Delaume, Maylis de Kerangal et Jérôme Ferrari.

DIPLÔMÉS ET PUBLIÉS

La réputation de la formation est étroitement liée à Laure Limongi qui a dirigé l'option « Création » de 2014 jusqu'à son départ en avril dernier. Preuve de sa réussite, les élèves diplômés publiés chez Actes Sud, Rivages et au Seuil. Pour l'année 2020-2021, 91 dossiers ont été déposés, *« tous d'une grande qualité »*, aux dires de Frédéric Forte, le poète de l'Oulipo qui reprend la direction de l'option à la rentrée prochaine. Comme les enseignants, les candidats viennent aussi bien de la littérature et des langues que des arts plastiques.

C'est le cas de Lola, Louis et Marie, qui ont intégré la formation. L'envie de se consacrer entièrement à l'écriture les a motivés, ainsi que l'intuition que le travail en groupe serait porteur. Il l'a été, au point de les pousser à modifier en profondeur le projet qu'ils avaient présenté à l'oral d'admission. Ainsi Marie, qui se dit *« très touchée et chamboulée »* par l'écoute de ses camarades, a délaissé sa réflexion sur l'écriture et l'environnement au profit de l'introspection. Louis a transposé au Havre une partie de son *« faux récit de voyage »* sur l'île Sao Tomé. Enfin, Lola a remisé ses textes sur *« le rapport entre les hommes et la cosmogonie »* pour le récit d'une femme qui marche vers un rendez-vous, ou un fantasme.

UNE RÉVÉLATION À SOI

« Au début du master, de nombreuses critiques arrivent de toutes parts. Il faut tout assimiler et c'est très déroutant. Puis on commence à affirmer nos choix et à arrêter de dire oui tout le temps », explique-t-elle. Son analyse fait écho à la vision de Nicole Caligaris. *« Le master est plus une révélation à soi qu'un apprentissage. Nous ne sommes pas dans le correctif, mais dans l'accompagnement, un peu comme cela se passe dans les conservatoires »*, précise l'enseignante.

Claire, en première année de master, raconte comment, à l'issue d'un workshop, l'écrivaine Minh Tran Huy et elle ont eu le désir de travailler ensemble. L'étudiante a déjà achevé l'écriture d'un premier roman qu'elle porte depuis longtemps sous forme de cauchemar : l'histoire d'une collégienne qui se réveille chaque matin avec des marques de coups sur le corps… qu'elle s'inflige elle-même. Un texte comme une métaphore de la monstruosité de l'adolescence. Minh Tran Huy est devenue la référente de Claire, et l'accompagne dans un autre projet sur le passage de la classe populaire, dont son père est issu, au milieu des hautes études. Autant de travaux en cours que l'on a hâte de découvrir.

Gladys Marivat

A. MAREL

LES PLUMES FRANCOPHONES
AMAZON STORYTELLER

LES PLUMES FRANCOPHONES : C'EST REPARTI !

Le concours d'autoédition proposé par Amazon lance sa 5e édition.

C'est un fait : nombreux ont été les Français à profiter du confinement pour songer à l'écriture. Tous ceux ayant avancé dans l'élaboration d'un manuscrit peuvent dès lors plonger dans le grand bain en proposant leur manuscrit, dans le cadre de la 5e édition des Plumes francophones. Organisé par Amazon, ce concours d'écriture (qui avait rassemblé l'an passé plus de 1 000 participants issus de 50 pays) cherche ainsi à révéler de nouveaux talents, dans tous les registres littéraires. Pour y participer, les auteurs francophones n'ont qu'à déposer, jusqu'au 31 août, leur texte sur Kindle Direct Publishing (KDP), la plateforme d'autoédition, afin que les lecteurs puissent donner leur avis. Deux trophées seront remis : la Plume des lecteurs, remise par le public, et la Plume du jury, décernée par un jury de journalistes, d'influenceurs, présidé par Frédéric Duval, directeur général d'Amazon.fr. Les gagnants remporteront une visibilité d'une valeur de 20 000 euros, la publication de leur manuscrit en livre audio par Audible, 30 tirages papier de leur texte, une liseuse Kindle Oasis et, pour la Plume du jury, la somme de 3 000 euros. À vous de tenter votre chance.

Pour tout renseignement : amazon.fr/plumesfrancophones

QUAND ON N'A QUE LES MOTS...

Ce n'est pas le moindre paradoxe de ces mots que l'on moque volontiers pour leur futilité : à l'instar de celle que nous traversons, les époques troublées leur vont bien au teint. En témoigne l'attente impatiente des allocutions gouvernementales, quand on n'en espérerait pas de miracles : la parole, en temps de guerre réelle ou fantasmée, relève moins de l'information que de l'incantation et vise d'abord à bercer notre cœur d'une langueur monotone.

Les mots rassurent. Quand on ne sait plus à quel saint se vouer, il importe de se cramponner, comme à un grigri, à une formule magique. Qu'elle ne veuille rien dire, voire dire le contraire de ce qu'elle devrait signifier, n'est en rien rédhibitoire. Ce qui compte, c'est qu'on puisse se la répéter dans le secret de ses doutes. Voyez la *distanciation sociale*, merle promu geste barrière faute de grives. Le bidule est assez ronflant pour impressionner (Diafoirus, pas morts !) et recèle juste ce qu'il faut de contresens pour convaincre : en 1966, sous la plume des sociologues Dumazedier et Ripert, il décrivait une ségrégation culturelle aux antipodes de l'effet recherché aujourd'hui, quand il sied de tresser des couronnes à tous ceux dont le revenu reste inversement proportionnel à leur investissement contre la Covid-19. Mais peu en chaut à celui qui a ressuscité la formule, laquelle, encore une fois, ressortit à l'incantatoire.

Car les mots récompensent aussi, d'autant plus généreusement qu'ils grèvent peu le budget. De son empyrée, Jean Giraudoux aura esquissé un sourire, lui qui dans sa *Guerre de Troie* faisait dire à Hécube, de sa plume normalienne et caustique : « *Nous connaissons le vocabulaire. L'homme en temps de guerre s'appelle le héros. Il peut ne pas en être plus brave, et fuir à toutes jambes. Mais c'est du moins un héros qui détale.* » À ne pas transmettre, il va sans dire, à ceux

LES MOTS SONT LES MÉDAILLES DE LA PÉNURIE

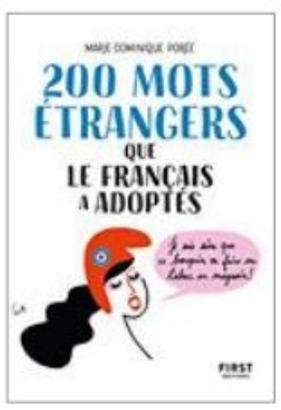
dont on a fait, récemment, des « héros du quotidien ». Non qu'ils ne le méritassent : il y a autant d'héroïsme à sauver des vies qu'à les prendre. Mais parce que mieux vaut ne point rappeler que les mots sont les médailles de la pénurie. Que, quand les caisses sont vides, c'est de cette monnaie-là que l'on paie les bonnes volontés. Les applaudissements, qu'ils fusent des balcons ou des bouches, coûteront toujours moins cher que masques et tests. Gageons que les soignants, qui se sont entendu remercier de leur dévotion par la voix chargée de trémolos du directeur général de la Santé, se seraient satisfaits de voir louer leur dévouement. Mais la main du cœur est plus magnanime que la droite, celle de la bourse restée sourde, des années durant, aux mises en garde des mêmes soignants.

Jacques Brel triomphait hier sur scène avec *Quand on n'a que l'amour*. Pourquoi nous aura-t-il semblé entendre, à chaque apparition de ceux qui président à nos destinées, *Quand on n'a que les mots* ? **Bruno Dewaele**

À LIRE

PALABRES D'ICI OU D'AILLEURS

La culture nationale est, qu'on le veuille ou non, une affaire de mondialisation. Il n'y a qu'à prendre l'histoire de la langue française pour s'en rendre compte, à travers l'origine et l'utilisation de certains mots désormais courants. On s'en apercevra à travers les exemples choisis par Marie-Dominique Porée dans le très ludique petit livre *200 mots étrangers que le français a adoptés*. On apprendra ainsi que l'« auto-dafé » est issu du portugais « *Auto da fe* », soit le jugement et la cérémonie réservés aux hérétiques, et que la très folklorique « carmagnole » était initialement une veste portée par les ouvriers piémontais. Gare aux clichés : avant d'avoir une étiquette américaine, le ketchup – ou « ké-tsiap » – était au départ une sauce chinoise à base de poissons fermentés – la recette a certes bien évolué. En retour, la « grippe » ne vient pas de Chine, mais d'Allemagne, le mot étant une transposition du verbe germanique « *gripan* », signifiant « saisir avec les griffes » – une image ô combien expressive… **Baptiste Liger**



***200 MOTS ÉTRANGERS QUE LE FRANÇAIS A ADOPTÉS*, MARIE-DOMINIQUE PORÉE**, 176 P., FIRST, 7,95 €

A CORNU/H. LUCAS/AFP

LE VOCABLE DU MOIS

DÉCONFINEMENT

S'il fallait une preuve définitive que le lexique propose quand l'usager dispose, la voilà ! Il aura suffi du contexte sanitaire que l'on sait et d'une allusion (aussi imprudente que prématurée) lors d'un discours du Premier ministre pour que ce vocable, que n'hébergeait jusque-là aucun dictionnaire, dans cette acception du moins, s'impatronise sans vergogne dans toutes les conversations. L'attente de la chose était telle que, pour le lancer officiellement sur le marché, on n'a pas cru devoir attendre les randomisations de nos académiciens, pas assez immortels, visiblement, pour qu'ils allassent tester leur immunité supposée jusque sous la Coupole, dans des fauteuils trop rapprochés pour satisfaire réellement à la nécessaire « distanciation sociale ». Au demeurant, et si par extraordinaire effets secondaires il avait dû y avoir, ç'aurait bien été le diable s'ils s'étaient révélés plus délétères que ceux, supposés, de l'hydroxychloroquine ! Par réflexe puriste, quelques esprits chagrins auront beau s'entêter, contre vents et virus, à « sortir du confinement », la cause n'en est pas moins entendue. C'est que l'urgence, par définition, n'a jamais fait bon ménage avec les périphrases. **B. D.**

LE TRUC DU CHAMPION

LE XX^e ET LE XXI^e SIÈCLE ? OU SIÈCLES ?

Qui ne s'est jamais demandé s'il convenait ici de mettre le nom au pluriel, la formule portant à l'évidence sur *deux* siècles ? Eh bien, non ! Dès lors que l'article est répété, le substantif doit rester au singulier puisque l'on considère que son frère jumeau se trouve sous-entendu après le premier ordinal : « *le* XX^e^ (siècle) et *le* XXI^e^ *siècle* ». Vous rechigneriez, nous le parierions, à écrire et plus encore à dire « *le* premier et *le* deuxième *chevaux* » ! Même chose quand, dans une version plus télégraphique, on se passe de l'article (XI^e^-XII^e^ *siècle*, XI^e^ et XII^e^ *siècle*). En revanche, pour peu que l'article soit unique et au pluriel, c'est bien de ce côté que basculera le nom : « *les* XX^e^ et XXI^e^ *siècles* », « *les* premier et deuxième *chevaux* ». Vous ne sauriez donc vous fourvoyer en pareil cas de figure, tant la marche à suivre se révèle simple et infaillible : déterminant au singulier ou pas de déterminant, nom au singulier ; déterminant au pluriel, nom au pluriel ! Il est des jours comme ça où l'on se dit que la grammaire devait être bien fatiguée pour s'abstenir à ce point de nous compliquer la tâche ! L'ennui, c'est qu'à beaucoup d'autres occasions elle aura affiché une forme insolente... **B. D.**

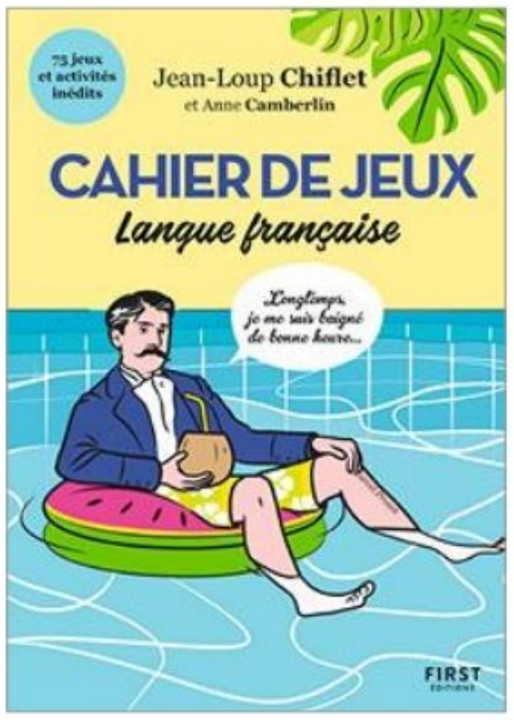
A. FINISTRE/H. LUCAS/AFP – B. KLEIN

LE MOT PRÉFÉRÉ DE... JEAN-LOUP CHIFLET*

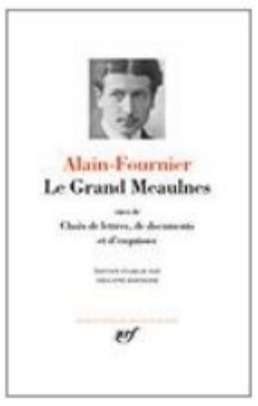
« ESPERLUETTE »

J'aime ce mot parce qu'il est doux à l'oreille, aussi doux que *galipette*, *escarpolette* ou *amourette*. C'est un certain Tiron, secrétaire de Cicéron, qui a eu l'idée d'enlacer les deux lettres de la conjonction "et". Pourtant, ce n'est pas elle qui ponctue les poèmes ou les romans ; on lui réserve plutôt un usage publicitaire. Prononcée "et", on l'emploie pour associer deux noms propres comme Zadig & Voltaire ; mais on ne dira pas "fromage & dessert" et les enfants n'iront pas voir "Blanche-Neige & les Sept Nains". En revanche, ses rondeurs ont inspiré Henri Matisse dans *Amours de Ronsard et Esperluette* où elle accompagne deux corps enlacés. Ça ne m'étonne pas, une esperluette peut faire perdre la tête… »

Propos recueillis par B. L.



***Viennent de paraître *Cahier de jeux. Langue française*, coécrit avec Anne Camberlin (First), et la réédition en poche du *Dictionnaire amoureux de la langue française* (Plon/L'Abeille).**



UNE BONNE CORRECTION

Vous avez probablement lu cet extrait du *Grand Meaulnes*, d'Alain-Fournier, dans le précédent numéro de *Lire*. Las ! depuis lors, neuf coquilles s'y sont glissées. Les repérerez-vous ?

« Dès qu'il fût pensionnaire chez nous, c'est à dire dès les premiers jours de Décembre, l'école cessa d'être désertée le soir, après quatre heures. [...] Il y avait toujours, après le cours, dans la classe, une vingtaine de grands élèves, tant de la campagne que du bourg, serrés autour de Meaulnes. Et c'était de longues discutions, des disputes interminables, au milieu desquels je me glissai avec inquiétude et plaisir.

Meaulnes ne disait rien ; mais c'était pour lui qu'à chaque instant l'un des plus bavard s'avançait au milieu du groupe, et, prenant à témoins tour à tour chacun de ses compagnons, qui l'approuvaient bruyemment, racontait quelque longue histoire de maraude, que tous les autres suivaient, le bec ouvert, en riant silencieusement. »

LE MOT MYSTÈRE

Par ces temps de crise sanitaire, je suis la preuve vivante (enfin, pas si vivante que ça !) que l'on peut avoir quelque chose alors même qu'on prétend en manquer. Devinerez-vous ce que je suis ?

GARDER SES DISTANCES ?

Dans notre lexique, certains ne semblent pas avoir compris l'importance des gestes barrières puisqu'ils continuent impunément à se donner la main par l'intermédiaire d'un dangereux trait d'union. Saurez-vous démasquer ci-dessous quelques-uns de ces irresponsables pour les dénoncer aux autorités ?

A. château fort ;
B. état civil ;
C. extrême droite ;
D. fer blanc ;
E. hôtel de ville ;
F. pied de nez ;
G. procès verbal ;
H. trachée artère.

UN SANS-FAUTE

Laquelle de ces trois phrases est irréprochable sur le plan orthographique ?

1. Ce que savent surtout les soi-disant « sachants » sur ce virus émergeant, c'est qu'ils en savent peu. D'où les atermoiements, tâtonnements et volte-face !

2. Notre orgueil dût-il en souffrir un tantinet, il semblerait que nous ayons encore beaucoup à apprendre, en l'occurrence, des Grecs et des Portuguais....

3. Curieuses vacances que celles à venir : pas sûr que l'impossibilité de s'égailler tous azimuts favorise la distanciation sociale sur nos propres plages !

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

UNE BONNE CORRECTION

Dès qu'il fût (la locution conjonctive *dès que* n'est jamais suivie d'un subjonctif) – **c'est-à-dire** (traits d'union obligatoires) – **décembre** (la majuscule ne se justifie pour un nom de mois qu'en cas de personnification poétique) – **discussions** – **au milieu desquelles** (ce relatif renvoyant à deux noms féminins, *discussions* et *disputes*) – **je me glissais** (imparfait et non passé simple : il est ici question d'une action habituelle, qui se répète) – **l'un des plus bavards** – **prenant à témoin** (la locution *à témoin* est toujours invariable) – **bruyamment** (à l'instar de l'adjectif *bruyant*, dont dérive cet adverbe).

LE MOT MYSTÈRE

Le **masque**, bien sûr ! Chacun sait qu'avoir le masque signifie « bouder, faire la tête ». Et ils sont nombreux à l'avoir en, il y a peu, précisément parce que l'État se révélait impuissant à leur en fournir ! Étonnant, non ? aurait soufflé Desproges...

GARDER SES DISTANCES !

Les mauvais citoyens sont **D, G** et **H** : ils s'écrivent en effet *fer-blanc, procès-verbal* et *trachée-artère*.

UN SANS-FAUTE

Le **masque**, bien sûr ! Chacun sait qu'avoir le masque signifie « bouder, faire la tête ». Et ils sont nombreux à l'avoir en, il y a peu, précisément parce que l'État se révélait impuissant à leur en fournir ! Étonnant, non ? aurait soufflé Desproges...

Des anagrammes et des livres

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres ».

« Il y a des pièces pour se cacher, des couloirs pour courir, une chapelle pour sortir le violon de son étui et écouter la résonance longue qui galopera sur la voûte. »

La Leçon de ténèbres

Belle sonate d'encre

Léonor de Récondo, *La Leçon de ténèbres*, Stock/Ma nuit au musée, 2020

De la vie ordinaire dans les bordels militaires de campagne et de la lutte contre le péril vénérien.

Le Soldat et la Putain

La santé, l'état du poil

Christian Benoît, *Le Soldat et la Putain. Histoire d'un couple inséparable*, Pierre de Taillac, 2013

Indicateur de la ligne du ciel

Digue claire, déclin de la nuit

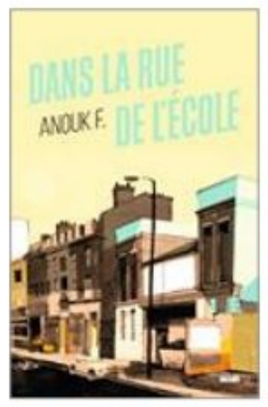
Jean-Pierre Luminet, *Indicateur de la ligne du ciel*, Le Cherche Midi, 2020

Alice Masson

Saison calme

Alice Masson, *Le Croustilleur de Versailles et autres nouvelles*, Bookelis, 2020

« Elle monte ou elle descend, c'est selon. Les habitants y trimballent leur passé et y bricolent leur présent. »



Dans la rue de l'école

Le dédale à reculons

Anouk F., *Dans la rue de l'école*, Le Cherche Midi, 2020

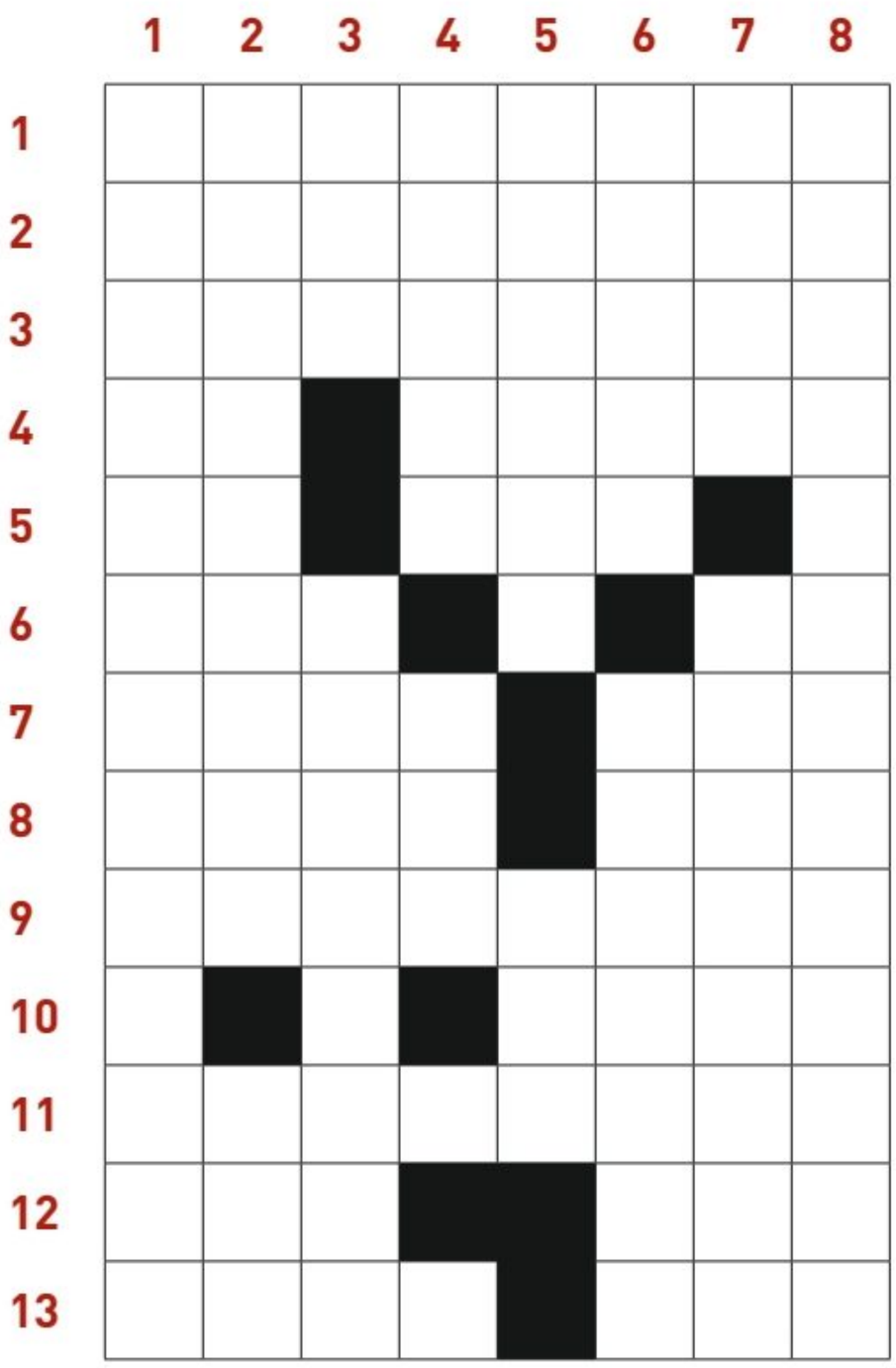
Les Paradis perdus

parle des disparus

Michel Arouimi, *Christophe et la Voix des roses*, Camion Blanc, 2016.

Jacques Perry-Salkow

Les mots croisés



Horizontalement

1. Pas vraiment nécessaire. **2.** Fournir. **3.** Éventrera. **4.** Adverbe. Est souvent pris à tort pour une buse. **5.** Unité de référence pour des stocks de biens. Orientation. **6.** Où sombrent un certain nombre d'affaires. Phonétiquement : saisir. **7.** Ressemblances. Se trouvent chez les Vogoules. **8.** Cité dans le Loir-et-Cher. Pour Arthur, rouge, noir et vert. **9.** Demandes. **10.** Adhéra. **11.** Écarlate. **12.** Agent double. Sentinelle romaine. **13.** N'est pas un lieu commun. Préposition.

Verticalement

1. Passionnées de bonnes actions. **2.** Marque d'intolérance. Un bleu. **3.** Peut-être professionnel, mais désordonné. Vilain. **4.** N'a plus sa tête. Rond de peu de valeur. **5.** Aisés. Plume d'oie italienne. **6.** Gracile. Redoutable rongeur. **7.** Ronchonne de façon peu orthodoxe. Manque de goût **8.** Restaurations de palais.

Jean-Pierre Colignon

A. DI CROLLALANZA

APRÈS LA VAGUE

Festivals annulés, salons et sommets reportés. La pandémie due au coronavirus a lourdement affecté le monde des littératures francophones, qui se déploie habituellement sur les cinq continents. État des lieux.

Salon du livre de Montréal, édition 2019.

L'annulation de Livre Paris début mars, libraires et éditeurs francophones s'en souviennent comme d'un coup de massue. Quelques semaines auparavant, il était encore inconcevable que l'événement – qui rassemble chaque année des dizaines de milliers de visiteurs et des centaines d'exposants Porte de Versailles – n'ait pas lieu. D'ailleurs, en dépit de la pandémie due au coronavirus, la Foire du livre de Bruxelles a été maintenue du 5 au 8 mars, avec des mesures préventives. La Belgique restera l'exception : de nombreux festivals, rencontres et sommets littéraires seront reportés, d'Abidjan à Alexandrie, de Strasbourg à Tunis.

« En Afrique, nous avons souffert de la baisse d'activité des librairies, qui ont dû fermer ou réduire leurs horaires à cause du coronavirus », témoigne Anges Félix N'Dakpri, le président de l'Association des éditeurs de Côte d'Ivoire (Assedi), qui regroupe vingt-cinq éditeurs. *« Mais nous avons aussi subi de plein fouet l'annulation de Livre Paris et du SILA en Côte d'Ivoire. »* Comme l'événement parisien, le Salon international du livre d'Abidjan représente un enjeu majeur pour les éditeurs francophones, notamment d'Afrique de l'Ouest. C'est un moment privilégié de rencontres professionnelles, l'occasion d'atteindre un nouveau public et de nouveaux auteurs.

MONTRÉAL MAINTIENT SON SALON DU LIVRE

Au Québec, tous les salons du livre ont été annulés, dont celui de la ville de Québec qui devait accueillir, en avril, Margaret Atwood et Vanessa Springora. Le Salon du livre de Montréal, le deuxième événement littéraire francophone le plus important avec Livre Paris et le Salon du livre de Beyrouth, est en revanche toujours maintenu du 25 au 30 novembre. Mais on ne compte plus le nombre de petits salons et journées professionnelles annulés en raison de la crise sanitaire. Ainsi, le site de l'Association internationale des libraires francophones annonce qu'il n'y aura pas de journées professionnelles francophones du livre audio à Strasbourg ni de rencontres avec les éditeurs indépendants à Cotonou, au Bénin. Tout ce maillage, imperceptible pour le grand public, constitue pourtant ce qui fait vivre le secteur du livre francophone au jour le jour.

Enfin, l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) a reporté à 2021 le XVIII[e] Sommet de la Francophonie, qui devait avoir lieu les 12 et 13 décembre 2020 à Tunis, considérant que les conditions sanitaires n'étaient pas réunies. L'événement devait être l'occasion de célébrer les 50 ans de l'OIF, en plus d'élire le secrétaire général de l'organisation qui doit succéder à la Rwandaise Louise Mushikiwabo. L'OIF et le président tunisien Kaïs Saïed ont annoncé que le sommet pourrait avoir lieu l'année prochaine, sur l'île de Djerba.

Gladys Marivat

LA SAISON AFRICA 2020 REPORTÉE DE SIX MOIS

Annoncée en grande pompe depuis deux ans, la saison culturelle de l'Institut français, dédiée aux 54 États du continent africain, devait s'ouvrir en juin de cette année. En raison de la pandémie due au coronavirus, elle sera finalement inaugurée en décembre pour durer jusqu'à mi-juillet 2021. Africa 2020 est présenté comme un projet panafricain pluridisciplinaire, centré sur l'innovation dans les arts, les sciences et la technologie. Le projet ambitionne de faire *« regarder et comprendre le monde d'un point de vue africain »*. Une centaine d'événements sont prévus partout en France autour de cinq thèmes *« invitant à l'imaginaire »* : « Oralité augmentée », « Économie et Fabulation », « Archivage d'histoires imaginaires », « Fictions et Mouvement (non) autorisés » et « Systèmes de désobéissance ». Il faudra attendre cet automne pour connaître les programmes qui se cachent derrière ces mystérieux énoncés.

G.M.

F. AUDETTE

PHILIPPE DELERM

ÇA NOUS FAIT UNE SORTIE

Ce sont les gens âgés qui disent ça. Ça nous fait une sortie. La résonance de cette phrase a changé, ces derniers temps. Avant, elle recelait un mélange d'enjouement et de résignation. Il faut bien reconnaître qu'il n'y a pas beaucoup d'événements qui sont faits pour nous, mais on peut profiter un peu de ceux faits pour les autres, avec une gourmandise bien sage. Faire un tour à la brocante, l'après-midi, à l'heure où les vendeurs ne font plus d'affaires. Prendre un peu le soleil, contempler les gens, les choses. Ne rien acheter bien sûr, on ne va pas remplir la maison maintenant ! Regarder la course cycliste, même si on ne connaît ni le nom des coureurs ni le nombre de tours à faire. S'il y a des barrières, c'est qu'il y a quelque chose à voir, et puis ça ravigote, toute cette énergie déployée, tous ces maillots rutilants. Suivre le défilé des majorettes, le feu d'artifice, c'est trop tard, et puis on peut le voir sur le balcon. Échanger quelques phrases, on n'est pas à l'abri d'une averse, j'avais cinq degrés ce matin dans le jardin, je ne sais pas s'il n'y a pas encore plus de monde que l'année dernière, je vais rentrer faire ma soupe.

Tant que l'on peut aller chercher son pain, acheter des légumes le jour du marché, pousser deux fois par semaine jusque chez le nouveau petit boucher, il faut l'encourager, sa viande est délicieuse. Et puis le temps se met à passer plus vite, un jour on dit à son fils : « Tu devrais prendre mon vélo, je ne m'en servirai plus maintenant. » En prononçant ce *maintenant*, on pensait juste dire les choses comme elles sont, mais on sent bien que ce *maintenant* peut faire un peu de peine. La voiture, c'est pareil, je ne la prendrai plus, j'y vois trop mal, je serais un danger pour tout le monde. Même avec les lunettes spéciales, le foot, j'ai du mal, et puis c'est moins du sport que de l'argent.

Et puis et puis. C'est la meilleure solution, maintenant que je suis seul. C'est juste à dix kilomètres de chez vous, vous pourrez passer le dimanche. Il y a un grand parc, je serai comme un roi. Et puis et puis, je me sens fatigué, c'est drôle, je crois qu'avant je n'avais jamais connu ça. La petite aide-soignante qui vient changer ma stomie le matin est adorable. Elle a du mérite, elle a deux heures de trajet. Je n'ai plus jamais faim, je n'ai plus envie de faire de la kiné l'après-midi. J'écoute surtout le petit poste, je trouve que c'est plus une présence que la télé, le son bourdonne moins. C'est incroyable, ce truc en Chine. Ils ont parlé de chauve-souris, de pangolin, mais de laboratoire aussi. Et puis et puis, le virus est en Italie, la place Saint-Marc est déserte, alors ça, ça doit être étrange. Et puis et puis ça y est, il a gagné la France. Ce matin, Coralie m'a dit qu'il y avait des cas ici. Et puis et puis mon fauteuil roulant ne me sert à rien, je ne pourrai plus vous parler qu'au téléphone. Ce qui me choque, c'est qu'à la radio ils donnent d'abord le nombre de morts, puis le nombre de morts dans les Ehpad. Alors, dans les Ehpad, on n'est plus vraiment des humains ? Et puis et puis, j'y pense quelquefois, avec ta mère on disait : « Ça nous fait une sortie. » C'était la vie.

PRENDRE UN PEU LE SOLEIL, CONTEMPLER LES GENS, LES CHOSES. NE RIEN ACHETER BIEN SÛR

AUDREY SOVIGNET

INDEX
DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Olivier Adam	*Les Roches rouges*	Robert Laffont/R	80	★★★☆☆
Frédérique Berthet	*Never(s)*	P.O.L	71	★★★★☆
Maylis Besserie	*Le Tiers Temps*	Gallimard	70	★★★☆☆
Jean-Baptiste Bilger	*Chamfort ou la Subversion de la morale*	Le Cerf	83	★★★☆☆
Jean-Philippe Blondel	*Il est encore temps !*	Actes Sud Junior	80	★★★★☆
Gabriela Cabezón Cámara	*Pleines de grâce*	L'Ogre	75	★★★☆☆
Johann Chapoutot	*La Loi du sang. Penser et agir en nazi*	Gallimard	86	★★★★☆
Christian Chavassieux	*Noir canicule*	Phébus	69	★★★★☆
Tracy Chevalier	*La Brodeuse de Winchester*	La Table Ronde/Quai Voltaire	74	★★★★☆
Nathan Devers	*Ciel et Terre*	Flammarion	70	★★★★☆
Asli Erdogan	*Requiem pour une ville perdue*	Actes Sud	72	★★★★☆
Marc Fernandez	*Le Nouveau Western*	Paulsen	89	★★★☆☆
Elena Ferrante	*La Vie mensongère des adultes*	Gallimard	61	★★★★☆
Alexis Ferro	*Le Bilboquet de Jean-Jacques Rousseau et autres divertissements*	Anne Carrière	83	★★☆☆☆
Nicole Flattery	*Dans la joie et la bonne humeur*	L'Olivier	77	★★★☆☆
Claire Fuller	*L'Été des oranges amères*	Stock	75	★★★★★
Vincent Grimault	*La Renaissance des campagnes*	Seuil	84	★★★★☆
Adam Johnson	*La chance vous sourit*	Albin Michel	77	★★★★☆
Douglas Kennedy	*Isabelle, l'après-midi*	Belfond	75	★★★★☆
Joseph Kessel	*Romans et Récits I, II*	Gallimard/La Pléiade	82	★★★★☆
Petr Král	*Déploiement*	Lurlure	69	★★★☆☆
Mathieu Lauffray	*Raven (t.1). Némésis*	Dargaud	81	★★★★☆
Andrea Marcolongo	*Étymologies. Pour survivre au chaos*	Les Belles Lettres	87	★★☆☆☆
Bernard Minier	*La Vallée*	XO	52	★★★☆☆
Dror Mishani	*Une deux trois*	Gallimard/Série Noire	79	★★★☆☆
Dominique Missika	*Un amour de Kessel*	Seuil	82	★★★☆☆
David Nicholls	*Summer Mélodie*	Belfond	78	★★★☆☆
Fabien Nury et Brüno	*L'homme qui tua Chris Kyle*	Dargaud	81	★★★★☆
John O'Hara	*L'enfer commence avec elle*	L'Olivier	76	★★★★☆
Anna Maria Ortese	*La mer ne baigne pas Naples*	Gallimard/ Du monde entier	60	★★★★☆
Annick Perrot et Maxime Schawartz	*Le Neveu de Pasteur*	Odile Jacob	90	★★★☆☆
Brigitte Pilote	*La femme qui rit*	Seuil	69	★★★☆☆
Maurice Pons	*Les Saisons*	Christian Bourgois	82	★★★★☆
Lucie Quéméner	*Baume du tigre*	Delcourt	81	★★★☆☆
Evan Ratliff	*Disparaître dans la nature*	Marchialy	89	★★★☆☆
Jérémie Royer et Nastasia Rugani	*Tous les héros s'appellent Phénix*	Rue de Sèvres	81	★★☆☆☆
Anne Serre	*Au cœur d'un été tout en or*	Mercure de France	68	★★★★★
Amanda Sthers	*Lettre d'amour sans le dire*	Grasset	70	★★☆☆☆
François Sureau	*L'Or du temps*	Gallimard	66	★★★★☆
Mr Tan et Diane Le Feyer	*Mortelle Adèle. Mortel un jour, mortel toujours !*	Bayard Jeunesse	80	★★★☆☆
Alex Taylor	*Le sang ne suffit pas*	Gallmeister	79	★★★★☆
Gilberto Villarroel	*Cochrane vs Cthulhu*	Aux forges de Vulcain	79	★★★☆☆
Germano Zullo et Albertine	*Roberto & Gélatine. Cache-cache*	La Joie de lire	80	★★★★★
Patrick Zylberman	*La Guerre des vaccins*	Odile Jacob	90	★★★☆☆

Que reste-t-il quand il ne reste plus rien ?

Éditions
JC Lattès

Olivier Minne

MONSIEUR LOYAL DE *FORT BOYARD*, CE PRÉSENTATEUR TRÈS POPULAIRE CO-ANIME AUSSI *TOUT LE MONDE A SON MOT À DIRE* SUR FRANCE 2, JEU AUTOUR DE LA LANGUE FRANÇAISE. APRÈS UNE BIOGRAPHIE DE LOUIS JOURDAN, IL PUBLIE AUJOURD'HUI UN ROMAN SUR L'ÂGE D'OR DU SEPTIÈME ART : *UN CHÂTEAU POUR HOLLYWOOD*. IL NOUS RÉVÈLE ICI LES OUVRAGES IMPORTANTS DANS SON PARCOURS.

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE ?

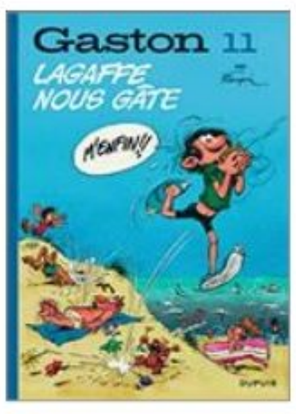
« Mes tout premiers livres furent ceux de la "Bibliothèque rose" avec *La Fortune de Gaspard* de la comtesse de Ségur, puis "verte". Suivront les contes de Hans Christian Anderson et de Selma Lagerlöf, puis *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, *Oliver Twist* de Charles Dickens et, enfin, *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas – que, j'avoue, je n'ai jamais fini… Mais le premier livre qui fut plus qu'aimé, celui qui fut un choc de lecteur, est incontestablement *Les Mots* de Sartre. Il y décrit tant de choses qui m'interrogeaient ou qui faisaient écho chez l'adolescent que j'étais. »

LE LIVRE QUE VOUS AVEZ LE PLUS OFFERT ?

« *Lettres à un jeune poète*, de Rainer Maria Rilke, et *Lettres à Lucilius*, de Sénèque. Ce dernier n'est jamais loin de moi pour me susurrer que le temps est court pour changer les choses sur lesquelles on a du pouvoir, et que le champ des possibles est vaste à qui sait ne pas se perdre. Tandis que Rilke me rappelle qu'il n'y a rien de mieux que la recherche constante de la vérité de soi pour s'accomplir et accomplir l'œuvre qui sommeille en chacun de nous. »

LE CLASSIQUE QUE VOUS ADOREZ PAR-DESSUS TOUT ?

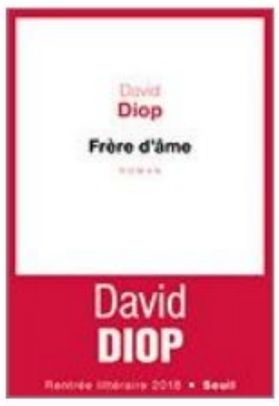
« Sans doute *Le Peuple de l'abîme* de Jack London. Il y a une modernité dans la narration, dans le style et dans ce qu'il révèle de nous. Et dire qu'il l'a écrit il y a plus de cent ans… Les chemins parcourus par London, dans sa quête ontologique, restent passionnants à explorer comme lecteur tant son verbe est d'une grande puissance. En revanche, *Tropismes*, de Nathalie Sarraute, m'est toujours tombé des mains… »



VOTRE BANDE DESSINÉE PRÉFÉRÉE ?

« Puisqu'il ne faut en choisir qu'une, l'œuvre de Franquin, sans exception. De *Lagaffe* aux *Idées noires*, tout n'est que génie chez cet homme. Il est le maître de l'art du mouvement dessiné. Son œuvre, c'est du silence offert pour laisser le rire et l'émotion prendre forme librement. Franquin aurait pu faire l'économie des dialogues car tout est dit chez lui en un trait de plume. Il est le croisement entre Chaplin, Tati et les Monty Python. »

ET VOS DERNIERS LIVRES LUS ET APPRÉCIÉS ?



« *Frère d'âme* de David Diop. Une guerre de 1914 que je croyais connaître, dont les souvenirs des tranchées de mon arrière-grand-père ont baigné ma jeunesse. Il y a aussi *Journal d'un corps* de Daniel Pennac, et sa merveilleuse idée de faire transiter la mémoire et le temps qui passe par la transformation et le vieillissement du corps. Enfin, *Du côté de chez Swann* de Marcel Proust. J'ai mis trente-cinq ans pour y revenir ! »

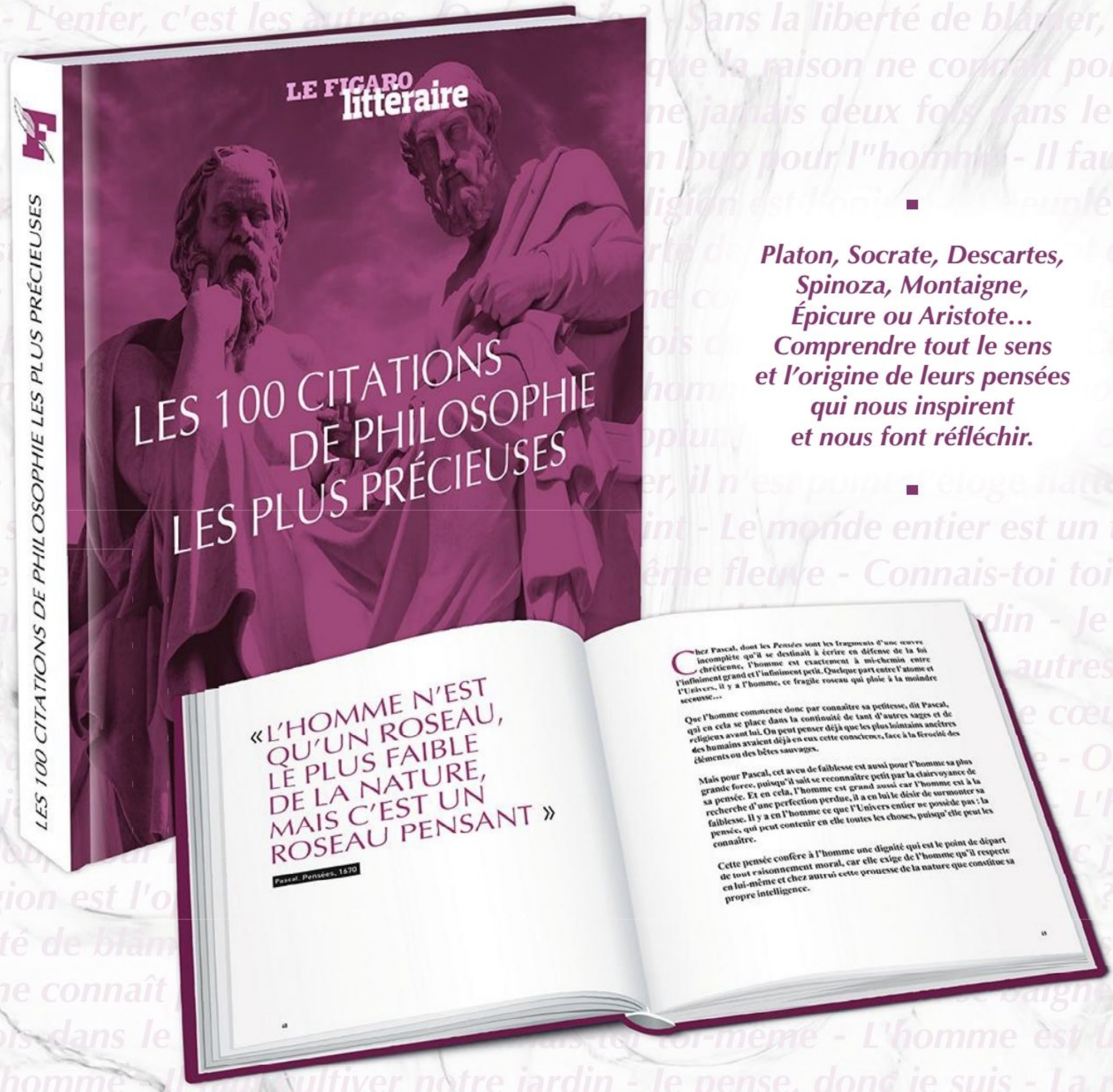
Propos recueillis par Baptiste Liger

***UN CHÂTEAU POUR HOLLYWOOD*, OLIVIER MINNE**, 336 P., SÉGUIER/ L'INDÉFINIE, 21 €

ÉDITIONS SÉGUIER

NOUVEAU

LE FIGARO littéraire



Platon, Socrate, Descartes, Spinoza, Montaigne, Épicure ou Aristote… Comprendre tout le sens et l'origine de leurs pensées qui nous inspirent et nous font réfléchir.

9,90 € | DISPONIBLE CHEZ LES MARCHANDS DE JOURNAUX
et sur www.figarostore.fr

CAMILLA LÄCKBERG

Femmes
dévouées
manipulées
trahies
trompées
soumises
battues
sans merci

POUR LIBÉRER UNE FEMME,
IL FAUT SUPPRIMER SON BOURREAU…
RÉUSSIR LE MEURTRE PARFAIT !

actes noirs
ACTES SUD